

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1905

THÈSE

N°

47

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 29 Novembre 1905, à 1 heure

PAR

Jacqueau DESCOUST

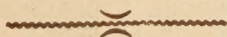
La Médecine au Théâtre

DANS LES TEMPS MODERNES

Président : M. BRISSAUD, professeur

Juges { *MM. DEJERINE, professeur*
LEGRY, agrégé
CLAUDE, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.



PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
HENRI JOUVE

15, rue Racine, 15

1905

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen		M. DEBOVE.
Professeurs		MM.
Anatomie.....		P. POIRIER
Physiologie.....		CH. RICHET.
Physique médicale.....		GARIEL.
Chimie organique et Chimie minérale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD
Pathologie médicale.....	}	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIASDUVAL
Opérations et appareils.....		RECLUS.
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET.
Thérapeutique.....		GILBERT.
Hygiène.....		CHANTEMESSE.
Médecine légale.....		BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		ROGER.
Clinique médicale.....	}	HAYEM
		DIEULAFOY.
		DEBOVE
		LANDOUZY.
		GRANCHER.
Maladies des enfants.....		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		RAYMOND
Clinique des maladies du système nerveux.....		LE DENTU.
Clinique chirurgicale.....	}	TILLAUX.
		TERRIER.
		BERGER.
Clinique ophtalmologique.....		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.....		GUYON.
Clinique d'accouchements.....	}	BUDIN.
		PINARD.
Clinique gynécologique.....		POZZI
Clinique chirurgicale infantile.....		KIRMISSON.
Agrégés en exercice.		
MM.		
AUVRAY	DESGREZ	LAUNOIS
BALTHAZARD	DUPRE	LEGRY
BRANCA	DUVAL	LEGUEU
BEZANÇON	FAURE	LEPAGE
BRINDEAU	GOSSET	MACAIGNE
BROCA (ANDRÉ)	GOUGET	MAILLARD
CARNOT	GUIART	MARION
CLAUDE	JEANSELME	MAUCLAIRE
CUNEO	LABBE	MERY
DEMELIN	LANGLOIS	MORESTIN
		POTOCKI
		PROUST
		RENON
		RICHAUD
		RIEFFEL (chef
		des travaux anat.
		TEISSIER
		THIROLOIX
		VAQUEZ
		WALLICH

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE

A MON PÈRE

MONSIEUR LE DOCTEUR DESCOUST

Chef des Travaux pratiques de Médecine légale
à la Faculté de Médecine de Paris

*Je dédie respectueusement
ma thèse inaugurale.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BRISSAUD

Professeur à la Faculté de médecine de Paris

Médecin de l'Hôtel-Dieu

Chevalier de la Légion d'honneur.

A mes maitres de la Faculté et des hôpitaux de Paris, j'adresse ici un témoignage de profonde reconnaissance pour les conseils éclairés et pleins d'obligeance qu'ils n'ont cessé de me donner pendant le cours de mes études médicales.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

La Médecine au Théâtre

DANS LES TEMPS MODERNES

AVANT-PROPOS

Les questions de médecine ont pris une telle importance dans le monde, soit au théâtre, soit dans le roman, ou bien les conférences publiques, qu'il est nécessaire de faire, dès maintenant, une analyse exacte et impartiale des résultats obtenus jusqu'ici pour savoir si les foules tireront de cette diffusion scientifique faite par des médecins, ou encore plus souvent par des écrivains étrangers à la pratique médicale, des enseignements utiles ou si, au contraire, il résultera de cette généralisation de la médecine, de cette « médecine à la portée de tous », des dangers qui peuvent compromettre gravement des situations ou des existences.

Ce sont ces considérations que nous aurons l'honneur d'exposer dans cette thèse.

Nous nous bornerons cependant, étant

donnée l'étendue immense du sujet, à examiner de près les tentatives de ce genre qui ont été faites au théâtre.

Et nous avons choisi le théâtre parce qu'il nous semble que, bien plus que le roman ou les conférences, il est capable d'agir plus profondément sur les masses. Il se dégage un intérêt plus grand pour le spectateur, à l'audition d'une théorie médicale ou sociologique enrobée dans une intrigue dramatique, qu'à la lecture plus fatigante forcément de cette même théorie dans un roman.

Le spectateur fixe dans son esprit les idées de l'auteur par la vue et les oreilles, elles lui resteront doublement gravées dans la mémoire.

Puis le théâtre est un rendez-vous général : les riches, les pauvres, en un mot toutes les classes de la société indistinctement y vont et, par conséquent, s'il y a danger à laisser traiter sur une vaste échelle les questions médicales, le danger sera d'autant plus grand au théâtre qu'elles peuvent être écoutées par plus de monde.

Tandis que le roman, en plus des inconvénients que je cite plus haut, ne s'adresse pas à tous : il coûte cher et puis il faut non seulement savoir lire mais encore avoir l'habitude de lire le roman. Enfin, il faut bien le dire, le public ne connaît pas les bibliothèques comme le théâtre.

Restent comme moyens de diffusion les conférences : on peut considérer celles-ci comme représentant assez exactement l'intermédiaire entre le roman et le théâtre, avec cette différence importante qu'elles s'adressent généralement à une catégorie spéciale d'individus et à moins de gens, soit au point de vue du nombre des auditeurs, ou bien à celui des conférences.

Par conséquent, le théâtre était tout à fait indiqué pour être choisi comme porte-paroles par les auteurs qui voulaient montrer aux foules les misères physiques qui rongent la société et les moyens de rendre ces misères à la fois moins grandes et moins nombreuses.

Les dramaturges s'étaient du reste depuis assez longtemps servis de cette tribune pour exposer aux mêmes foules des états d'âme compliqués et des misères morales.

C'est pourquoi, nous aussi, nous avons fait ce choix du théâtre pour examiner quels ont été les résultats obtenus par les auteurs dramatiques dans la nouvelle voie qu'ils se sont ouverte.

Nous traiterons donc spécialement dans cette thèse des sujets médicaux qui ont plus particulièrement intéressé les littérateurs.

Ils ont naturellement fait le choix de ceux qui ont des attaches intimes avec les ques-

tions d'hygiène et de sociologie, d'abord parce qu'ils sont plus accessibles à l'esprit, puis parce qu'ils forment les bases mêmes des graves problèmes sociaux à résoudre.

C'est ainsi que nous examinerons successivement, dans des chapitres différents, la tuberculose, le cancer, les maladies vénériennes, syphilis et blennorrhagie, l'alcoolisme, les états névropathiques et la folie, enfin le sujet si complexe de la maternité, envisagée dans ses droits et ses devoirs.

Voici le plan que nous avons fait pour exposer clairement les nombreuses questions que soulève un si vaste débat et pour leur donner dans leur aspect touffu une apparence de logique.

Nous avons d'abord fait précéder l'étude de la médecine au théâtre d'une introduction où nous essayons de montrer l'évolution de l'idée médicale à travers les âges et ses causes de généralisation et de vulgarisation.

Puis nous avons dressé le tableau suivant pour classer les maladies dont on s'est occupé au théâtre :

A. — Pièces médicales sans tendances éducatrices ni réformatrices :

1^o Pièces médicales *mixtes* où la science est l'auxiliaire utile d'une étude psychologique ;

2° Pièces médicales *pures* où il est traité de cas morbides pathologiques.

B. — Pièces médicales à tendances éducatrices et réformatrices.

C. — Conclusions.

Nous concluons en donnant notre avis sur l'utilité ou non pour le public de la mise à la scène de questions aussi spéciales, aussi délicates et aussi ardues que celles de la médecine.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE AU THÉÂTRE

Il y a dans l'évolution de l'idée médicale à travers les âges deux époques très différentes : une, qui va depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement de la deuxième moitié du XIX^e siècle, et une seconde qui va de cette dernière époque jusqu'à nos jours.

Le premier stade de cette évolution est marqué par l'état embryonnaire de la médecine, placée sous la domination de l'idée religieuse et par le peu d'influence qu'elle exerce sur les foules.

Au contraire, la deuxième étape est caractérisée par le développement de la science médicale, par l'importance qu'elle prend dans le monde et par la confiance qu'elle inspire aux gens.

C'est sur ce dernier point que nous insisterons plus particulièrement, car c'est à partir de ce moment seulement qu'on s'occupe au théâtre de sujets de médecine pure, de science et non plus de railler les travers de

ses représentants comme à l'époque précédente.

« On conçoit aisément, dit le Dr Barbillon
« dans son *Histoire de la Médecine*, que l'inva-
« sion brutale de la maladie qui terrasse en
« quelques heures un homme plein de force
« et de santé, que l'extension mystérieuse des
« épidémies, que le spectacle terrifiant de l'ago-
« nie et de la mort, soient bien faits en vérité
« pour dérouter l'intelligence des peuples en-
« core en enfance, et que ceux-ci, dans la ter-
« reur religieuse qui les frappe, rapportent
« aux divinités, dont leur ignorance peuple le
« monde, des faits qui dépassent les limites
« de leur raison.

« Cette phase théologique est vraisemblable-
« ment la première que la médecine ait eu à
« traverser chez tous les peuples, phase transi-
« toire chez les uns que leur perfectibilité
« intellectuelle dégage bientôt des réseaux du
« mysticisme et de la crédulité, phase persis-
« tante et définitive dont ne sortiront jamais
« peut-être ceux que condamne au *statu quo*
« l'infériorité de leur organisation cérébrale.

« De cette foi aveugle à l'intervention des
« puissances supérieures dans la vie et la santé
« des hommes résulte une confiance illimitée
« dans le pouvoir de ceux qui personnifient
« ces puissances sur la terre.

« C'est ainsi que les mages en Perse, les

« rois-médecins en Egypte, les druides en
« Gaule, joignent à leur ministère le privilège
« de guérir les maladies.

« Aux Indes, un véritable code spécial exis-
« tait, dont le fond et la forme étaient immua-
« bles à cause de l'origine divine qu'on lui
« attribuait. Dans ce code, seuls les prêtres
« brahmanes avaient le droit d'étudier.

« Il en était de même en Grèce où l'invention
« de l'art médical ayant été attribuée à Escu-
« lape, les Asclépiades seuls avaient le droit
« d'exercer la médecine dans le temple même
« du dieu. »

Nous ne suivrons pas point par point dans cette étude les efforts tentés par la médecine, depuis les premiers temps, pour s'affranchir des préjugés en cours ou des superstitions régnantes, mais nous nous bornerons à signaler quelques-unes des faiblesses avouées ou des erreurs commises qui fournirent aux satiristes des époques suivantes tant de sujets de railleries et de sarcasmes à l'égard de ses représentants.

L'effort réalisé par quelques esprits au moyen âge pour dégager une loi des premiers phénomènes observés dans les sciences physiques, chimiques et naturelles, alors à l'état embryonnaire, avait fatalement une influence sur la thérapeutique du temps ; mais, quels que soient les moyens employés et

les résultats obtenus, nul n'était capable de fournir une explication scientifique suffisante et, tant pour dissimuler son ignorance que pour fuir les responsabilités, chacun était forcé de faire appel au miracle.

Dans l'impossibilité de convaincre les esprits, il fallait frapper les imaginations et abuser de cette même crédulité dont devait parler Voltaire et qui faisait alors toute la science des médecins et toute la science des prêtres.

Pourrait-on nous dire quelle cause motiva les arrêts dont furent frappées la médecine interne et la médecine externe à différentes époques ?

Sous les Grecs, on ne fait que de la chirurgie, on ne soigne que les plaies, les maladies internes étant une manifestation de la colère divine. Pour guérir celles-ci, on se contente de faire des prières et des invocations aux dieux.

Sous Charles VI, c'est le contraire : les préceptes religieux défendent les opérations chirurgicales et seul le traitement des maladies internes est autorisé. La chirurgie est alors entre les mains de gens sans aveu, comme disent les auteurs du temps, ce qui signifie sans croyances religieuses. Les fonctions de chirurgien deviennent comme un complément de celles de barbier, de baigneur, d'étuveur !

Plutarque avait dit que la médecine nous fait mourir plus longtemps. Munaret ne craint pas d'affirmer qu'elle naquit avec un frère jumeau, le charlatanisme. Et il faut avouer que ce dernier n'avait pas tout à fait tort de s'exprimer ainsi si l'on considère la thérapeutique du temps.

D'abord elle était dominée par un principe absolu, fondamental : ne pas déplaire à Dieu, ce qui n'avait rien de bien blâmable en soi si l'on s'en était tenu là, mais, pour s'y conformer, les médecins en tiraient des solutions pratiques stupides comme celle-ci par exemple : ne jamais rien faire ni ordonner qui ne soit en nombre impair car ce nombre impair plaisait à Dieu, *numero Deus impare gaudet*.

Dans un autre ordre d'idées, il faut bien le dire, certains médecins n'hésitaient pas, avec une franchise remarquable peut-être, mais à coup sûr dangereuse pour leur réputation et leurs intérêts, à proclamer que la médecine était un art merveilleux, mais, qu'au fond, ils n'étaient pas très fixés sur sa valeur intrinsèque et qu'ils se montraient un peu sceptiques à son égard.

Cela tenait probablement à la pauvreté des moyens dont ils disposaient pour traiter les maladies, mais peut-être cet aveu d'impuissance simple et désintéressé était-il une marque de leur plus grande science. N'est-il pas

en effet constant de s'apercevoir qu'à mesure qu'on approfondit davantage un sujet dans un ordre d'idées quelconque, on semble moins bien le posséder. Plus on apprend et moins l'on sait... C'est certainement, je crois, ce que voulaient dire les médecins qui avouaient ainsi leur ignorance. Et ceux-là devaient avoir une certaine valeur professionnelle, tandis que les autres, qui prônaient l'infailibilité d'un art encore rudimentaire, étant peut-être plus avisés, avaient sûrement plus de succès auprès du monde, mais devaient être, scientifiquement parlant, bien inférieurs à leurs confrères.

Les satiristes n'ont donc pas manqué, comme bien on pense, de crosser les médecins et avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle était stimulée par une nombreuse concurrence.

Non seulement, en effet, les mires ou docteurs ou apothicaires prêtaient le flanc d'eux-mêmes aux attaques, mais il faut bien dire que les moyens dont ils disposaient pour combattre les maladies étaient tellement anodins, et si bizarres parfois, que leurs détracteurs avaient véritablement beau jeu pour les railler.

Ils avaient des idées tout aussi superficielles sur l'étiologie des maladies : Paracelse, par exemple, qui vivait au ^{xvi}^e siècle, fait une

comparaison entre les semences et les maladies pour expliquer leur origine. Il y a deux germes principaux qui sont d'une part *l'ilias-trum* et d'autre part *le cagastrum* : le premier naît d'un principe analogue à la semence qui donne naissance aux poires, pommes et autres fruits, et il fait rentrer dans cette catégorie l'hydropisie, la goutte, la jaunisse.

Le *cagastrum*, au contraire, naît d'un principe dégénéré et non plus naturel, et alors il cite dans ce genre la peste, la pleurésie et les fièvres.

C'est ainsi que prenant pour exemple les rats, il démontre que ceux-ci naissent ou bien de la semence de leur père, principe naturel, génération *ex iliastro*, ou bien ils naissent de la pourriture sans expliquer de la corruption de quelle matière il s'agit, principe dégénéré, génération *ex cagastro*. Ceci est l'exposé de sa pathologie générale. Quand on examine ce qu'il dit à propos de la pathologie spéciale à chaque maladie, on est encore mieux fixé sur l'insuffisance réelle de la médecine à cette époque.

Pour Paracelse, le corps de l'homme est formé par la combinaison de trois matières : le soufre, le mercure et le sel. En elles trois, qu'il nomme substances premières, il met la cause de la maladie ou de la bonne santé.

Le mercure est la cause directe de la manie,

de la mortification des tissus, des tremblements par sa grande volatilité. Si ses émanations atteignent le cerveau, apparition immédiate de l'apoplexie : si la nuque est atteinte, il y a alors de la paralysie.

Le soufre produit les fièvres, les inflammations, la jaunisse.

Le sel engendre les coliques, la pierre, la goutte, la sciatique. Sous un état chimique différent le sel cause les ulcères, la gale, l'érysipèle et le cancer.

Enfin la thérapeutique de Paracelse ne cède en rien à ses théories en pathologie : l'*enfraise* est une plante à bonnes indications en ophtalmologie parce qu'au milieu de la fleur il y a une petite graine qui a tout à fait la forme d'une prune !

Les citrons sont excellents pour la thérapeutique des maladies du cœur parce qu'eux-mêmes ont une forme qui se rapproche de celle du cœur.

Voilà quel était dans les grandes lignes l'état de la science médicale au xvi^e siècle.

On aura une idée approximative de la considération où étaient tenus les médecins à cette époque en lisant cette sorte d'annonce que fit faire un individu ayant besoin du concours d'un médecin :

« On cherche pour une famille exposée à
« des maladies, une personne sérieuse et

« fidèle, possédant les qualités de docteur,
« chirurgien et accoucheur, capable de s'oc-
« cuper également de la cave et du service
« de table, possédant une bonne connais-
« sance de la coiffure et de la fabrication des
« perruques. Chaque dimanche il sera obligé
« de prononcer un sermon et de faire occa-
« sionnellement les prières. Un bon salaire
« lui sera accordé. »

Comme on le voit, la médecine n'était pas alors une profession libérale mais un véritable métier de mercenaire, un emploi hétéroclite qui réunissait à la fois les fonctions de médecin, prêtre, valet de chambre, qu'on rémunérait non par des honoraires mais par un salaire comme un homme de peine !

Au xvii^e siècle, pour la première fois, il se trouva en Angleterre un médecin qui étudia la médecine scientifiquement et non plus sur des données de l'imagination comme l'avaient fait ses prédécesseurs ou ses contemporains, comme le médecin belge empiriste Van Helmont entre autres. Ce médecin était Harvey : il publia des observations où il démontra, en exposant ses expériences personnelles, la circulation du sang.

Presque en même temps, en France, Descartes, en imposant ses idées philosophiques, en démontrant que la matière est passive par elle-même, détruisait la théorie péripatéti-

cienne qui servait de base à la médecine galénique.

De là naquirent trois grands systèmes médicaux : la *chimiâtrie*, préconisée par Sylvius, l'*iatromécanisme* de Borelli et l'*animisme* de Stahl.

Le premier envisageait ainsi la thérapeutique : il fallait combattre l'alcalinité par l'acidité et inversement.

Borelli ajoute des principes de physique à ceux de chimie pour expliquer le mécanisme de la vie : les os sont des leviers, les muscles les mettent en mouvement et les articulations sont les points d'appui. La digestion est une trituration. Mais pour ce qui touche l'étiologie des maladies, tout comme les Paracelse, les Van Helmont, les Sylvius, Borelli donne comme cause aux fièvres l'âcreté du fluide nerveux.

Stahl est le disciple fervent de la philosophie cartésienne et veut mettre autre part que dans la matière seule les causes des phénomènes vitaux.

Comme on le voit, il y a un léger progrès dans ces efforts et dans cette manière d'étudier des médecins du xvii^e siècle. Cependant les résultats pratiques sont encore très mauvais et les moyens employés pour guérir très anodins.

Ils étaient encore loin d'inspirer confiance

aux foules et ils avaient beau pour imposer le respect s'accoutrer de vêtements plus ou moins excentriques : robes noires, bonnets pointus, grosses lunettes sur le nez, ils avaient beau parler un jargon incompréhensible sous une forme pseudo-latine ridicule, toutes ces simagrées ne suffisaient pas pour remplacer la science absente.

C'est ainsi que des proverbes devenus familiers sont nés de cet état d'esprit des gens vis-à-vis des médecins : on disait par exemple « la robe ne fait pas le médecin » comme « l'habit ne fait pas le moine ».

Pascal disait : « Si on ôte la robe et le bonnet aux médecins, il ne reste rien de leur science. »

Et il est intéressant de remarquer que dans n'importe quelle branche des corporations sociales où il était d'usage de revêtir des costumes pompeux et brillants, les connaissances inhérentes à ces corporations étaient presque toujours en raison inverse des attributs extérieurs qu'on leur donnait. Le médecin a subi cette loi commune : avant de s'habiller simplement comme tout le monde, ne s'affubla-t-il point de robes, bonnets, manchons en hiver et tout récemment encore d'habit et de cravate blanche ?

On comprend aisément comment Molière, le grand satiriste, fut frappé de tous ces détails.

Son médecin ne mettait-il pas son bon sens à une rude épreuve quand il lui prescrivait *un fronteau* où, pour tout médicament il n'entraît que du sel, sous le prétexte que le sel était le symbole de la sagesse !

Un traitement de la paralysie consistait à attacher une truie au pied du lit du malade.

On ordonnait aussi les œufs de fourmis (l'acide formique et les formiates alcalins introduits dans la thérapeutique d'aujourd'hui datent de longtemps comme l'on voit). Mais à côté de ce remède, peut-être utile, figuraient dans les ordonnances de la moelle de lion, de la sciure de bois, de l'huile de scorpion, etc...

La nature de ces médications suffisait largement à attirer sur les médecins les railleries, mais il en résultait aussi de grandes et sanglantes représailles. Et si Molière prit la chose en plaisantant (encore la plaisanterie était-elle au fond l'expression d'une grosse rancune contre un art qui devait guérir par définition et qui, en fait, ne guérissait pas), il y en eut beaucoup d'autres qui s'attaquèrent directement pour les mêmes raisons à la personne du médecin en les rouant de coups ou même en les tuant.

Saignées faites en nombre impair, lavements avec des seringues gigantesques, purgations (en particulier l'ellébore), médecine

noire (casse et séné), et médecine blanche (résine purgative mélangée de gomme arabique et diluée dans une émulsion d'amandes douces), voilà quel était le bagage thérapeutique du médecin pour toutes les maladies. On se départait rarement de ces indications et quand on le faisait c'était pour ordonner des médicaments tels que « moelle de lion, sciure de bois » ! Et tous prescrivaient ainsi. On comprend alors Molière quand, pour faire des éloges à un médecin, il les lui adresse en ces termes : « C'est un homme qui sait la « médecine à fond comme je sais ma croix, « de par Dieu, et qui, quand on devrait crever, « ne démordrait pas d'un iota des règlements « des anciens... Oui, il suit toujours le grand « chemin et ne va pas chercher midi à « quatorze heures. Il y a plaisir à être son « malade et j'aimerais mieux mourir de ses « remèdes que de guérir de ceux d'un autre... « Au reste il n'est pas de ces médecins qui « marchandent les malades. C'est un homme « expéditif qui aime à les dépêcher et, quand « on a à mourir, cela se fait avec lui le plus « vite du monde ... »

Et on retrouve plus tard encore le même scepticisme vis-à-vis de la médecine : Tenez-vous la tête fraîche, les pieds chauds et le ventre libre et moquez-vous des médecins, dit Boërhaave. Et celui-ci est un médecin, le

même qui mettait le siège de l'âme dans le cervelet et celui du mouvement et du sentiment dans les nerfs.

Il faut rapprocher de cet exemple le mot de Dumoulin qui, à son lit de mort, dit à ses confrères rassemblés autour de lui : Messieurs, je laisse derrière moi trois grands médecins : l'eau, l'exercice, la diète.

Voltaire, plus tard encore, prétend que « les médecins mettent des drogues qu'ils « ne connaissent pas dans un corps qu'ils « connaissent encore moins » !

Et pourtant quels progrès avaient été réalisés depuis Molière, mais ceux-ci n'étaient pas encore suffisants pour imposer la confiance.

Cependant cette époque marque déjà un revirement de l'opinion publique sur les médecins. Ils commencent déjà à prendre de l'importance, ce qui indique clairement, la réputation du médecin étant toujours fonction de la science qu'il possède, que la médecine évoluait peu à peu et prenait insensiblement de l'influence sur le public.

Quelques médecins acquièrent même une certaine réputation, et à ce propos J.-J. Rousseau prétendait que c'était grâce aux femmes ! Je ne sais comment il faut envisager cette pensée du grand philosophe. Veut-il parler de simples bavardages féminins, ou bien

faut-il donner un mauvais sens à cette parole, le médecin de l'époque devenant alors une sorte de « Bel Ami », de Docteur Jojo de nos jours ! Quoi qu'il en soit, le caractère éminemment jaloux de J.-J. Rousseau laisserait planer un doute sur la véracité d'une telle assertion. Ou bien veut-il dire encore que les femmes sont plus vite persuadées que les hommes, ce qui, au fond, est absolument juste.

La fin du xviii^e siècle et le commencement du xix^e sont marqués par trois hommes qui changèrent du tout au tout les destinées de la médecine.

Pinel, en prenant comme seule base d'études l'observation naturelle des phénomènes ; Bichat, en créant l'histologie ; Broussais, en démontrant que la maladie n'est que l'expression d'un dérangement survenu dans les fonctions (Littre dit plus tard que la pathologie n'était autre chose que de la physiologie dérangée) ; Corvisart, en découvrant la percussion, Laënnec, l'auscultation renversent complètement les théories émises jusqu'alors, théories qui ne reposaient que sur des systèmes de métaphysique, des principes hypothétiques comme les entités morbides, les âcretés des fluides nerveux et les fièvres essentielles.

A partir de ce moment-là aussi, l'opinion publique changea du tout au tout vis-à-vis

de la médecine. Il y eut bien, avant la consécration définitive de la valeur scientifique de l'art médical par les foules, cette sorte de mouvement de stupeur qui les frappe lorsqu'une chose leur apparaît brutalement tout autre qu'elles avaient l'habitude de la voir auparavant.

Et à la vérité cette période dura assez longtemps avant que ne se fit dans une large mesure la vulgarisation de la médecine, c'est-à-dire en somme la preuve absolue de la bonne disposition des esprits à s'assimiler bien les matières en question.

Il y eut aussi de la part du public cet emballement naturel qu'il a pour toute connaissance nouvelle et par conséquent tout agréable. C'est ainsi qu'on voulut étendre à plusieurs branches des sciences les systèmes qui sont particuliers à la science médicale. Par exemple, pour l'économie politique, un juriste, M. Antoine, imagina de comparer à l'organisme humain les diverses branches de cette science : la capitale d'un pays en était le cerveau, le pays lui-même formant le corps individuel. Les hommes intelligents étaient des cellules du cerveau, par conséquent des cellules nobles ; les autres, moins brillants, formaient des entités cellulaires utiles à la vie de la nation mais non indispensables. Les rues de la ville, les routes, les

chemins de la campagne étaient les artères, les artérioles et les capillaires qui vont répandre le sang dans tout l'organisme.

Enfin le système nerveux excitateur et régulateur des fonctions organiques était représenté par les fils télégraphiques innombrables qui sillonnent en tous sens le pays, allant porter jusque dans les régions les plus éloignées le flux intellectuel directeur qui vient des cellules nobles du cerveau, de la capitale.

On voit combien est bizarre cette théorie qui voulait ramener l'économie politique à la médecine au point de vue de son organisation.

Tout cela démontre que la science médicale commençait à avoir de l'influence sur le public et le fait de la prendre en quelques circonstances comme exemple fait voir que cette influence était déjà grande.

C'est qu'aussi la médecine se développait non seulement par ses propres forces mais qu'elle était aussi aidée dans son évolution par les progrès concomitants que faisaient les sciences naturelles, physiques et chimiques.

Les rapports entre celles-ci et la médecine sont tout à fait intimes et le développement de l'une aidait nécessairement à la marche de l'autre. La botanique, la zoologie, la chimie,

a physique avaient pris un essor remarquable grâce aux travaux de Linné. Buffon. Lavoisier, Cuvier, Ampère, etc... et la médecine y trouvait un large profit. De nouvelles sciences, synthèses des précédentes, étaient nées : par exemple la physiologie, la biologie qui rentraient tout à fait dans le cadre médical.

De plus, cette assimilation des sciences naturelles à la médecine donnait à celle-ci un caractère très net, très vrai, ne reposant plus sur des hypothèses.

Les foules, qui aiment les spectacles de la nature, connurent vite les sciences qui s'y rapportent et s'intéressèrent dès lors aux sciences médicales pures qui les touchent de si près. Elles s'aperçurent de leur caractère scientifique et les préjugés des gens à leur égard commencèrent à se dissiper.

L'opinion changea de même vis-à-vis des médecins et on ne les considéra plus comme des faiseurs, des charlatans, parce que le public put juger par lui-même combien étaient solides les bases de leur science.

Ce changement complet des esprits était aussi, et nécessairement, fonction de l'éducation plus grande des foules. Celles-ci portèrent désormais des jugements en connaissance de cause et n'acceptèrent plus, comme cela s'était fait si longtemps, sans les exa-

miner ni les discuter, les théories plus ou moins subversives qui s'étaient faites sur la médecine.

Les gens commençaient aussi, toujours en raison de leur éducation plus complète, à dégager leur esprit de l'influence religieuse. Ils ne répondaient plus à leur tournure intellectuelle ces principes religieux qui consistaient à faire reposer tout leur système sur des bases spiritualistes impossibles à contrôler, impossibles aussi à discuter puisqu'elles ne reposent sur rien de tangible.

Pendant des siècles les foules subirent cette influence qui avait le grand mérite, et c'est ce qui fit son succès, de n'exiger de leur part aussi bien que de celle des prêtres aucun effort intellectuel. Et il est curieux de constater que ce que les gens admirent si longtemps des prêtres, ils ne l'admirent pas des médecins. En effet, pendant des siècles, la médecine ne reposa, comme nous l'avons montré, sur rien de bien fondé, et les médecins en subirent les conséquences fâcheuses tandis que les prêtres dont les principes s'élevaient sur des faits tout aussi hypothétiques furent pendant le même temps les maîtres du monde.

Il est vrai que la contre-partie ne tarda pas à se jouer et la lutte s'engagea entre l'idéalisme avec les prêtres comme promo-

teurs et le matérialisme dont les médecins étaient les fervents adeptes. Jusqu'au moment où les hommes restèrent dans l'ignorance, les prêtres triomphèrent : mais à partir du moment où l'instruction se répandit dans le peuple, ce furent les médecins qui prirent leur place.

Et maintenant que l'instruction est obligatoire, cette situation s'affermir tous les jours davantage et le nombre de ceux qui ne veulent admettre que ce qu'ils voient, qui ne considèrent sérieusement que ce qui est scientifiquement démontré, s'accroît sans cesse.

Mais pourquoi est-ce la médecine ou ses représentants qui se trouvèrent ainsi à la tête de l'opposition. Ne pouvait-on trouver dans une autre branche scientifique, se reposant sur les mêmes principes, des défenseurs aussi autorisés ? Eh bien non, le médecin s'imposait pour ce rôle et voici pourquoi :

La principale raison pour laquelle les peuples furent si longtemps asservis sous la domination religieuse était que les prêtres représentaient à leurs yeux les ministres du salut. Fidèles convaincus, ils croyaient au repos de l'âme après la mort, et toutes leurs aspirations extrêmes se tournaient vers ce but. Ils avaient bien peur de la mort mais cette crainte était atténuée par leur assurance

que l'âme survivait au corps et survivait bien-heureusement au ciel si l'on était mort en bon chrétien.

On comprend que le médecin, qui arrivait à peine à soulager les maux pendant la vie, devait occuper une situation bien inférieure vis-à-vis du prêtre qui promettait le bonheur éternel après la mort. Et on rappelait si souvent aux foules dans les sermons que la vie est un grain de poussière dans l'espace des temps, que la vie terrestre est une épreuve de Dieu avant de goûter aux joies célestes, qu'ici-bas tout doit être renoncement, peines, déceptions, que là-haut, au contraire, tout est ravissement, tout cela était répété tant de fois que les gens qui souffraient acceptaient leurs souffrances avec joie et ne pensaient même pas au médecin pour les calmer.

Et cet état d'esprit dura fort longtemps jusqu'au jour où une réaction considérable des esprits se produisit, où le matérialisme vint battre en brèche le spiritualisme, où l'instruction se répandit, où les gens enfin purent raisonner les faits et les discuter ; alors, ce jour-là, les avis changèrent, les foules eurent moins confiance dans les assurances des prêtres parce qu'ils virent que les principes des religions reposaient tous sur des hypothèses et des points de vue impossibles à vérifier ; et alors, habitués, quoique depuis peu, à voir

dans maintes science les expériences contrôler les faits d'une façon irréfutable, sceptiques dès lors pour les choses surnaturelles, ils s'attachèrent désormais à rechercher autre part que dans les religions l'idée directrice qu'ils voulaient donner à leur vie et ils s'adressèrent à la science, à la médecine et aux médecins.

Les maladies n'étant plus considérées comme des punitions des dieux ou de Dieu, ou comme des épreuves que le Ciel envoyait, les médecins ayant démontré aux foules que la vie était le résultat direct du fonctionnement normal de l'organisme, qu'après la mort, le corps se décomposant, se dégénéralant, l'âme ne pouvait survivre, les gens, qui considéraient à juste titre la mort comme la fin de tout, le néant redoutable, placèrent instinctivement, grâce aux progrès de la médecine, leur confiance dans ceux qui étaient le plus capables d'en retarder l'échéance.

Dans ce bouleversement considérable, les prêtres se débattirent comme ils purent et, pour ne pas perdre tout à fait contact avec les foules, ils furent obligés de leur dire que la miséricorde divine était immense puisqu'elle accordait le droit de grâce même à ceux qui avaient mené une existence païenne à la seule condition de revenir à Dieu *in*

extremis ! Cela devenait pratique et conforme aux idées du siècle ; aussi beaucoup de gens se raccrochèrent à cette dernière planche de salut.

Et cette situation prépondérante du corps médical dans la société s'explique aussi par la nature même des études que fait le médecin. En effet, l'instruction du médecin est presque une encyclopédie, instruction théorique et pratique tout à la fois sur des sujets très variés, très différents les uns des autres, et d'une nature telle que son caractère prend une tournure tout à fait spéciale. Il joint à l'observation vraie, scientifique des choses, le don de l'interprétation heureuse de ces faits et de plus il a le pouvoir d'en tirer immédiatement la solution pratique. Enfin, le médecin possède le tact, la prudence, le raisonnement qui donnent à ses avis une allure sage qui influe sur les esprits. D'aucuns sont désintéressés, dévoués, et ces sentiments nobles trouvent facilement des admirateurs. Enfin, et il faut y revenir, car c'est là le point très important, ils voient la mort de près, ils la touchent, ils la combattent, ils en sont quelquefois vainqueurs, quelquefois même victimes. Ce geste impressionne les foules qui ont la terreur de la mort, de l'éternelle solitude.

Ce pouvoir double du médecin de soigner les maladies physiques par ses facultés scien-

tifiques et de calmer les désordres moraux par la justesse de ses conseils et la précision de ses jugements, explique l'importance capitale de son rôle dans le monde :

Dès lors, le médecin est universellement connu, apprécié, déprécié aussi naturellement par les jaloux ou les ignorants comme le sont les personnages qui occupent une situation en vue. Du reste la médecine ne fut pas épargnée non plus. Grâce aux articles de journaux spéciaux d'abord puis des grands quotidiens ensuite, la science médicale se vulgarisait : il se trouva des médecins qui traitèrent des sujets de médecine et d'hygiène dans les journaux, ces sujets intéressèrent le public parce que l'instruction des gens, sans cesse plus développée, leur donnait des aptitudes plus grandes et ils commencèrent à parler eux-mêmes médecine. On en parla bientôt partout : dans les salons, dans les romans, dans les conférences et enfin au théâtre. Ce devait être là la consécration de son développement parce que, en somme, on ne s'occupe sérieusement d'une science dans le public que lorsqu'elle est arrivée pour ainsi dire à son apogée, qu'elle est simplifiée, claire et dégagée de tous les embrouillements d'une science en enfance.

On parla donc médecine au théâtre et il est à remarquer qu'on parla beaucoup moins

des médecins. Il existe bien quelques pièces où les représentants du corps médical sont mis en scène, mais ce n'est plus pour les traiter comme au temps de Molière par exemple. Au ^{xx}^e siècle le médecin est loin d'être tourné en ridicule ; on ne raille pas les gens qu'on craint.

Les auteurs mirent à la scène des sujets médicaux non seulement parce que le public trouvait de l'intérêt à ces questions-là, mais aussi parce qu'eux-mêmes avaient là à défricher un terrain inexploré.

Depuis fort longtemps, en effet, les écrivains plaçaient dans leurs drames des situations identiques : L'âme avait été triturée par eux dans tous les sens et ils en avaient extrait tout ce qu'il était humainement possible d'en tirer ; l'effort de ne pas tomber dans du déjà vu devenait presque une impossibilité. Aussi, quand ils furent à même d'être renseignés par les journaux, les conversations, les lectures mêmes de traités spéciaux, sur les modifications morales qui se faisaient dans un cerveau malade, ils ne manquèrent pas, comme bien on pense, de saisir cette occasion d'écrire des sujets de pièce qui ne seraient pas l'incalculable rappel d'une idée devenue classique depuis déjà longtemps. On effleura d'abord le sujet en intercalant dans le texte des situations médicales secondaires, puis on

traça de vrais tableaux cliniques pathologiques sans qu'il soit encore question de vouloir éduquer les masses : enfin, de nos jours, on écrit des pièces de théâtre tendancieuses ayant un but réformateur, s'adressant directement au public pour le mettre en garde contre un danger et aux pouvoirs publics pour fixer leur attention sur les faits incriminés.

Le théâtre social est né et comme dit M. G. Trarieux, « on a transporté sur la scène les problèmes qui enlèvent la presse. Les gens du monde de Dumas fils, les bourgeois cossus d'E. Augier, ont fait place à des hommes d'action... Un personnage avec le patron partage l'honneur ou l'ennui d'attirer l'attention des faiseurs de pièces, c'est le médecin... Le médecin grotesque, bafoué par Molière, revêt un caractère auguste, sacré. Il attire le respect, la crainte, la haine même, rarement la gaieté. Le médecin, c'est notre allié contre l'ennemi insaisissable en qui l'œil géant des microscopes a découvert des légions. Cet homme qui, en nous tâtant le poulx, en mettant l'oreille sur notre poitrine, mesure notre force vitale, nous emplit d'une admiration inquiète et quelque peu superstitieuse. Il détient, lui seul, songez donc, un peu de l'inconnu du destin, lui seul peut ouvrir quelquefois ce que V. Hugo appelle la

froide main de l'avenir... La pauvre humanité dolente mais qui s'obstine, au plus fort des maux, en son rêve de bonheur terrestre, met le meilleur de son espoir, pour réaliser ce beau rêve, en ceux qui pansent ses blessures. »

Quel plus bel éloge peut-on faire du médecin ? Celui-là doit se trouver légitimement fier de la situation qu'il occupe, car elle ne lui a pas été préparée par les autres, bien au contraire. C'est en concentrant tous leurs efforts vers le progrès de la science qu'ils exercent, en imposant celle-ci aux masses, que les médecins récoltent maintenant le fruit de leur labeur. Actuellement les foules apprécient la médecine à sa juste valeur et reportent équitablement une partie de leur considération sur les médecins, sur ceux qui sont les facteurs mêmes de son grand développement.

Et nous terminerons ce chapitre en montrant que cette situation dominante du médecin dans la société, cet état de la science médicale arrivée à son summum d'extension, cette instruction plus grande des foules, cette prépondérance de la philosophie matérialiste, positiviste, sur les tendances spiritualistes, cette déchéance du prêtre, ont été les causes efficientes de l'évolution de l'opinion publique vis-à-vis de la médecine et des

médecins en même temps que les causes préparatoires à l'introduction de la médecine au théâtre ; enfin cette source d'investigations nouvelles pour les auteurs dramatiques et les situations scéniques intéressantes qui se dégageaient de certains sujets médicaux ont été les causes déterminantes de cette intrusion de la médecine dans la littérature et l'art dramatique.

PREMIÈRE PARTIE

A. — Pièces médicales sans tendances éducatrices ni réformatrices.

CHAPITRE PREMIER

Pièces médicales mixtes où la Science est l'auxiliaire utile d'une étude psychologique.

Dans ces pièces, les auteurs ajoutent aux problèmes de psychologie qui font la substance fondamentale de l'ouvrage, l'idée médicale, cause adjuvante qui intervient comme sanction.

On conçoit aisément combien doit être grand le nombre des pièces de théâtre où les auteurs dramatiques ont utilisé la médecine comme complément d'une étude psychologique, et il ne faut voir, en somme, dans cette méthode, qu'une application rationnelle et naturelle d'un principe plus élevé : rapports intimes du physique et du moral.

L'art médical intervient alors, dans ces cas-là, pour montrer le retentissement important que peuvent avoir sur l'organisme physique d'un individu, des peines et des troubles moraux intenses. Sous l'influence de ces perturbations, les fonctions naturelles se pervertissent, elles se ralentissent ou s'exagèrent, et il en résulte logiquement un mauvais état général du sujet qui met celui-ci en état de moindre résistance vis-à-vis des germes morbides, d'où la possibilité d'une déclaration de maladie ou de l'aggravation subite d'une maladie préexistante en sommeil.

De très bonne heure, comme bien on pense, les esprits sagaces firent cette observation et en traduisirent les effets dans des ouvrages multiples et variés ; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est qu'on ne définit jamais très exactement l'état morbide qui résultait, comme conséquence immédiate ou médiate, du trouble moral d'un individu. Les auteurs montraient un homme malade physiquement à la suite de souffrances morales et cela suffisait en général à contenter les critiques les plus sévères.

Tandis qu'aujourd'hui il s'est produit une évolution remarquable, résultat direct de la plus grande instruction des foules, comme nous l'avons du reste déjà dit dans notre

introduction, et il a été absolument nécessaire aux auteurs de préciser exactement, par une maladie bien définie, les complications physiques à la naissance desquelles prédisposait la faiblesse morale du sujet.

La science médicale intervenait alors dans le débat avec un caractère beaucoup plus important : elle venait pour ainsi dire couvrir de son égide respectable et respectée le dénouement des diverses situations du drame en lui donnant une plus grande apparence de réalité. C'est en quelque sorte le principe de la démonstration par le fait de certaines théories anarchistes et révolutionnaires appliqué à la littérature et l'art dramatique.

Il n'y a plus, pour ainsi dire, au théâtre de sujets de pièces où tout est imagination pure, invention et impraticabilité : les solutions tendent de plus en plus à être cherchées et obtenues scientifiquement pour satisfaire le désir sans cesse plus vif que le public a actuellement pour l'exact et l'absolu.

Comme il était naturel, les auteurs, qui venaient à peine d'entrer dans cette voie nouvelle, prirent comme exemples de maux à donner à leurs personnages les maladies les plus communes, par conséquent les plus connues.

Parmi celles-ci, une de celles qui jouissent

de la plus regrettable réputation est à coup sûr la tuberculose.

Aussi allons-nous commencer par l'étude des pièces où cette maladie vint donner le triste réalisme de sa signature au déroulement de l'action.

Etant données les notions nouvelles d'hygiène qu'avaient vulgarisées quelques médecins, les auteurs dramatiques avaient beau jeu, semble-t-il, de traiter de ces questions dans un drame, et les situations émouvantes étaient faciles à trouver au milieu des innombrables calamités qu'engendre la tuberculose. Eh bien, au lieu de tout cela, malgré des recherches soigneuses, nous n'avons pu trouver dans l'histoire dramatique de ces temps modernes que relativement peu de pièces de théâtre où il soit question de tuberculose.

Il est vrai que quelques romanciers, du reste fort peu nombreux, se sont occupés de ces questions, mais comme le plan de notre thèse ne comporte strictement que les sujets médicaux traités au théâtre, nous sommes obligés de laisser de côté les efforts très intéressants faits dans les livres et les publications.

Pourquoi les plus importants facteurs peut-être de la mortalité humaine ont-ils été laissés ainsi de côté par les écrivains ? Pour

répondre à cette question, il faut considérer, je crois, qu'au point de vue général, les gens évitent toujours de parler des choses dont ils ont peur. Or, à notre siècle, la tuberculose apparaît et à juste titre, du reste, comme une épée de Damoclès qu'on aperçoit au-dessus de soi sans cesse menaçante ; et la frayeur des foules à son égard est accrue des multitudes de morts causées par cette terrible maladie, morts qui la rappellent continuellement aux esprits terrorisés.

Et puis il faut dire aussi qu'en gens pratiques les auteurs dramatiques ont préféré s'occuper plus spécialement des maladies où le bénéfice à retirer des indications qu'ils donnaient pour les éviter était plus prochain. Ce n'est point parce que les moyens prophylactiques pour la tuberculose font défaut, il en existe au contraire de très sérieux, mais ils sont plus spécialement du ressort des médecins eux-mêmes ; ils font partie du domaine absolu de la médecine puisqu'il s'agit de traitements à suivre, de régimes à observer et d'excès à éviter. Et les littérateurs n'ont jamais voulu s'occuper de questions aussi particulières ; ils ont préféré traiter les sujets où l'hygiène était directement mise en cause, tels que la syphilis, l'alcoolisme, etc., et où les moyens préventifs étaient plus simples à exposer par la représentation scénique.

La tuberculose est donc pour le public un épouvantail. Et, à ce propos, il est curieux de voir les foules s'apitoyer sur les malheureux qui sont atteints de cette maladie. Je ne veux pas dire que la commisération humaine ne s'étend pas à tous les maux en général mais il est certain que le tuberculeux, le « *poitrinaire* » est parmi tous celui qui inspire le plus de pitié.

C'est précisément parce que les foules ont peur de la tuberculose, parce qu'elles en connaissent très bien les effets terribles, que les victimes de ce mal les touchent davantage.

Et ce sentiment des gens a été si bien étudié par les auteurs dramatiques que ceux-ci n'ont pas craint, pour rendre encore plus sympathique un des personnages de leur pièce, de montrer celui-ci atteint de tuberculose ! En plus des qualités morales qui lui sont dévolues au plus haut degré, le « *poitrinaire* » jouit toujours aussi de très beaux avantages physiques. Ainsi, par exemple, il a de grands cheveux, de grands yeux, un corps très élancé, un teint très pâle... le qualificatif diaphane semble réservé spécialement pour désigner l'esthétique morbide de sa main, etc... Enfin la mort du malade amène toujours des larmes aux yeux du public, ému par le jeu scénique si triste qu'on réserve

à ces épisodes du drame et aussi parce que cette mort factice lui rappelle souvent un souvenir trop réel d'un être aimé qui fut emporté par la même maladie. C'est d'un effet facile et tellement sûr que les auteurs n'ont garde d'y penser souvent dans leurs drames.

Ainsi, on donne toujours un beau caractère au tuberculeux ou, si l'on veut bien renverser la proposition, on rend souvent tuberculeux, au théâtre, celui qui possède un beau caractère, pour accroître encore la sympathie des gens à son égard.

En effet vit-on jamais, dans un drame, un traître, par exemple, mourir de tuberculose ? C'est un personnage trop indigne pour mériter un tel honneur et, comme il doit mourir, par principe, sans la pitié des gens, on choisit pour lui une fin infamante.

Jadis, pour émouvoir le public, il y avait toujours dans les drames un rôle d'*homme malheureux*, formant une entité bien définie, classique, possédant un cœur facilement inflammable mais qui, une fois épris, l'était définitivement. C'étaient les *cœurs transis* de l'époque.

Les amours malheureuses avaient le don alors de trouver chez les gens une grande compassion, tandis qu'aujourd'hui, à part de très rares exceptions, c'est tout juste si on ne trouve pas les amants éconduits parfai-

tement stupides ! Du reste, on les a appelés « les incompris » et c'est aussi bien parce qu'ils ne sont pas écoutés de leur maîtresse que des gens qui les observent. On se moque d'eux parce qu'au ^{xx} siècle on ne pardonne pas aux gens de se mettre dans des situations ridicules, et on n'admet pas qu'on complique inutilement son existence.

La plus grande éducation des foules a augmenté le jugement de celles-ci en même temps que leurs talents d'observation et, de ces progrès, est né, chez les âmes trop vite impressionnées et qui n'ont pas encore eu le temps de bien réfléchir, le scepticisme.

Une fois, cette évolution accomplie, il était difficile pour les dramaturges de continuer à se servir des mêmes moyens pour influencer des esprits plus rassis : ils ne pouvaient plus marquer leurs personnages de caractères indécis, impalpables, et c'est alors qu'ils songèrent à des moyens plus tangibles, dont l'évidence ne pourrait se nier, pour bien les définir.

Et pour que le scepticisme des foules fût satisfait on créa la maladie comme caractère absolu de *l'homme malheureux*. Et n'oublions pas que j'appelle ainsi un emploi bien déterminé au théâtre tout comme les emplois classiques de père noble, jeune premier, traître, etc...

Et cette substitution de la maladie, de la tuberculose, à la peine de cœur chez ces déshérités, était la conséquence du raisonnement suivant : on se guérit facilement d'une blessure morale, il s'agit d'avoir de la force de caractère. Or, les âmes fortes sont seules encore intéressantes pour les blasés ; par conséquent, ceux qui succombent à ces peines sont d'autant moins dignes de commisération qu'ils sont des esprits faibles d'abord, puis ensuite qu'ils sont victimes d'un entraînement volontaire. C'est ce qui explique, à mon avis, le ridicule dont le monde couvre « l'incompris ».

Mais si, au contraire, *l'homme malheureux* est un malade, le sceptique s'incline devant le fait parce qu'il juge que la maladie est la conséquence d'un hasard malencontreux contre le développement de laquelle on ne peut pas lutter personnellement ; et si le malade est un tuberculeux, alors il n'en est plaint que davantage parce que, comme je l'ai déjà dit, la tuberculose est la plaie sociale dont les foules ont le plus conscience et partant le plus peur.

Le scepticisme vrai, et non pas le pseudo-scepticisme des snobs et des imbéciles, s'incline lui-même, car il considère la mort avec respect ; pour les sceptiques, la mort n'est-elle pas la fin du doute ?

Et les pièces de théâtre où l'on a employé de tels moyens pour bien poser un personnage sont assez nombreuses. Quelques exemples, choisis au hasard dans la dramaturgie moderne, suffiront pour démontrer le fait.

Alexandre Dumas fils, dans la *Dame aux Camélias*, employa ce procédé et on sait avec quelle habileté ! Tout le monde connaît ce superbe drame, il est donc inutile d'en rappeler ici le scénario. Personne n'ignore la beauté du caractère de l'héroïne, et quand Marguerite Gautier meurt, en grande comédienne, noblement, au milieu de toutes les sympathies, elle emporte avec elle tous les regrets. Et elle meurt tuberculeuse ! Elle était belle, bonne, sincère, désintéressée, charitable, artiste, que sais-je encore ? elle avait tout pour être sympathique, eh bien, malgré cela, l'auteur a voulu encore l'entourer d'une auréole suprême et il la fait mourir d'une maladie que les contemporains semblent considérer comme le résultat de l'excès de développement des grandes qualités morales, c'est-à-dire de tuberculose.

C'est le même dénouement qui termine la *Vie de Bohème* de Murger : Mimi, la grisette insouciant et primesautière que l'auteur nous montre si jolie et si charmante, Mimi, la maîtresse de Rodolphe, le poète, meurt phthisique.

Georges Ohnet, dans *Lise Fleuron*, dessine un personnage identique à la Dame aux Camélias : comme Marguerite Gautier, Lise Fleuron est une actrice, une amoureuse, elle aime Jean de Brives et comme elle, elle meurt poitrinaire.

Et on voit combien il y a d'analogies entre ces trois héroïnes de drames d'auteurs différents. La ressemblance entre ces trois caractères est telle que leur évolution semble mathématiquement dirigée vers une fin qui se trouve précisément devoir être la même pour les trois.

Toutes trois ont un amour malheureux qui les conduit à la phthisie, mais quel sceptique oserait sourire devant cette fin irrémédiable et naturelle ? N'est-elle pas, en effet, le résultat de privations ou d'excès, d'un embrasement de vie qui ont mis l'organisme dans un état de moindre résistance et ont permis aux bacilles de la tuberculose de se développer et de tuer.

Dans une pièce de théâtre d'un autre genre, un drame populaire de Decourcelles, intitulé *Les Deux Gosses*, avant de mourir assassiné, Claudinet, un pauvre enfant qu'avaient volé une bande de Romanichels, apitoye d'abord les spectateurs par son facies misérable de tuberculeux.

M. le Dr Cabanès, dans un très intéressant

article de la *Gazette des Hôpitaux*, nous apprend que le duc de Reichstadt, l'*Aiglon*, est mort de tuberculose.

Il est aussi question de phtisie dans *Sur la Foi des Etoiles*, de M. G. Trarieux, dans *le Baïllon*, de MM. Le Senne et Mayer, mais nous reviendrons sur ces pièces dans le chapitre réservé aux drames où la maladie est le point de départ de l'action scénique.

Toujours pour les rendre plus sympathiques encore, les auteurs firent leurs héros tuberculeux dans *Mariage blanc* de J. Le maître, *Froufrou* de Meilhac et Halévy, *Le Partage* de M. Guinon, enfin *La Nouvelle Idole* de M. François de Curel.

Toutes réserves faites pour cette dernière comédie et la pièce de M. G. Trarieux, ainsi que *Le Baïllon*, nous voyons combien est peu importante la part strictement médicale dans les drames que nous venons d'énumérer. Il était nécessaire d'en faire simplement la citation pour montrer néanmoins que les auteurs s'attachaient avec soin la science médicale pour les aider dans leur tâche au point de vue du naturel de l'évolution de leur scénario.

Du reste, le côté purement scientifique ne pouvait être traité dans un cas morbide aussi particulier que la tuberculose, et les auteurs n'ont voulu, dans leurs efforts dans ce sens,

que prendre à la maladie elle-même les sensations qu'elle éveille dans l'esprit des observateurs sans faire acte de démonstration ni d'enseignement.

On conçoit combien une exhibition pathologique pure de tuberculeux aurait trouvé peu de faveur auprès du public même le plus spécial.

Ces œuvres ne sont donc pas des œuvres techniques, mais des œuvres purement dramatiques, où la Science intervient comme adjuvant de l'art, sans rien plus.

Le Théâtre d'Ibsen.

L'aliénation mentale d'un individu, conséquence d'une altération profonde de ses fonctions psychiques, ne laisse pas moins à celui-ci une entité pensante absolue malgré son illogisme, une personnalité spéciale de laquelle découlent des conséquences variées. Or, l'étude d'une telle cérébralité ne pouvait qu'intéresser au plus haut point l'observateur qui, en plus de l'analyse attrayante d'un caractère, aurait à rechercher encore les causes du changement si complet de ce caractère et à les expliquer.

Mais, pour s'occuper d'une telle question, il était nécessaire d'avoir en psychiatrie des connaissances tout à fait spéciales. La science, intervenant directement dans le débat, on ne pouvait se permettre d'agir librement, le champ de l'imagination se trouvait considérablement rétréci et l'action dramatique était bridée dans le cadre médical.

Ces conditions indispensables expliquent d'elles-mêmes comment on ne s'occupa que relativement peu de tels sujets, la psy-

chiâtrerie étant une science pour ainsi dire nouvelle.

Mais il serait totalement faux de croire que l'aliénation mentale fut mise au théâtre seulement dans les temps modernes. En effet, dans l'antiquité, les Grecs décrivirent au théâtre des états névropathiques.

C'est ainsi qu'Eschyle, Euripide et Sophocle exposèrent respectivement dans la *Trilogie d'Oreste*, dans *Agamemnon*, *Iphigénie en Tauride* et dans *Ajax* des personnages atteints de délires variés. Mais ce qui caractérise la folie des personnages grecs, c'est d'abord d'être primitive, directement en rapport d'effet à cause. Ce ne sont pas des aliénations mentales de dégénérescence. Ajax, Oreste, Agamemnon ne sont pas des tarés héréditaires; comme le dit M. le Dr Regis, ils sont atteints de folie d'intoxication.

Cet auteur a défini en effet la folie d'Oreste un délire hallucinatoire toxique, tandis qu'Agamemnon serait un mystique et l'Ajax de Sophocle un lypémanique.

Ce qui préside à tous ces drames de la folie chez les Grecs, c'est l'élément surnaturel, le pouvoir occulte qui étreint et contre lequel rien n'a d'effet, le fatum venu d'en haut qui amène la négation des efforts d'ici-bas pour lutter contre une force surhumaine. Et en effet chez les héros de Grèce, la lutte contre

cet élément invincible est de courte durée. Ils se soumettent vite, ou bien au contraire s'ils résistent plus longtemps, c'est alors qu'on a affaire à des illuminés comme Oreste et Agamemnon : ils trouvent leur force de résistance dans une personnification surélevée de leur moi ou dans le mysticisme ; mais s'ils sont atteints d'une folie mélancolique et dépressive comme Ajax, alors ils succombent plus vite sous le destin et se suicident.

Tout autre est l'élément de folie que traite Shakespeare dans ses drames. Il laisse le surnaturel de côté et cherche ses sujets dans la vie, autour de lui, parmi les passions plus purement humaines : l'amour dans ses nuances infinies, la jalousie, l'ambition, etc., sont ses sources d'investigation.

Que ce soit l'amour paternel du vieux Lear ou bien la jalousie furieuse d'Othello, ou l'ambition de Macbeth, ou l'amour filial d'Hamlet, on voit que Shakespeare s'est borné à étudier les perversions du sens affectif d'individus devenus aliénés par suite de circonstances spéciales et peut-être aussi par prédisposition. En effet les fous de Shakespeare ne sont plus des aliénés primitifs comme ceux des Grecs, ils supportent déjà les fardeaux de l'hérédité et la mélancolie d'Ajax n'est plus de même essence que celle d'Hamlet par exemple. Celui-ci est en effet sa pro-

pre victime : simulateur de la folie, il est devenu fou réellement, pour ainsi dire par autosuggestion, par autocontagion mentale. M. le Dr Régis a voulu encore poser des diagnostics sur les diverses folies des héros de Shakespeare : Lear serait un confus mental, Lady Macbeth une hystérique avec somnambulisme, Hamlet un fou mélancolique.

Enfin il est intéressant de remarquer qu'il y a dans le théâtre de Shakespeare une évolution très nette des caractères morbides qu'il a traités en rapport avec ceux que traitèrent les Grecs. Il fait supporter logiquement à ses personnages le poids d'une hérédité qui se charge de plus en plus. En effet, tandis qu'Oreste, Agamemnon et Ajax sont des fous primitifs, des alcooliques peut-être, des intoxiqués sûrement, les personnages de Shakespeare sont des prédisposés par une hérédité mauvaise, prédisposition à laquelle vient s'ajouter pour quelques-uns l'intoxication. Et nous verrons que, de nos jours, cette évolution n'a fait que continuer pour arriver à la mise à la scène de personnages dégénérés. Les malades que nous montre Ibsen sont à ce point de vue des dégénérés types.

Ainsi, comme nous venons de le dire, et c'est le Dr Régis que nous avons consulté pour cela, à trois époques différentes, on s'occupa au théâtre d'aliénation mentale, sous

les Grecs, à l'époque de la Renaissance et de nos jours. Mais nous ferons remarquer que la marche de la folie aux trois époques est très nettement progressive.

1° Folie primitive d'intoxication chez les Grecs. 2° Prédisposés et intoxiqués de Shakespeare. 3° Dégénérés complets d'Ibsen.

Nous arrivons ainsi au théâtre moderne où plusieurs auteurs dramatiques ont tracé des caractères de fous. Parmi ceux-ci, nous citerons en première ligne le Norvégien Ibsen que l'on peut considérer comme le maître du genre, son compatriote Bjoernstjerne Bjoernson, le Russe Tolstoï, l'Allemand Gérard Hauptmann et enfin l'Italien Gabriel d'Annunzio.

On est frappé, dans cette énumération de noms d'observateurs, de ne trouver que des étrangers et pas un seul Français.

Pour quelle raison, dans cette manifestation artistique, la France se trouve-t-elle ne pas avoir de représentants ?

Ces études étant, de l'aveu même des auteurs, le résultat de remarques prises sur le vif, faut-il voir, dans cette défection des écrivains français, une absence complète dans le peuple, de sujets atteints de tares héréditaires ou adonnés à l'alcool et aux bas entraînements.

Il est évident, qu'au siècle dernier, cette explication aurait pu, dans une certaine

mesure, être admissible. En effet, les peuples du Nord, en raison de la rigueur du climat, boivent plus d'alcool que les autres. De cet abus résulte inévitablement l'abêtissement et la déchéance des races, d'où une plus grande quantité de dégénérés dans ces pays.

En Allemagne, en Scandinavie, en Russie, cette passion du peuple pour l'alcool est reconnue. Or, comme on l'a déjà vu, Hauptmann est Allemand, Ibsen, Bjoernstjerne Bjoernson sont Norvégiens, Tolstoï, Gorki, sont Russes, et ils ont eu le loisir de faire leurs études psychologiques sur nombre de sujet salcooliques.

Actuellement cependant, il faut noter, dans ces pays, une réaction très nette du peuple contre cette funeste habitude de boire.

En Suède et Norvège, par exemple, à la suite de campagnes vigoureuses menées par les esprits forts du pays, appuyés et soutenus du reste dans leur noble tentative par le gouvernement, l'alcoolisme a été enrayeré dans une très notable proportion.

Et Ibsen, qui avoue lui-même n'avoir traité que des observations faites sur des réalités, sur de vrais aliénés, a dû certainement prendre ses types de dégénérés dans son pays où ils ne devaient pas manquer. M. Régis prétend qu'il a dû faire ses observations, ses études cliniques en somme, au siè-

cle dernier, à l'époque où l'ivrognerie était une plaie en Scandinavie. C'est possible mais, à mon avis, le champ d'expériences est encore bien plus vaste aujourd'hui car, outre qu'il existe encore dans ce pays des masses d'individus qui s'intoxiquent, le nombre des malades se grossit des fils d'alcooliques du siècle dernier. Or c'est justement ces tarés héréditaires, ces dégénérés qu'Ibsen a surtout étudiés et le docteur Régis est bien de cet avis puisqu'il écrit « qu'Ibsen n'a pas peint des « fous types mais des anormaux, des excen-
« triques déséquilibrés ».

En Russie, en Allemagne, l'alcoolisme est latent et n'a ni augmenté ni diminué avec une légère tendance cependant pour la Russie vers une amélioration. Mais, en France, ce fléau a fait des progrès effrayants et on ne s'explique pas comment l'exemple des Ibsen, des Hauptmann n'est pas venu tenter nos écrivains nationaux.

Peut-être sommes-nous actuellement en France, au même point, pour ce qui est de l'alcoolisme, où en étaient la Suède et la Norvège par exemple au siècle dernier et, ce qui n'est pas à souhaiter, peut-être aussi nos auteurs dramatiques trouveront-ils, dans les victimes sans cesse plus nombreuses de l'éthylisme, de tristes sujets de pièces médico-psychologiques !

Gabriel d'Annunzio, le grand littérateur italien, est le seul habitant des Etats du midi de l'Europe qui se soit occupé de ces questions de psychiâtrie au théâtre.

Il ne faut pas voir dans cet effort le résultat d'observations faites sur des sujets dégénérés par l'alcool, car ce poison ne fait pas grands ravages en Italie, mais plutôt l'expression des troubles névropathiques, mystiques le plus souvent, qui ont frappé un peuple où la religion, le culte envers Dieu sont développés au suprême degré. Du reste ses drames de *La Vierge aux rochers*, *Le Triomphe de la Mort* et *L'Intrus* sont tout à fait typiques à ce point de vue.

Les Italiens sont des enthousiastes faciles, un peuple chaud, vibrant qui, lui aussi, subit l'ambiance de son climat. Or l'exagération de ces sentiments devient facilement excessive : d'où apparition de désordres cérébraux divers.

Ibsen fut lui-même obligé d'aller en Italie pour rencontrer ce type de mystique, ce prophète qu'il décrivit dans son drame : *Brand*.

Les peuples du Nord n'ont pas cette foi ardente des peuples du Midi ou, du moins, ils ne la manifestent pas avec cette exubérance mais au contraire par un rigorisme, un puritanisme outrés : cet envisagement de la manifestation de la foi n'est-il pas du

reste une des différences typiques qui séparent le protestantisme, religion du Nord, du catholicisme, religion du Midi, pour ne considérer que le christianisme par exemple. La différence est encore plus considérable si on étudie les cérémonies religieuses des Musulmans, des Bouddhistes et des peuples Orientaux en général.

En France, depuis les croisades et les guerres de religion, nous n'avons pas eu de ces apôtres qui se sont levés pour la cause sainte. Au contraire, un mouvement adverse s'est produit : la libre-pensée a pris un essor remarquable ; mais, soit plus grand libéralisme de cette nouvelle profession de foi, soit plus grande sagesse de ses adeptes parce qu'elle serait une expression naturelle de sentiments humains normaux, il n'y eut jamais d'illuminé despotique pour exposer sous une forme maladive son idée aux masses.

Il semble que la situation géographique de la France ait une répercussion sur son tempérament : placée entre le Nord et le Midi, elle ne subit pas l'influence de ses limitants, mais au contraire en synthétise pour ainsi dire les caractères en en formant une entité personnelle sage et raisonnable. De cet état d'esprit est résulté pour la France un envisagement pratique des choses et non pas cette exagération,

ces extrêmes typiques des peuples à topographie extrême. On comprend alors comment le plus grand nombre des larges problèmes humanitaires et sociaux émane des cerveaux français.

Notre pays se rapprocherait ainsi en quelque sorte de l'idéal d'Ibsen au point de vue philosophique : d'après M. Lichtenberger, « l'idéal d'Ibsen est une moyenne entre l'ascétisme chrétien et la joie de vivre païenne » pour donner à l'humanité la joie et le bien-être. »

N'est-ce pas là le caractère absolu de l'esprit français tour à tour occupé par des pensées profondes de philosophie et de sociologie et par les mille rien et les mille tout qui font son incorrigible insouciance et rendent si original et si primesautier le tour de sa conversation ?

Cette pondération de nos sentiments, d'aucuns diraient cette indifférence, est peut-être une des causes qui, jusqu'ici, ont amené cette non-participation relative de la France à grossir le nombre des malades mentaux.

Il faut qu'en effet le nombre de ces malades soit ou ait été considérable en Scandinavie par exemple pour qu'Ibsen se soit spécialisé dans cette étude.

Et cet esprit magistral, aux idées si nobles,

si généreuses, devait fatalement, devant un spectacle aussi décevant, aussi désolant, s'entacher de pessimisme.

M. Lichtenberger dit qu' « Ibsen est un « pessimiste réaliste qui possède au fond de « lui-même les marques du plus pur idéa- « lisme, marques qu'il synthétise dans la « suprême idée de Dieu-Charité. »

Or, on retrouve cet idéalisme dans le dénouement de plusieurs drames d'Ibsen : il a animé plusieurs de ses personnages de ce souffle grandiose, mais il est pour le moins bizarre qu'il n'ait trouvé que chez des déséquilibrés le pouvoir de posséder de si nobles caractères. Avant de les amener à la suprême élévation de leur esprit, il les montre fous, se livrant aux pires actions !

Voudrait-il dire par là qu'il est impossible que de tels sentiments soient l'apanage des gens sensés normaux ? Un tel esprit serait-il surhumain ? Et quand les névropathes d'Ibsen précipitent à terre dans le suicide, dans la mort violente, les belles âmes qui ont lutté pour la belle cause, l'auteur ne veut-il pas dire que tout ici-bas est vain et que le beau n'est pas réservé à ce monde ? Alors Ibsen serait un idéaliste absolu, un nihiliste, un disciple de Nietzsche.

Enfin n'y a-t-il pas les marques les plus nettes d'un pessimisme ardent dans ce fait

de donner aux plus belles idées, aux sentiments idéalistes les plus nobles un cerveau détraqué, névrosé, comme générateur ? Cet idéalisme d'Ibsen n'est-il pas un pseudo-idéalisme, l'idéalisme d'un réaliste ironique ?

Pourquoi Ibsen a-t-il fait des fous de Rosmer, de Solness, de Rubeck ou pourquoi a-t-il trouvé chez ces aliénés seuls les admirables passions qui les animent ?

Les aspirations au beau, au bien, au vrai, au juste sont-elles donc des marques de dégénérescence pour être ainsi réservées par Ibsen à la classe exclusive des dégénérés ?

— Nous savons bien que les fanatiques sont seuls capables d'entraîner rapidement les foules qui ne réfléchissent pas souvent au peu de profondeur des paroles qu'on leur dit et que les savants n'arrivent au même résultat qu'après un temps beaucoup plus long.

M. Lebon, dans son ouvrage *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, cite même à cet effet les exemples de Pierre l'Ermite, Mahomet et Luther et il dit : « Si les inventeurs de génie hâtent la marche de la civilisation, les fanatiques et les hallucinés créent l'histoire. »

Mais on peut objecter que dans les temps modernes, en raison de l'éducation plus grande des peuples, ceux-ci sont moins faciles à se laisser entraîner par des paroles

vaines et à plus forte raison se montreraient-ils plus méfiants à l'égard d'aliénés avérés !

Ou bien Ibsen a-t-il voulu montrer que même chez les déshérités, les notions des grandes idées morales n'étaient pas à jamais perdues ? Peut-être a-t-il voulu relever ainsi les pauvres esprits chancelants par des tentatives de réaction vers un but idéal ? Alors Ibsen serait un pur idéaliste qui aurait voulu montrer par le symbolisme, procédé qui lui est cher, la possibilité pour les foules ignorantes et tarées d'aspirer dans un avenir lointain à la réalisation des beaux projets qu'essayent d'exécuter sans y parvenir actuellement certains sujets.

Peut-être veut-il démontrer par là que toute chose a son temps et que l'insuccès des efforts tentés présentement est fonction directe d'un élan prématuré qui vient se buter contre les préjugés et l'infériorité morale, la non-éducation d'un peuple sur lequel pèse un lourde hérédité.

Quoi qu'il en soit, Ibsen s'est montré un observateur remarquable ; le côté scientifique a été particulièrement soigné et respecté dans son œuvre, et une des preuves du beau résultat qu'il a obtenu, réside en ce que les psychiatres de profession, les neurologistes, ont discuté pas à pas, symptôme par

symptôme, les maladies mentales qu'il a voulu représenter.

Nous n'avons pas l'intention de faire une nouvelle étude approfondie des états morbides qu'Ibsen mit au théâtre, d'autant plus que nous avons été précédé dans cette tâche par le docteur R. Geyer qui, dans une thèse tout à fait remarquable sur *Le Théâtre médico-psychologique d'Ibsen*, analyse pièce par pièce, personnages par personnages les différents types de névropathes qui évoluent dans l'œuvre du maître norvégien.

M. le Dr Eyriès a lui aussi étudié Ibsen dans sa thèse inaugurale mais, du même avis que Max Nordau, cet auteur arrive à des conclusions différentes de celles du docteur Geyer au point de vue des diagnostics psychiatriques à faire. De plus, à l'encontre du docteur Geyer, il prétend qu'Ibsen n'a pas été un observateur tout à fait judicieux des faits. Selon lui, ceux-ci ont été dénaturés et présentent, en tout cas, de gros défauts au point de vue scientifique.

Comme nous l'avons dit, cette divergence d'opinions de spécialistes sur les sujets médicaux d'Ibsen démontre que celui-ci a su présenter des personnages tout au moins assez vraisemblablement malades mentalement pour pouvoir amener des discussions scientifiques à leur sujet.

Qu'est-ce qui sépare le docteur Geyer du docteur Eyriès ? D'abord le point de départ, l'origine du travail : l'observation. Tandis qu'elle fut judicieuse pour le premier, elle ne le fut pas pour le second.

Et cependant Ibsen dit lui-même qu'il n'a rien écrit qu'il n'avait vu.

Il n'y a pas de raisons, à mon avis, de ne pas le croire et les défauts qu'on peut relever dans ses observations sont tout simplement le résultat d'un manque de connaissances profondes. Il a peut-être su voir, mais il n'a pas su interpréter médicalement les faits. Ibsen n'est pas un médecin, il ne faut pas l'oublier, et il lui est bien permis d'avoir fait quelques erreurs qu'on lui pardonnera d'autant mieux qu'au fond elles n'ont pas une très grande importance.

Ibsen est un auteur dramatique avant tout, qui s'est rapproché le plus qu'il a pu de la vérité scientifique, mais qui n'a pas voulu faire dans son étude un traité didactique de pathologie mentale.

Le théâtre d'Ibsen n'est pas un théâtre à tendances éducatrices et réformatrices : l'auteur a voulu surtout mettre à la scène des situations très dramatiques, à gros effet et reposant non plus sur des données imaginatives, mais au contraire sur une base solide,

scientifique, la médecine, enfin sur une sanction indiscutable.

Le second point où les docteurs Geyer et Eyriès diffèrent d'avis se trouve être dans leur diagnostic de certains états mentaux des personnages des drames d'Ibsen.

Prenons par exemple le cas d'Oswald dans les *Revenants*. Chez ce malade, il y a une hérédité alcoolique certaine, syphilitique peut-être : lui-même est un alcoolique et un débauché. Il sent les atteintes d'une maladie qui l'affaiblit, le dénature, alors il consulte un médecin : celui-ci diagnostique un ramollissement cérébral. Oswald quitte Paris et revient auprès de sa mère, mais au bout de quelques mois il est terrassé par une crise définitive et il tombe dans le gâtisme.

Quelle est la maladie dont il s'agit ? Le docteur de la pièce et c'est l'auteur qu'il représente, prétend que c'est un ramollissement du cerveau. Geyer opine plutôt vers la paralysie générale, d'autres croient à une syphilis héréditaire tardive, enfin l'hémorragie cérébrale est l'avis de quelques autres.

On voit combien différent les opinions ! Max Nordau dit que le diagnostic de syphilis héréditaire tardive est à écarter en raison de la vigueur d'Oswald. Pour ce critique, la paralysie générale serait plus acceptable en raison du tempérament excité d'Oswald, de

ses allures légères, irréfléchies mais, d'un autre côté, il n'a pas la manie des grandeurs des paralytiques généraux, il voit la gravité de sa maladie, enfin le mal évolue trop vite pour être de la paralysie générale.

Cette maladie d'Oswald est indéfinissable au point de vue scientifique pour le docteur Eyriès.

Et dans ce cas d'Oswald, la discussion médicale s'exerce encore facilement, mais l'interprétation des critiques devient encore plus différente dans les œuvres où les caractères des personnages sont plus difficiles à examiner, tels, par exemple, que l'Irène de *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*.

Tandis que le docteur Geyer prétend qu'Irène présente les symptômes classiques du syndrome de Cotard, c'est-à-dire une mélancolie anxieuse avec délire des négations, les docteur Régis, M. Nordau, Eyriès trouvent qu'Irène est simplement une lypémaniaque sans syndrome de Cotard.

Cette mort dans la vie dont Geyer fait un délire de négation, n'est pour les autres qu'une image symbolique, que la matérialisation d'une idée que l'auteur a voulu ainsi rendre plus simple à comprendre.

Cette divergence absolue dans les conclusions des analystes du théâtre d'Ibsen repose

surtout sur le fait que les uns, comme Geyer, qui considèrent l'œuvre d'Ibsen comme une œuvre purement scientifique, ont examiné dans ce sens les cas morbides qu'il expose, les individus tarés qu'il représente, tandis que les autres comme Régis, Nordau, Eyriès se prononcent pour considérer Ibsen beaucoup moins comme un homme de science véritable que comme un auteur dramatique qui, comme le dit le docteur Régis, s'est occupé surtout de mettre à la scène des sujets philosophiques et sociaux et de traiter bien plus les anomalies et les imperfections de l'idée que les hommes eux-mêmes.

Les cas neuro-pathologiques qu'Ibsen a traités dans son théâtre sont excessivement nombreux et, pour s'en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur ce tableau que nous empruntons au docteur Geyer :

<i>Diagnostic des maladies.</i>	<i>Personnages atteints.</i>
1 ^o Dégénérescence mentale avec obsessions:.....	Brand. Grégoire Werlé. Rébecca West. Hedwige. Eyolf.
2 ^o Dégénérescence mentale avec hystérie.....	Nora. Hilde. Elléda Wengel. Rita.
3 ^o Dégénérescence mentale avec idiotie morale.....	Hedda Gabler. Régine.

4° Dégénérescence mentale avec débilité intellectuelle.....	Agnès Maria Rubeck. M^{me} Solness Hjalmar Ekdal. Tesman.
5° Excitation maniaque...	Gerd. Eynar.
6° Mélancolie (Douteurs)..	Rosmer. Rubeck.
7° Mélancolie (syndrome de Cotard).....	Irène.
8° Neurasthénie symptomatique.....	Solness. Oswald.
9° Alcooliques.....	Oswald. Løvberg. Peer Gynt. Ulric Brendel. Relling.
10° Démence sénile.....	Molvig. Ekdal.
11° Délire chronique.....	J.-G. Borkmann.

Et le docteur Geyer nous montre encore que non seulement Ibsen a tracé dans ses grandes lignes l'histoire médicale de plusieurs des principales branches de la pathologie nerveuse, mais qu'il a encore tracé des variétés parmi celles-ci.

Nous avons vu dans le tableau précédent les diverses classes de dégénérescence mentale avec obsessions, hystérie, etc., l'auteur a de même étudié la mélancolie sous ses divers aspects. Tandis qu'*Irène* présente les caractères du syndrome de Cotard, *Rubeck* est un mélancolique avec raptus et angoisse, *Rosmer* un mélancolique avec idées de doute.

Si *Brand* est un obsédé mystique, *Werle* est un obsédé philosophique.

Et les différents types d'alcooliques sont très nettement caractérisés : *Oswald* est un paralytique général au début (toujours selon le docteur Geyer), *Løvberg* est atteint de dépression psychique alcoolique avec excitation de la motilité et suicide consécutif.

Peer Gynt et *Ulric Brendel* sont des éthyliques avec troubles d'automatisme ambulateur. Il faut rapprocher de ceux-ci les alcooliques vagabonds de Maxime Gorki.

Relling et *Molvig* sont des alcooliques simples et *Ekdal* est un buveur sénile, machinal.

Le docteur Régis classe les alcooliques d'Ibsen en quatre variétés :

1 ^o Alcooliques endurcis ...	{	Relling. Molvig. Ekdal.
2 ^o Alcooliques chroniques.	{	Peer Gynt. Ulric Brendel.
3 ^o Alcooliques guéris à rechute.....	{	Løvberg.
4 ^o Alcoolique héréditaire..		Oswald.

Et le docteur Geyer montre encore que les études d'Ibsen sont de véritables études cliniques avec l'exposé de l'étiologie, des causes déterminantes expliquant l'apparition des troubles psychiques : c'est la grossesse pour Hedda Gabler, la puberté pour Hedwige,

le surmenage intellectuel pour Oswald et Solness le constructeur, etc...

Mais si tous les critiques n'ont pas le même avis sur la valeur purement scientifique de l'œuvre d'Ibsen, ils sont assez unanimes à ramener à trois les causes d'où découlent les caractères morbides qu'Ibsen a traités.

Ce sont les principes d'hérédité, de contagion mentale et de dégénérescence.

Tandis que le docteur Régis cite seulement la contagion mentale et l'alcoolisme, cette dernière cause pouvant être à la rigueur considérée comme principe-effet de l'hérédité et de la dégénérescence (cas d'Oswald par exemple), les docteurs Geyer M. Nordau et Eyriès donnent les trois causes précitées, mais Nordau ne prend cette classification que pour en faire une critique sévère.

Examinons donc successivement ces trois causes de tares qui caractérisent les névropathes ibséniens.

D'abord l'hérédité : ce principe est en quelque sorte latent dans l'œuvre d'Ibsen.

On le rencontre en effet dans presque tous ses drames mais, contrairement au docteur Geyer qui prétend, justement à mon avis, que les lois de ce principe causal sont très bien observées par le dramaturge, M. Nordau trouve que l'auteur n'a pas démontré, dans plusieurs

de ses ouvrages, d'une façon très logique les conséquences d'une tare héréditaire.

Le cas des *Revenants* par exemple est typique pour Nordau à ce point de vue : dans l'incertitude où on se trouve, sur les symptômes qu'Ibsen a donnés à la maladie d'Oswald, de définir exactement le caractère de cette maladie, de savoir si on a affaire à une paralysie générale, un ramollissement cérébral, une syphilis héréditaire tardive ou une hémorragie cérébrale, comment peut-on vouloir affirmer scientifiquement qu'elle est le résultat d'une transmission héréditaire ?

Et, toujours sceptique, Nordau dit : « L'hérédité, pour Ibsen, semble n'avoir été qu'un manteau destiné à donner à son œuvre une apparence de réalisme. » Et à l'appui de son affirmation, il remarque que dans aucune des pièces d'Ibsen les personnages n'héritent des qualités de leurs ascendants tandis qu'ils pâtiennent toujours des tares que ceux-ci leur transmettent. Les maladies ne sont pas seules transmissibles, dit-il, les qualités morales ou intellectuelles le sont aussi quelquefois.

Pour ce qui est de la contagion mentale, les avis des divers auteurs sont tout aussi partagés : le docteur Geyer et beaucoup d'autres considèrent à juste titre comme bonnes les observations de l'auteur. M. le

Dr Eyriès au contraire « ne suit pas dans leur enthousiasme débordant les administrateurs d'Ibsen qui ne cessent de vanter l'exactitude de ce pouvoir surnaturel que l'auteur norvégien a introduit dans ses drames ».

Et cependant il faut bien remarquer qu'il paraît, au premier abord, difficile de ne savoir pas être véridique dans l'énonciation de troubles névropathiques aussi simples que ceux de la contagion mentale. Cet état est un tout premier échelon vers la maladie proprement dite et les nuances qui séparent la contagion mentale à signification morbide de l'influence à signification toute normale, sont excessivement petites. Il y a peut-être dans la contagion mentale un degré d'exagération plus grand et une ordination des idées moins sensée, mais c'est tout. Chacun est capable tour à tour d'influencer et d'être influencé, cela dépend des circonstances, mais tout le monde est sujet aux influences et le résultat est une question de tempérament. La femme est moins puissante moralement que l'homme, elle lui cède généralement, faut-il voir là une manifestation morbide de son esprit? Non, la cause est toute normale, physiologique : possédant des circonvolutions moins développées, le cerveau de la femme est moins résistant et dégage moins de force, de volonté que celui de l'homme. Il y a en plus une

question de sensibilité très exagérée chez elle et qui la met en état d'infériorité, mais la femme n'est pas pour cela une débile.

Les esprits réagissent nécessairement les uns sur les autres, c'est du reste ainsi qu'ils démontrent leur activité et tous les actes de la vie sont des résultantes variables de ces diverses influences.

La contagion mentale est un état névrosé élémentaire, le plus élémentaire, se rapprochant le plus de l'état normal et par conséquent facile à étudier. C'est ce qui explique l'importance capitale que prend l'étude de ce principe dans l'œuvre d'Ibsen.

Au point de vue théâtral, cela devait donner de très beaux résultats scéniques, ce double jeu continu de personnages subissant une ininterrompue loi d'antithèse.

C'est ainsi que dans Ibsen on voit tour à tour des esprits faibles, dégénérés qui se laissent influencer par des esprits forts, sains, comme par exemple Ellida, hystérique, et le marin finnois dans *La Dame de la Mer*, puis des esprits faibles qui subissent la volonté d'autres esprits malades eux aussi comme Hilda et Solness sans qu'on puisse affirmer, dans ce cas particulier, lequel des deux mène l'esprit de l'autre, comme Rosmer et Rebecca dans *Rosmersholm*, Grégoire Werlé et Hjalmar dans *Le Canard sauvage*, Hedda

Gabler et Lœvborg, Brand et Agnès : enfin on voit des esprits sains qui se plient à des cerveaux malades comme le docteur Wangel et Ellida.

L'aliénation du moi dans une idée ou dans un personnage amène quelquefois, dans un moment de crise, une substitution de cette aliénation dans un troisième personnage. C'est justement le cas du docteur Wangel et d'Ellida dans *La Dame de la Mer*.

Ellida, hystérique, voyant l'étranger qui la subjugué moralement, appelle son mari, le docteur Wangel, à son secours. Celui-ci est un esprit parfaitement sain, mais cela ne l'empêche pas de se laisser contagionner à son tour puisqu'il arrive à donner à sa femme la liberté de partir avec le matelot finnois si elle le veut.

Ainsi, Ibsen a décrit dans ses drames toutes les formes possibles de la contagion mentale :

1° Contagion de l'esprit sain sur l'esprit malade, très normal ;

2° Contagion de l'esprit malade sur un autre esprit malade, dépend des degrés de maladie respectifs ;

3° Contagion d'un esprit malade sur un esprit sain, rare, possible dans les cas de crise aiguë, survenant à l'improviste.

Le troisième point qui sembla guider

Ibsen dans ses études est le principe de dégénérescence sur lequel presque tous les auteurs sont d'accord.

Nous trouvons en effet dans Ibsen les descriptions les plus variées de types de dégénérés qu'il soit possible de présenter : il nous montre des obsédés, des hystériques, des idiots, des débiles, des excités, des mélancoliques, des neurasthéniques, des alcooliques, des déments séniles, etc...

Tous ces dégénérés subissent les lois cruelles d'une hérédité mauvaise. Ibsen nous fait voir les rapports intimes qu'il y a entre l'hérédité et la dégénérescence : la dégénérescence est pour le sujet malade un effet de l'hérédité, tandis qu'au contraire cette dégénérescence devient la cause d'une mauvaise hérédité pour les enfants de ce malade. Celui-là est dégénéré parce qu'il est taré et donnera une descendance tarée parce qu'il est dégénéré.

Le principe de la contagion mentale vient compléter la description clinique d'un cas névropathique, servant de liaison entre les deux extrêmes qui sont d'une part l'hérédité et d'autre part la dégénérescence. L'hérédité, c'est l'étiologie de la maladie, sa cause ; la contagion mentale, c'est pour ainsi dire la période d'état, enfin la dégénérescence c'est

la terminaison, le pronostic avec toutes ses conséquences terribles.

D'autre part, M. le Dr Régis prétend qu'Ibsen a volontairement plié la folie à l'action du drame pour faire valoir la plus grande bonté des personnages sains par les soins qu'ils donnent aux malades, et il cite M^{me} Alving, mère d'Oswald, dans *Les Revenants*.

Je ne crois pas qu'Ibsen ait eu une telle intention. M^{me} Alving est une bonne mère de famille sans rien plus et ses qualités très naturelles ne paraissent extraordinaires que parce qu'elles s'élèvent, dépareillées, dans un cadre corrompu.

L'esprit du spectateur arrive à s'assimiler si bien au milieu qu'il observe et ce milieu dans Ibsen est si déplorable que les sentiments les plus normaux prennent l'aspect de qualités rares et incomparables. M^{me} Alving aime son fils, souffre de le voir tombé dans un état épouvantable et n'a pas la force d'abréger les souffrances de celui-ci par le poison, elle ne veut pas lui donner *le soleil* ; c'est une femme très digne de pitié évidemment, sa douleur est très sympathique, mais j'avoue qu'à ce moment toute ma commisération va à son fils Oswald, ce malheureux irresponsable qui subit durement les conséquences de la vie de débauche de son père.

Ainsi qu'on le voit, Ibsen, dans la facture de ses drames, fut un observateur consciencieux et traita, je ne dirai pas, comme le docteur Geyer, très scientifiquement, mais le plus scientifiquement qu'il le put, les sujets névropathiques qu'il étudia.

Voulut-il faire acte de moralisateur? Non et je ne crois pas que, si là eût été son désir, il y serait parvenu. Ses œuvres revêtent un caractère tellement spécial, tellement difficile à apprécier sous ses aspects symboliques qu'il faut avoir, pour les goûter, une culture intellectuelle déjà grande. Et puis les théories sont présentées de telle façon que le public est obligé de tirer lui-même la solution du problème. Ibsen ne l'impose pas et, fait encore plus important qui enlève à ses travaux tout caractère éducateur, il ne donne jamais de remèdes. Il n'y a pas de contrepartie morale qui vient de temps en temps neutraliser les effets déplorables des caractères irresponsables. Les esprits forts peuvent en tirer un profit, mais ceux qui sont déjà victimes du mal ne trouvent rien dans le théâtre d'Ibsen qui leur permette d'espérer une guérison possible de leurs maux. Et ce sont justement ceux-là qu'il faudrait éduquer ou plutôt corriger.

L'œuvre du maître norvégien est une œuvre sans tendances, purement psychologique,

avec cette particularité qui la fait différer si complètement des études psychologiques des autres dramaturges, qu'Ibsen s'est attaché à faire le plus scientifiquement possible et d'une façon très théâtrale, très dramatique, la description non plus d'états d'âmes ordinaires, mais d'états d'âmes malades, d'âmes atteintes de dégénérescence et de tares héréditaires.

A. — Pièces médicales sans tendances éducatrices ni réformatrices.

CHAPITRE II

Pièces médicales pures où il est traité de cas morbides pathologiques.

Dans ces pièces, les auteurs prennent comme point de départ un cas médical bien défini autour duquel ils nouent une intrigue.

A force d'études et d'observations, les auteurs ont remarqué que, si d'un côté, les troubles moraux exerçaient une influence fâcheuse sur l'organisme, d'un autre côté, il était tout aussi naturel et logique que des troubles physiques passagers ou chroniques imposassent aux idées une tournure nouvelle qui ne pouvait être que le triste reflet de la souffrance corporelle. Et alors on mit au théâtre des personnages atteints de maladies diverses, on les fit évoluer avec leurs changements de caractère dans leur famille, dans le

monde ; on exposa leurs souffrances et celles qu'ils font endurer aux autres et on eut ainsi un champ d'expériences inédit et fort intéressant.

Ces études présentaient ce côté particulier de fournir l'occasion aux auteurs d'étudier, sur un même terrain, sur un même individu, des états d'âme tellement différents, dans des tranches de temps prises consécutivement, qu'il semblait que le cerveau de l'individu malade fût à double face ou plutôt à double fond. Cette évolution dans les sentiments d'affectivité, de sensibilité causée par un trouble physique, devait donner de beaux sujets de pièce.

Etudier chez un homme sa saine mentalité d'abord puis, la maladie se déclarant chez lui, suivre pas à pas les perturbations sentimentales et morales qui en résultaient, voilà quel est en somme le plan que se sont tracé les auteurs qui se sont occupés plus spécialement de ces questions. Mais on voit qu'ici il ne s'agit plus de considérer la médecine comme une cause adjuvante du drame, elle en est au contraire la cause efficiente. Elle n'intervient plus ici, comme dans le chapitre précédent, pour précipiter l'action ou pour la sanctionner, mais elle mène maintenant le mouvement et prend l'importance capitale : la maladie frappe la cérébralité, le moral de l'indi-

vidu immédiatement ou médiatement, et les complications sentimentales qui surviennent sont directement fonction dans leur aggravation ou leur curabilité des progrès ou des régressions de la maladie physique.

Nécessairement, dans ces pièces, les questions médicales ont dû être traitées avec plus de soins que dans les autres drames : la courbe de la maladie physique commandant celle de la maladie morale, il fallait faire des descriptions plus exactes, des marches d'affection plus normales, se rapprocher en un mot le plus possible de la réalité, si bizarre que paraisse être l'hypothèse qu'on puisse s'occuper de sciences médicales en ne se conformant pas au pied de la lettre aux instructions de cette science. Mais n'oublions pas que les auteurs dramatiques sont avant tout des imaginatifs et que, devant la puissance de leurs envolées, la science elle-même n'a pas toujours trouvé grâce.

Ce souci indiscutable des auteurs de traiter de manière rigoureusement scientifique les questions médicales qu'ils prenaient comme thème, démontre, en même temps qu'une connaissance de la médecine plus approfondie de leur part, soit directement, soit par consultation d'un praticien, un progrès sensible de l'art médical au théâtre.

Commander l'action d'un drame n'est plus

simplement l'aider, et cette distinction marque une marche très nette de la médecine vers un but qui serait la perfection si nous voulions, par exemple, faire une échelle de valeur pour la médecine au théâtre.

Nous verrons, du reste, dans la deuxième partie de cette thèse, que la médecine ne s'est pas arrêtée à ce point et qu'elle s'est élevée encore de quelques échelons dans cette échelle de valeur.

M. G. Trarieux, dans une pièce intitulée *Sur la Foi des Etoiles*, prend comme thème principal de son drame pour l'action scénique la tuberculose. Mais ici, cette maladie est indispensable au déroulement de l'action, elle n'intervient plus accessoirement comme dans les pièces citées dans le chapitre précédent, elle est le fond même du scénario et trouve ainsi sa place dans les pièces à point de départ médical.

La donnée du drame est très simple : Olivier est tuberculeux ; il demeure à la campagne, entouré de sa femme, de sa tante et de son ami le docteur Monnier qui le soigne. Un de ses camarades d'enfance, Claude, avocat et ex-médecin, vient le voir ; il diagnostique la tuberculose et juge la gravité du mal. Olivier le prie de rester auprès de lui, mais Claude hésite à accepter car il a aimé la femme de son ami et il a peur de succomber

à la tentation nouvelle. Néanmoins il reste et devient au bout de quelque temps l'amant de la femme d'Olivier, tandis qu'il soigne avec dévouement son ami. La jeune femme devient enceinte : la faute est découverte par le mari qui pardonne aux coupables et fait jurer à son ami d'épouser sa femme s'il meurt.

Celui-ci promet et Olivier s'expose la nuit même à une tourmente de vents d'automne et succombe.

Dans cette pièce médico-psychologique, dont le plan est très sobre comme l'on voit, l'auteur a décrit très simplement les progrès sans cesse plus grands de la maladie et a, de plus, donné au caractère d'Olivier, une sagesse remarquable : en effet, celui-ci, conscient depuis longtemps de l'extrême gravité de son état, a cessé tous rapports sexuels avec sa femme, sachant les dangers de contamination qui en résultent. De plus, il ne veut pas avoir d'enfant taré et, exagérant la beauté d'un tel sentiment, dans un acte d'abnégation suprême, il fait promettre à son ami infidèle et à sa femme coupable de s'unir et de procréer des enfants sains. Il se tue pour le bien et la santé de l'humanité future.

L'auteur n'a-t-il pas été inspiré dans cette œuvre de la théorie philosophique consistant à ne s'occuper, dans la Société, que des unités pouvant contribuer par leur force person-

nelle à l'amélioration de son état, et à laisser impitoyablement de côté, à l'encontre de nos idées de mutualité et de solidarité modernes, toutes les entités infirmes, malades ou débiles qui sont une charge pour l'humanité et un obstacle qui s'oppose aux progrès de son évolution ?

MM. Le Senne et Mayer se sont occupés pour ainsi dire de jurisprudence médicale dans *Le Baïllon* comme M. François de Curel dans *La Nouvelle Idole*.

Dans *Le Baïllon*, il s'agit de la question si délicate du secret professionnel. Le thème est celui-ci : un médecin soigne une jeune fille qui est tuberculeuse et qui, malgré les conseils du docteur, se marie avec un jeune homme. Celui-ci reproche bientôt au médecin de ne l'avoir point prévenu de la maladie de sa fiancée quand il le lui a demandé. Puis, par peur du mal, le mari s'éloigne de sa femme et refuse les avances pressantes et répétées de son épouse devenue très amoureuse. Un médecin, appelé en consultation, persuade au mari que ses craintes sont illusoires et les deux époux se réunissent. La pièce se termine sur ce rapprochement.

Au point de vue médical pur, ce drame abonde en erreurs : bien que les auteurs, comme le dit le docteur Eyriès « aient fui les chemins battus » et ne nous aient pas montré

le *poitrinaire* classique dont j'ai parlé plus haut, bien qu'ils aient noté chez leur malade cette exagération si fréquente des sentiments affectifs et surtout des désirs sexuels, cette consultation finale du médecin extraordinaire, permettant sans restrictions, contre l'avis plus éclairé du médecin ordinaire, le libre commerce charnel aux deux époux, sans qu'il y ait aucun danger pour eux deux, est tout à fait invraisemblable.

Mais ce point n'est pas le côté important de la pièce : les auteurs ont voulu surtout parler du secret médical.

Certes, la question est intéressante et méritait de tenter, par les situations scéniques qu'elle peut susciter, l'esprit des dramaturges. En fait, dans *Le Baïllon*, ce médecin qui, consulté par un jeune homme avant son mariage sur l'état de santé de sa fiancée, garde un silence absolu, sachant que celle-ci est gravement malade et dangereuse à cause de la contagion possible du mal, semble au premier abord agir de façon coupable et mériter les reproches de celui qu'il n'a pas voulu éclairer. Et cependant les auteurs ont fait tenir à leur personnage une conduite sage et en observation absolue de la loi. En effet, celle-ci est formelle : le médecin est tenu au secret professionnel en toutes circonstances à moins d'en être délié par jugement du tri-

bunal ou du consentement des parties intéressées et même dans ces deux cas a-t-il encore le droit de se taire.

Auparavant, quand il était démontré qu'il n'y avait pas de la part du médecin qui divulguait le secret médical, action directrice de nuire, celui-ci était absous, tandis qu'actuellement, depuis 1885, ce n'est plus l'intention de nuire ou de ne pas nuire dont on tient compte, peu importe, mais le seul fait de la révélation du secret en connaissance de cause constitue un fait délictueux et expose le délinquant à des poursuites judiciaires.

Des médecins se sont élevés contre cette intransigeance et considèrent qu'il est regrettable de se rendre complices malgré soi d'actions mauvaises. De nombreux vœux ont même été formulés pour qu'on apportât des modifications à un texte de loi qui mettait le médecin dans l'obligation de lutter contre les idées généreuses de sa conscience.

Les cas les plus fréquents où les médecins ont à se préoccuper du secret médical sont ceux où il s'agit soit de maladies vénériennes dont sont atteints des gens sur le point de se marier, c'est le cas le plus fréquent, soit de maladies nerveuses et mentales, soit enfin de cas de grossesse et d'avortement chez des jeunes filles ou des femmes mariées dont le

mari est absent depuis longtemps et qui ont pris un amant.

Il est évident que le médecin, sachant par exemple qu'un jeune homme est syphilitique et qui voit, malgré ses conseils, celui-ci épouser une jeune fille saine qu'il soigne aussi sans qu'il puisse ouvertement dévoiler le secret professionnel, est placé dans une situation très pénible. S'il a des devoirs envers son client qui est venu se confier à lui et qu'il a traité pour sa syphilis, n'en a-t-il pas aussi envers la jeune fille qu'il soigne depuis longtemps et à qui il doit ses conseils ?

Je sais bien qu'il y a des moyens simples de faire comprendre à la famille de la fiancée, sans pour cela divulguer le secret médical, que le jeune homme n'est pas le mari qui convient à la jeune fille. Mais n'est-ce pas alors une chinoiserie, car quel obstacle au mariage peut être soulevé par le médecin qui se borne à être médecin, sans relations plus intimes avec la famille, si ce n'est une maladie et une maladie contagieuse ?

D'un autre côté, ce médecin n'a-t-il pas porté préjudice à son client, si par hasard celui-ci manque un mariage par la faute du docteur auquel il s'était confié et qui a trahi sa confiance intelligemment, sournoisement aussi, de façon à ne pas être inquiété ?

Des deux côtés, comme on le voit, la con-

duite du médecin manque de dignité : dans un cas il se rend complice d'une mauvaise action et dans l'autre il joue le pénible rôle de confident infidèle.

Aussi M. le professeur Brouardel donne-t-il la marche la plus simple à suivre dans une pareille situation : « Pour ma part, dit-il, lorsqu'une personne entre dans mon cabinet et me dit : Docteur, ce n'est pas pour une consultation que je viens vous trouver, je l'interromps de suite et lui dis : Si c'est pour un mariage, ne prononcez pas de noms, je ne réponds jamais et je ne veux pas que vous interprétiez mon silence dans un sens défavorable à la personne dont vous voulez me parler — Pour moi, *le silence est une règle absolue qui ne souffre pas d'exceptions*... Exprimer son opinion lorsqu'elle est favorable, se taire quand elle est défavorable, est inadmissible. Si vous avez répondu à M. A... et si, lorsque son ami M. B... vient vous interroger, vous refusez de répondre, n'est-ce pas lui dire que le client sur la santé duquel il sollicite votre avis, a une tare personnelle ou héréditaire ? »

Le médecin qui reste muet n'a absolument rien à se reprocher et il ne s'expose pas à avoir des ennuis ; son silence ne peut pas être interprété dans un mauvais sens aussi bien d'un côté que de l'autre. Il arrive bien malgré tout des catastrophes dans les cas de

ce genre, mais le seul coupable à incriminer n'est pas le médecin qui, étant au courant des faits s'est tenu coi, mais bien le malade qui, éclairé par son médecin sur son état, passe outre en connaissance de cause. Et puis en observant toujours et en toutes circonstances le secret médical, on donne à cette interprétation une base solide. Comment se rapporter logiquement à un texte dont la signification varie du tout au tout selon les individus et les circonstances ?

Cependant certains juristes auraient voulu que le médecin pût être relevé du secret dans certains cas bien définis, tels par exemple que dans le cas de complot contre la sûreté de l'Etat, de crimes de fausse monnaie et autres délits contre l'ordre social. Mais ces articles additionnels ont été abrogés depuis. Cette interprétation était du reste inadmissible ; pour être observé également par tous, le secret médical doit être un.

M. le professeur Brouardel pousse même les choses plus loin, puisque, même lorsque l'intéressé l'autorise à se départir du secret professionnel, il n'en tient pas compte. « Pour nous, dit-il, le secret est non pas seulement ce qui nous a été confié, mais ce que nous avons vu, entendu, compris, à l'occasion de nos fonctions médicales. Le secret de notre client est tellement le nôtre, à nous méde-

eins, que lui, client, ignore souvent où son existence ou son étendue ; il ne peut pas nous en libérer parce que lui-même ignore ce dont il nous délie. »

Il faut louer MM. Le Senne et Mayer d'avoir fait tenir une conduite analogue à leur médecin dans leur drame car ce praticien a agi selon la loi et sa conscience ; on pourrait simplement leur reprocher de n'avoir pas assez montré que c'était son devoir et de laisser planer ainsi sur ce médecin honnête une légère nuance d'incorrection que le public ignorant ne tarde pas, lui, à changer en vive réprobation.

M. François de Curel, dans *La Nouvelle Idole* a traité aussi deux sujets de jurisprudence médicale.

On peut ramener à deux les questions que cet auteur pose dans son drame :

1° Un médecin a-t-il le droit de faire des expériences sur l'homme vivant ?

2° Un savant a-t-il le droit d'user en toute liberté de l'hypnotisme ?

Nous allons examiner dans cet ordre ces deux points de fait.

Pour exposer le premier cas de conscience, l'auteur met, en scène un médecin renommé, à esprit très élevé, très instruit, le docteur Donnat, tellement dévoué à sa profession qu'il a pour elle un culte et qu'il adore en la science

médicale *La Nouvelle Idole*. Ce médecin étudie le cancer et comme il a besoin de se renseigner sur les débuts de la maladie aussi bien au point de vue des symptômes physiques qui en résultent que des symptômes subjectifs avoués par le malade, pour chercher les moyens d'en arrêter efficacement l'évolution, il n'hésite pas à inoculer le cancer à une de ses jeunes malades atteinte de tuberculose dont il a jugé le pronostic fatal. Or, il arrive que les lésions tuberculeuses observées régressent, guérissent même, mais que la greffe cancéreuse a réussi et que la pauvre fille, sauvée par son médecin d'une maladie très grave, se voit condamnée à mort par celui-là même qui l'a sauvée.

Le médecin avait-il le droit de faire cette expérience ? L'auteur conclut naturellement par la négative, et pour bien montrer qu'on n'a pas le droit de porter une main attentatoire sur autrui, il fait se sacrifier dans un beau geste le docteur Donnat qui s'inocule lui-même le cancer et reconnaît qu'il n'avait le droit de faire une telle expérimentation que sur sa propre et unique personne.

Cette pièce fut provoquée sans aucun doute par les relations d'expériences de cette sorte qu'avouaient dans des revues et des journaux médicaux des praticiens, ignorant de la gravité d'une telle conduite.

En Allemagne surtout, en Angleterre, en Italie, en France, il y a des exemples de médecins qui n'hésitèrent pas à expérimenter sur des sujets vivants tout comme on fait en physiologie sur des animaux. C'est ainsi qu'on inocula la syphilis, le gonocoque, l'érysipèle, la fièvre typhoïde, la scarlatine, le cancer, à des sujets sains ! Or une telle pratique est coupable à tous les points de vue.

Dans la *Nouvelle Idole* il s'agit de tuberculose et de cancer : or, le docteur Donnat a été d'autant plus inexcusable dans ce cas qu'il devait savoir, étant donnée sa science, que la tuberculose est une maladie parfaitement curable et dont le pronostic doit toujours être réservé.

De plus il semble que dans les cas où deux diathèses s'ajoutent dans un organisme, il en est toujours une qui fait place à l'autre. Ainsi, pour le cas présent, sans que l'auteur y ait probablement pensé, il se peut très bien que l'inoculation du cancer ait amené cette régression de la tuberculose par substitution diathésique.

Le docteur Donnat aurait dû se préoccuper de cette possibilité qui, en fait, dans l'état actuel de la science n'est pas prouvée ; mais des substitutions semblables qui se produisent pour d'autres maladies, permettent tout au moins d'en soulever l'hypothèse.

M. F. de Curel a donné tort au docteur Donnat, à ces expérimentateurs sur chair humaine et il a eu raison. Le docteur Donnat n'est pas coupable simplement parce qu'il a inoculé le cancer à une de ses malades, mais aussi parce qu'il l'a fait sans lui en demander l'autorisation.

On n'a pas le droit de porter la main sur la propriété d'autrui, or quelle propriété plus précieuse peut-il exister que la santé et la vie ?

On condamne les gens qui dérobent le bien de leurs semblables, pourquoi laisserait-on impunis ceux qui, dans un but scientifique et louable évidemment, mais finalement criminel, disposent sans hésiter et sans autorisation de la vie d'un autre homme.

Je ne sais pas même, le sujet voulant se prêter spontanément aux expériences d'un médecin, si celui-ci ne pourrait être inquiété en cas de mort consécutive du sujet par exemple ? On dira que chacun peut disposer de sa vie à sa convenance et que se livrer aux expériences médicales est un suicide plus intelligent et plus noble qu'un autre, mais est-ce bien véritablement un suicide que le fait de se faire suicider par un autre ? Et cet autre, en fin de compte, ne commet-il pas tout simplement un homicide ?

Pourquoi le médecin n'aurait-il pas le droit

aussi de tuer simplement, sans avis étranger, un malade pour lui alléger son martyre. Il s'est trouvé des médecins pour faire de semblables propositions ; ils avaient oublié, ceux-là, les surprises si fréquentes qui rendent la science médicale à la fois si intéressante et si décevante et les erreurs de diagnostic si salutaires parfois *in extremis* et qui ont remplacé la providence divine de jadis.

Certes la remarque du docteur Donnat dans *La Nouvelle Idole* est parfaitement juste quand il dit : « S'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime... » Mais il faut espérer qu'un jour viendra, le plus proche possible, où les peuples comprendront que le fait de se tuer les uns les autres n'est pas un moyen sensé de trancher les différends. Et il n'est pas plus admissible de laisser des médecins, dans un but scientifique, sacrifier quelques existences humaines au profit de la masse de la société. On ne doit pas faire artificiellement des cadavres d'étude.

Le second point que M. de Curel examine dans *La Nouvelle Idole* est celui-ci : Un

savant a-t-il le droit d'user en toute liberté de l'hypnotisme ?

Et pour étudier ce point de fait, l'auteur nous montre un psychologue faisant des expériences de magnétisme sur des hystériques dans le but de démontrer l'existence de l'âme d'après les nouvelles données d'une science récente, la psycho-physiologie.

Dans une très intéressante discussion entre lui et le docteur Donnat, celui-ci donne l'avis de l'auteur en disant que ces expériences d'hypnotisme, cette suggestion d'un esprit fort sur un esprit faible, malade, sont des actes répréhensibles et dangereux. En effet, il n'est pas admissible qu'un homme, quelque savant et honnête qu'il soit comme le psychologue expérimentateur de *La Nouvelle Idole* par exemple, fasse de semblables recherches dans un but de simple intérêt personnel.

Cela ne doit pas être permis parce que la loi sociale défend de porter atteinte à la liberté d'autrui. Or, quel esclavage plus servile existe-t-il que celui de l'hypnotisé envers son hypnotiseur ?

Comme l'ont démontré si bien Charcot, Gilles de la Tourette, Babinski, etc., cette influence du magnétiseur sur son sujet est considérable : non seulement ce dernier est en son pouvoir pendant le sommeil, mais aussi pendant l'état de veille, et

On conçoit aisément l'importance que cela peut avoir en médecine légale par exemple : des crimes, des vols, des attentats peuvent être suggérés à ces malheureux hystériques pendant le sommeil avec une fixation d'exécution de l'acte pouvant être portée jusqu'à plusieurs jours et même un mois après l'époque d'influence.

Quoique certains auteurs prétendent que le véritable coupable, l'hypnotiseur, est toujours dévoilé, la divulgation exacte des faits se produisant par exemple dans la provocation d'un sommeil nouveau, il n'en est pas moins possible que les choses se passent différemment et que le malade inconscient subisse toutes les conséquences d'un crime dont il n'a été que l'instrument passif. Et les cas de captation d'héritage, de signatures extorquées, ne doivent plus se compter.

Et il est très difficile de faire une enquête sur des faits de ce genre, étant donné que le sujet ne se rappelle généralement rien de ce qui s'est passé et que, s'il s'en souvient, il faut toujours accepter avec beaucoup de circonspection les dires d'un hystérique.

Mais les délits dont se rendent le plus coupables les hypnotiseurs sont ceux de viols et d'attentats à la pudeur ; ce sont ceux qui ont fourni le plus grand nombre d'observations. Le crime se commet généralement pen-

dant l'état de sommeil, quand la malade est en léthargie et par conséquent absolument incapable de se rendre compte de ce qui se passe, en pleine résolution morale et physique. Une grossesse consécutive inexpliquée vient souvent dévoiler le fait et être le point de départ d'une information judiciaire.

D'autres fois, l'acte est consenti à l'état de veille, sans défense du sujet, complètement sous l'influence de son magnétiseur. Dans ce cas, s'il n'y a pas eu de violences, peut-on considérer l'individu comme coupable de viol au sens exact du mot ? Gilles de la Tourette fait remarquer avec juste raison que la chose est discutable, si discutable, dit-il, qu'il existe à ce sujet une vaste lacune dans notre Code pénal.

On voit, par ce court aperçu des actes délictueux qui peuvent être commis sur des hystériques endormis et des crimes qui peuvent leur être suggérés à l'état de veille, combien l'hypnotisme est une arme dangereuse. Aussi, croyons-nous que, dans le public, ces pratiques doivent être rigoureusement défendues. A l'étranger, il en est ainsi : on ne voit pas, comme en France, de ces exhibitions d'hystériques triturés et promenés dans tous les sens par un barnum cupide, on ne connaît plus ces diseuses de bonne aventure, ces dévoileuses de l'avenir.

Tirer les cartes ou lire dans les lignes de la main n'ont jamais fait de mal à personne qu'à la bonne foi des croyants et des superstitieux, tandis qu'au contraire les expériences d'hypnotisme peuvent présenter de sérieux dangers pour la santé de ceux sur lesquels on les fait. Les auteurs ont démontré que ces expériences pouvaient être le coup de fouet d'une affection en puissance et qu'à leur suite des accidents ou une aggravation de la maladie pouvaient survenir.

Cependant, il ne faudrait pas croire que les hystériques, car ce sont les seuls malades névropathes sur lesquels la suggestion s'exerce véritablement, éprouvent dans tous les cas un dommage de ces pratiques.

Bien au contraire, il est des circonstances où l'hypnotisme, manié par des gens exercés, est un agent thérapeutique excellent. Sans vouloir entrer dans les détails, je citerai seulement les observations classiques de coxalgie hystérique guérie à la suite d'une ou plusieurs séances de magnétisme, des amauroses, des contractures, etc... Les neurasthéniques peuvent aussi tirer un grand profit de ces expériences et on peut dire en général qu'on doit tenter ce traitement chez tous les sujets névropathes facilement influençables et pour lesquels aucune médication n'a donné de suc-

cès jusque-là ; on a ainsi quelquefois des surprises inattendues.

On a aussi utilisé l'apathie morale et physique consécutive au sommeil hypnotique pour opérer sans douleur des malades avant qu'on connût les anesthésiques chimiques.

Enfin c'est aussi un moyen de diagnostic excellent dans les cas de grossesse douteuse chez les hystériques.

Par conséquent, étant données l'importance et l'efficacité d'un tel moyen thérapeutique, il ne faut pas étendre aux médecins par exemple la défense de ce procédé.

Au reste ce traitement est tellement commun aujourd'hui que certains médecins, partisans de la poursuite des individus se livrant à des expériences d'hypnotisme, ont proposé de les attaquer comme pratiquant l'exercice illégal de la médecine.

Malgré les succès thérapeutiques obtenus, on a discuté même au médecin le droit d'annihiler ainsi une personnalité et on a taxé d'immoralité une telle manœuvre. A mon avis, cela est absurde : qu'un médecin, dans l'exercice de sa profession, endorme, pour les besoins de la cause, un malade avec un narcotique ou par des pratiques hypnotiques, il tient celui-ci absolument dans son pouvoir et cela est tout un quand le but visé est un but louable, un but de guérison.

Aussi M. le Dr Grassèt a donné la note juste dans cette discussion en disant : « L'hypnotisme n'a rien d'immoral en soi si son but est moral ; donc l'hypnotisme médical et thérapeutique est moral. » Bien avant lui, en 1830, le docteur Frappart avait émis un semblable avis en écrivant qu'« en de bonnes mains, le magnétisme est un bien-fait ; dans de mauvaises, c'est la peste ; à vous, médecins, aux plus dignes d'entre vous de régulariser cet instrument »...

M. Fr. de Curel a été de cet avis dans *La Nouvelle Idole* et, très heureusement, il a mis à côté l'un de l'autre, dans une exposition remarquable, deux individus dont l'un fait dans un but scientifique des expériences d'inoculation du cancer sur un sujet sain et l'autre des expériences d'hypnotisme sur des hystériques. Il nous les a montrés tous deux exerçant sur des patients une influence considérable, l'un sacrifiant sans hésitation une vie ; l'autre, des consciences et pour tous les deux il arrive aux mêmes conclusions : à savoir qu'ils n'avaient pas le droit d'agir ainsi car la liberté de conscience et la vie d'autrui sont sacrées et il est criminel d'y attenter.

Et cependant le but que visait le docteur Donnat dans *La Nouvelle Idole* était des plus louables comme l'est celui des médecins réels dont M. de Curel a voulu faire le procès dans

sa pièce, mais néanmoins l'humanité entière réprouve de tels moyens et n'admet pas cette façon de concourir à la débarrasser des maux dont elle souffre.

De nombreuses pièces où la médecine vient former le thème principal du drame ont été représentées ces derniers temps, mais il en est une qui doit être mise spécialement à part à cause de la vérité absolue de la question scientifique qui y est traitée. Je veux parler de *L'Enquête* de M. Henriot.

L'auteur expose là un cas très exact de folie épileptique à forme larvée et criminelle. Un magistrat tue le président de son tribunal dans un de ses accès et se trouve justement être chargé de l'instruction de l'affaire. Un malheureux est inculpé du crime et toutes les charges pèsent contre lui lorsqu'au dénouement le médecin légiste, commis pour faire le rapport médico-légal, s'aperçoit, après avoir examiné attentivement l'attitude du juge et l'avoir interrogé, que celui-ci est le coupable. Une crise d'épilepsie vient affirmer au dénouement le diagnostic.

Cette pièce est très sobre de détails scéniques ; l'histoire médicale, une véritable observation clinique, suffit à elle seule à rendre le drame très intense. Et tout y a été traité d'autant plus scientifiquement que l'auteur est docteur en médecine.

Le juge Ardouin est un épileptique ayant des accès larvés suivis d'amnésie complète sur les actes accomplis pendant la crise. Le talent de M. Henriot a su tirer de cette simple donnée psychiatrique, un drame qui a ému considérablement le public. Il faut voir dans cet effort littéraire, non pas, comme certains l'ont pensé, un essai destiné à montrer aux foules les dangers que présentent pour la société les malades de ce genre laissés en liberté, et je ne vois guère du reste le moyen de pressentir un tel état morbide, mais simplement, au contraire, un travail purement théâtral se rapprochant des drames d'Ibsen et décrivant des états d'âme névropathiques au lieu de saines mentalités. Mais la qualité qu'il importe surtout de faire ressortir dans l'*Enquête*, c'est la précision scientifique jusque dans les moindres détails des états morbides décrits, précision qui n'avait jamais été atteinte jusque-là et qu'il sera possible d'imiter dans l'avenir, mais jamais de dépasser.

M. de Lorde, dans *La Dormeuse*, nous montre une femme mariée fort jeune qui tombe au bout de quelques années en catalepsie. Son mari veille tendrement auprès d'elle et au bout d'un certain temps la malade s'éveille et apprend alors que des malheurs nombreux sont venus tomber sur sa maison, perte de

fortune, mort de ses enfants, et, brisée par ces nouvelles atroces, elle s'endort de nouveau.

Ici l'auteur a voulu avant tout faire vivre deux vies à son héroïne pour nous montrer le peu de force de résistance d'une âme mal préparée devant des calamités successives qui viennent l'atteindre.

Un esprit est heureux sur terre, il s'endort dans le bonheur et bientôt se réveille au milieu des afflictions les plus profondes, alors il retombe, épuisé, dans le néant. Est-ce une allégorie que M. de Lorde a voulu faire dans son drame ? Toujours est-il que la catalepsie à laquelle l'auteur s'est adressé n'est qu'un moyen de pure utilité destiné à lui permettre de décrire deux états d'âme très distincts dans un même individu, étude intéressante en ce qu'elle nous montre le dédoublement d'une personnalité humaine non pas subjectif, mais résultant de la pression de circonstances extérieures.

MM. Veber et Soulié dans *La Mariotte* se sont occupés aussi de catalepsie mais, ils ont tiré une pièce très gaie de cet état de sommeil et cette œuvre semble être pour ainsi dire une charge de *La Dormeuse* de M. de Lorde.

Il faudrait encore citer des quantités de pièces pour montrer l'importance que les questions purement médicales prennent dans

les drames actuels et les effets scéniques que les auteurs tentent d'y chercher. Au Grand Guignol, *Le Système du Docteur Goudron et du professeur Plume* de M. de Lorde d'après Edgar Poe, aux Capucines *La Piqure* de M. Luguet où la morphine tue l'amour, etc... en sont des exemples frappants : mais il serait oiseux de prolonger une énumération qui n'aurait d'autre intérêt que d'ajouter un exemple de plus à la démonstration du fait.

DEUXIÈME PARTIE

Théâtre médico-social.

B. —Pièces médicales à tendances éducatrices et réformatrices.

Nous avons vu dans les chapitres précédents combien la médecine avait pris une place importante dans les œuvres théâtrales, soit que les auteurs se servissent de cette science comme sanction ou comme thème principal de leurs drames, mais nulle part nous n'avons vu ceux-ci vouloir faire de leurs pièces autre chose qu'un simple travail littéraire sans autre objet que d'exposer au public un cas normal ou pathologique intéressant.

Cependant les progrès de la médecine au théâtre ne devaient pas s'arrêter là. Cette science devait s'élever plus haut encore dans l'échelle de valeur qu'elle représente et arriver pour ainsi dire aux degrés les plus élevés, à son développement le plus complet.

En effet, les auteurs vont désormais se servir du théâtre pour instruire les foules sur

des sujets scientifiques en général, médicaux en particulier. Le théâtre va devenir ainsi une tribune publique où l'on posera des problèmes sociaux, où l'on cherchera la solution de graves questions d'hygiène, où l'on discutera à ce point de vue l'état actuel des choses, où on critiquera cette situation et où on cherchera les moyens capables de remédier à l'incurie présente.

Après le théâtre purement psychologique, le théâtre médico-psychologique fit son apparition ; de même le théâtre social qui succéda au théâtre psychologique fut suivi du théâtre médico-social dont nous allons nous occuper.

L'école naturaliste avec E. Zola à sa tête fut la cause déterminante de ce mouvement si important et de ce changement si complet. Cette école, en effet, apporta un trouble profond dans la littérature française en créant un genre tout nouveau tant au point de vue de la hardiesse des sujets observés que de la liberté de la forme employée pour les décrire.

Mais ils furent précédés dans cette voie nouvelle de débarras de l'influence classique par l'école romantique. Il est intéressant de remarquer que, juste au moment où la science commence à prendre de l'importance dans l'art littéraire et dramatique, c'est-à-dire à la fin de la première moitié du *xix^e* siècle, il se produit en même temps dans cet art une

révolution. C'est en effet en 1830 qu'apparut en France le romantisme dont le principe fut de s'affranchir de l'art et de la littérature des Romains et des Grecs. Cette école a une origine anglo-saxonne : M^{me} de Staël apporta d'Allemagne les idées de Goëthe et Schiller et Chateaubriand prit en Angleterre celles de Lord Byron et de Walter Scott. En France, ce mouvement fut suivi par Dumas, Balzac, V. Hugo, etc... Le romantisme n'est à tout prendre que le libéralisme dans l'art, dit l'auteur de *Ruy Blas*, et il se fit le champion de cette école qui eut à subir de rudes assauts. Il est même très intéressant de rapprocher de ces attaques du romantisme par les classiques entêtés de l'époque les diatribes violentes qu'engagèrent contre l'école naturaliste de Zola, et plus tard contre le théâtre médico-social, les littérateurs néo-chrétiens à tendances religieuses comme MM. de Vogüé, E. Rod et P. Desjardins.

C'est ainsi que Duvergier de Mauranne disait : « Le romantisme n'est pas un ridicule, « c'est une maladie comme le somnambulisme « et l'épilepsie. Un romantique est un homme « dont l'esprit commence à s'aliéner ; il faut « le plaindre, lui parler raison, le ramener « peu à peu ; c'est le sujet d'une thèse de « médecine. »

C'est qu'en effet les romantiques démolis-

saient avec une audace toute juvénile les principes qu'avaient légués les anciens et qui jusqu'alors avaient été observés avec la plus scrupuleuse exactitude par les écrivains. Il était inévitable qu'il se produisit un mouvement adverse contre de pareilles théories anarchistes, tout comme s'étaient élevés contre les *libertés* de Corneille les classiques Mairet et Boisrobert.

V. Hugo, le fougueux champion du parti, répondit aux attaques en faisant dans sa préface de *Cromwell* un tableau comparatif au point de vue littéraire des temps primitifs, antiques et modernes. « Les temps primitifs, « dit-il, sont lyriques : les temps antiques sont « épiques : les temps modernes sont drama- « tiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée « solennise l'histoire, le drame peint la vie. « Le caractère de la première est la naïveté ; « celui de la deuxième est la simplicité : enfin « celui de la troisième est la vérité... Le « caractère du drame est le réel et tout ce qui « est dans la nature est dans l'art. »

On voit très nettement par cette claire description des principes du romantisme que cette époque littéraire fut précurseur du naturalisme. Et si, comme le dit si justement M. Scherer, le romantisme a été une révolution qui nous a donné moins une littérature que le lieu d'une littérature, nous voyons,

malgré qu'on ne puisse considérer comme auteurs négligeables des hommes tels que Dumas, V. Hugo etc., fidèles adeptes de l'Ecole romantique, que cette interprétation est parfaitement exacte puisque, selon les prédictions, une littérature nouvelle fut préparée par le romantisme et est éclosée sous la forme du naturalisme.

Qu'est-ce donc que le naturalisme ? Est-ce l'observation exacte des caractères de l'état de nature, cher à J.-J. Rousseau, que l'*Encyclopédie* définit : « Un état de parfaite liberté « où chacun peut faire ce qu'il lui plaît « pourvu qu'il se tienne dans les bornes de la « loi de nature » ?

Evidemment non, cet état de nature n'est pas la base du naturalisme. Cette définition s'applique à l'homme naturel, mais primitif, avant qu'il ait été livré aux lois sociales. L'expression naturalisme conviendrait mieux. Tandis que le naturalisme de Zola est la description exacte, réelle du caractère d'un personnage, non plus tel qu'il devrait être selon la loi naturelle ou qu'il a été, mais tel qu'il est après les évolutions successives que subit la société dans la suite des temps.

L'exagération, qui est la marque constante des esprits violents et intransigeants de quelque école qu'il s'agisse, s'est manifestée

tée chez les naturalistes par l'apparition d'une école nouvelle, le réalisme.

On confond souvent réalisme et naturalisme, il y a pourtant entre ces deux théories une différence : bien que reposant immuablement toutes deux sur une base commune, la vérité des faits, des lieux et du temps, elles n'ont pas toutes deux la même signification : tandis que le naturalisme explique l'apparition et l'évolution des faits selon les principes naturels, dans un cadre spécial à chaque époque, obéissant à des lois d'induction philosophique et de déduction scientifique, ayant un caractère qui ne se borne pas à être passivement observateur mais qui, quelquefois, s'élève au rôle de créateur, le réalisme au contraire a des visées moins hautes : c'est une théorie purement observatrice, jamais créatrice, dont le principe est de décrire ce qui est, en toute franchise, en toute vérité, sans aucune portée philosophique et ne prenant une teinte scientifique que par l'exactitude absolue des faits rapportés. Elle est le complément indispensable de toute étude historique. Le point très important qui fait différer le naturaliste du réaliste est que celui-ci peut très bien relater des faits vrais, réels, vécus et qui sont pourtant contraires aux lois de nature, dont l'essence est dénaturée.

A un autre point de vue, on peut considérer le réalisme comme un naturalisme pessimiste. Les réalistes ne prendraient alors au naturalisme que les faits empreints de caractères bas, laids, décevants et antiartistiques.

Zola et son Ecole tirèrent peu de pièces de théâtre de leurs romans naturalistes, et il faut dire, qu'à la vérité, ils ne furent pas encouragés à le faire car le succès des quelques drames qu'ils firent représenter fut très relatif.

Cependant la série de romans que Zola fit paraître sur les différents membres de cette famille des Rougon-Macquart avait joui d'une grande faveur auprès du public, par intérêt littéraire chez beaucoup et par curiosité malsaine chez davantage peut-être encore. Quoi qu'il en soit, dans cette œuvre considérable, Zola avait observé scrupuleusement les principes de sa philosophie naturaliste.

Il y avait dans la description des divers caractères de ses personnages une logique vraie et scientifique. La souche de cet arbre généalogique qu'il étudia était une névropathe hystérique et dans tous ses descendants Zola fait survivre la tare héréditaire. Les uns sont ambitieux à l'excès, les autres sadiques, d'autres simplement libertins, d'autres mystiques, alcooliques, d'autres enfin, régénérés

pour ainsi dire par un sang croisé plus pur conservent une constitution normale.

Quelques-uns de ces romans servirent de thème à des pièces théâtrales : *Thérèse Raquin* où Zola nous montre une paralytique ; *Renée* où il présente une femme hystérique à la recherche de toutes les joies sexuelles, sans aucune retenue, avide de sensations nouvelles au point d'aller jusqu'à l'inceste pour les satisfaire. *L'Assommoir* fut aussi mis à la scène, on y voit un ouvrier alcoolique mourant sur le théâtre dans un accès de « délirium tremens ». A propos de cette dernière pièce qui fut représentée à Paris le 18 janvier 1879 on lit dans *Les Soirées parisiennes* sous la signature du Monsieur de l'Orchestre (Arnold-Mortier) que la première représentation fut attendue avec une grande impatience et que ce fut un des gros événements de l'année. Très ironiquement il fait remarquer que toutes les affaires publiques furent en suspens dans cette attente, les places furent louées à des prix fous, on n'en trouvait plus, tout le monde fut plongé jusqu'au cou dans le naturalisme ! « Pour la scène du lavoir, dit-il, on « a été solliciter les conseils éclairés d'un « maître de lavoir, les baquets sont en vrai « bois, l'eau chaude est de l'eau vraie et « véritablement chaude, les laveuses se mouil- « lent sans frime et le savon est du savon de

« Marseille authentique, etc... Naturalisme à
« part, la pièce est remarquable et M. Mor-
« tier reprocha à Zola de n'être pas logique
« avec ses principes réalistes puisque la chute
« de Coupeau de l'échafaudage de la maison
« en construction n'est pas une chute réelle :
« c'est un mannequin qui tombe du toit ! »

Le tableau où Coupeau meurt dans les convulsions du « délirium tremens » a donné lieu à de vives manifestations d'horreur. A l'hospice, criait-on, et on se demandait pourquoi il était permis d'exhiber à l'Ambigu ce qu'il est défendu de montrer à Sainte-Anne !

Et c'était là l'expression véritable des sentiments du public à l'égard de ces spectacles nouveaux. Actuellement, au contraire, l'esprit des gens est devenu tellement blasé, tellement sceptique que ceux-ci ne trouvent plus de plaisir qu'à aller voir des drames à situations extrêmement terrifiantes, cruelles, comme le genre des représentations que l'on donne au théâtre du Grand Guignol par exemple.

M. le docteur Régis qui fit une analyse de l'accès de délirium tremens de Coupeau reconnaît que Zola en a fait une description fidèle, mais reproche néanmoins à l'auteur d'avoir fait exprimer à son sujet verbalement et non pas simplement par mimique comme cela

se passe en réalité, les différentes hallucinations qui l'assiègent.

D'autres naturalistes qui se lancèrent dans la même voie ne furent pas plus heureux dans leurs essais : les frères de Goncourt dans *Sœur Philomène* mettent en scène une salle d'hôpital où meurt une malade à la suite d'une opération d'un cancer du sein.

Léon Hennique dans *Esther Brandès* expose au théâtre les signes cliniques de la sclérose du cœur. Alphonse Daudet enfin éprouva le même échec avec *L'Évangéliste*, *La Lutte pour la vie*, et *l'Obstacle* où il traita de l'hérédité.

Ce dernier drame, *L'Obstacle*, va nous permettre de passer directement à l'étude du théâtre médico-social actuel, dont le champion le plus autorisé est sans conteste M. Brioux.

En effet, ce dernier écrivit une comédie *L'Évasion* qui traite du même sujet de l'hérédité et qui fut accueillie avec une grande faveur. Il sera intéressant de comparer les deux œuvres et de rechercher les causes qui ont amené le succès de l'une et l'insuccès de l'autre.

Tandis que la pièce de Daudet, venant après des tentatives analogues de dramaturgie scientifique faites par Zola, le maître de l'école, trouvait un public pour ainsi dire

hostile en principe avant la représentation même, la comédie de M. Brioux au contraire venait à point nommé pour satisfaire la rancune des gens contre les médecins et leur science tyrannique.

En effet, au moment où parut *L'Evasion*, il y avait dans le monde littéraire une crise : les écrivains naturalistes, réalistes, avaient enlevé aux masses le sentiment du beau, du sublime en leur montrant des scènes trop vraies et par conséquent dépourvues de ce caractère surhumain qui, seul, fait la beauté pure. On reprochait aux matérialistes d'avoir brisé la poésie, le rêve, et d'avoir installé à leur place dans les esprits le doute et l'égoïsme.

Contre les positivistes s'était formé un parti réactionnaire, les néo-chrétiens qui reprochaient à la science d'avoir détruit l'idéal. Et, tout naturellement, les médecins qui représentaient aux yeux de ces derniers la tête du parti adversaire furent les cibles tout indiquées contre lesquelles ils dirigèrent leurs coups. Le public, docile en toute chose, suivit facilement ce mouvement; aussi M. Brioux trouva-t-il des oreilles sympathiques quand il fit jouer sa pièce *L'Evasion* où les médecins sont maltraités.

Quant au sujet scientifique même qui est traité dans les deux drames, l'hérédité, il

faut avouer qu'Alphonse Daudet l'a fait aussi peu scientifiquement que possible. Certes, cet auteur, comme tant d'autres, s'est renseigné dans des livres de médecine, mais comme tant d'autres, aussi, il n'a pas su interpréter comme il le fallait ce qu'il lisait. Il semble confondre l'hérédité et la contagion mentale ou l'éducation quand il prétend par exemple qu'un enfant de deux ans ne peut pas être victime de tares paternelles nerveuses. L'âge importe peu dans ce cas et, comme le dit le docteur Eyriès : « un père ne transmet pas
« à son fils la maladie dont il souffre mais
« un terrain propice à l'éclosion de cette
« maladie ».

Et nous nous rangeons à l'avis de cet auteur quand il prétend que la pièce d'Alphonse Daudet manque de logique scientifique ; mais nous ne sommes pas du même avis quand il fait le même reproche à l'œuvre de M. Brieux.

Ce n'est pas que l'opinion du docteur Eyriès ne soit parfaitement juste au point de vue médical pur, et certes, dans *L'Evasion*, cette théorie de l'hérédité irrémédiablement progressive sans aucune régression possible est absolument fausse : cette loi fatale de l'hérédité qui doit nécessairement, sans jamais d'exceptions, frapper la descendance d'un névropathe, est dénuée de fondement. Il est

parfaitement juste qu'une jeune fille, dont la mère mena une vie déréglée par exemple, mais avec laquelle elle ne vécut jamais, ne sera pas victime forcément de la tare ascendante, surtout lorsqu'elle vit dans un milieu honnête depuis l'âge de trois ans. Penser le contraire est aussi faux que de dire comme Daudet dans *l'Obstacle* qu'un enfant est à l'abri des accidents de l'hérédité parce qu'il n'a que deux ans lorsque son père est devenu fou.

Dans *L'Evasion*, comme le dit le docteur Eyriès, la mélancolie du beau-fils du docteur Bertry n'est pas obligatoirement de la mélancolie héréditaire et l'exemple est d'autant plus mal choisi que la mélancolie est une maladie dont l'hérédité est des plus discutables.

Ce jeune homme, dont la prédisposition névropathique est possible, étant donné l'état cérébral morbide de son père, a pu devenir mélancolique simplement par contagion mentale. Ce n'est pas à proprement parler un débile, mais c'est un esprit en état de moindre résistance sur lequel peuvent influencer beaucoup les lectures médicales que lui fait faire le docteur Bertry.

Et il est surprenant de voir un médecin aliéniste du mérite du docteur Bertry faire appel à l'énergie d'un cerveau qu'il sait faible héréditairement en lui faisant lire dans des

traités spéciaux les effets terribles de l'hérédité et l'incurabilité de certaines maladies mentales. Voilà certes un traitement bizarre et inattendu et il ne serait pas étonnant que la mélancolie de Jean Belmont se fût déclarée ou accrue simplement par contagion mentale, par influence d'un ouvrage scientifique sur un esprit débile.

Le docteur Eyriès a raison de critiquer l'œuvre de M. Brioux au point de vue médical, car elle n'est pas scientifiquement vraie : cette théorie de l'hérédité dans ses causes et ses effets est très nettement une exagération ; mais, ce qu'il n'a pas vu, c'est que cette exagération est voulue, elle est même logique : le docteur Bertry, qui fait lui-même en termes fort éloquents et élogieux sa biographie, se reconnaissant un mérite très supérieur, pour qui les auteurs tels que Lucas, Morel, Galton ne sont auprès de lui que de timides hommes de science, avait le droit et le devoir d'apporter le même esprit excessif dans l'exposition de ses théories sur l'hérédité.

M. Brioux ne nous dit pas si le docteur Bertry avait des tares paternelles ou maternelles ou si, par exemple, il y a eu chez lui du surmenage intellectuel ; mais il est certain que le moral de cet homme est atteint : c'est un illuminé et un charlatan ; il le fait du reste bien voir dans ses accès d'angine de poi-

trine où, abattu par la maladie, il redevient vraiment lui-même, conscient de son ignorance, mais pour reprendre sa belle assurance fanfaronne aussitôt le calme revenu.

Donc les théories médicales du Dr Bertry sont tout à fait compatibles avec son esprit : elles sont fausses parce que son esprit est faux et il ne faut pas critiquer M. Brieux d'avoir exposé dans son œuvre des idées scientifiques erronées. M. Brieux ne s'est pas permis d'écrire une telle pièce sans prendre des renseignements sérieux, il a du reste montré, dans ses drames consécutifs, que ce n'était pas son habitude. S'il a commis des erreurs, c'est donc qu'il a voulu en commettre ou plutôt en faire commettre. Et son agent, dans l'occurrence est le docteur Bertry. Ce n'est pas M. Brieux qu'il faut critiquer mais le docteur Bertry, et s'il est à ce point critiquable, c'est que M. Brieux l'a bien voulu.

En effet *L'Evasion* dans l'idée de l'auteur est moins le fait de se dégager de l'étreinte des lois fatales de l'hérédité que des mains dangereuses des médecins qui exagèrent l'importance et les conséquences de cette terrible loi, à l'encontre de toute science. C'est la critique de ce type de médecin arriviste, charlatan, à vie superficielle, ignorant, que Brieux a voulu faire et il a créé pour cela le docteur Bertry.

Il a voulu combattre cet esprit médical déplorable qui règne chez certains médecins et qui consiste à voir les faits de façon optimiste ou pessimiste quand il est si simple de les voir simplement comme ils sont. Il fait la guerre à ces médecins tant-pis et tant-mieux qui dupent sans discontinuer leur clientèle et il faut avouer qu'il a raison.

Il a raison aussi quand il vient démontrer l'exagération invraisemblable de certains médecins pour ce qui touche l'hygiène par exemple. Loin de nier l'importance de cette science, il constate néanmoins combien il est ridicule de sortir de ses limites naturelles. Et il est parfaitement dans le vrai quand il dit que ces médecins-là empoisonnent la vie de leurs clients lorsqu'ils les habituent à venir les consulter pour tout, « pour savoir quand » et comment ils doivent manger, dormir et « même aimer !... »

Et, malgré tout cela, le docteur Bertry est arrivé à la plus haute situation sociale et universitaire ; il est membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté, etc., et en cette qualité il enseigne toutes ses erreurs, se rendant ainsi encore plus dangereux. Il est évident que M. Brieux ne lui a donné tous ces titres que pour mieux marquer encore son personnage.

L'Évasion n'est donc pas, comme le dit

M. le D^r Eyriès, une œuvre médicale fausse puisqu'elle est fausse volontairement, mais c'est bien la critique de cette catégorie de médecins à esprit scientifique faux, à théories excessives que M. Brioux a voulu faire.

Cette pièce obtint du succès parce qu'elle est très bien faite, et surtout parce qu'elle venait à point, au moment où les foules étaient un peu montées contre ces praticiens qui les terrorisaient sans raison. La satire était juste et utile, elle n'eut qu'un tort c'est d'être interprétée trop généralement. Les adversaires des médecins et des théories naturalistes, entraînant à leur suite les foules versatiles, étendirent à tort à toute la corporation médicale le caractère charlatanesque, peu consciencieux et peu scientifique que M. Brioux avait voulu seulement donner à un très petit nombre.

Après *L'Evasion* où nous avons vu M. Brioux faire le procès de quelques médecins sans scrupules, nous allons étudier trois pièces du même auteur où celui-ci pose des problèmes de la plus haute importance au point de vue social, je veux parler des *Remplaçantes*, de *Maternité* et des *Avariés*. Ces trois œuvres rentrent bien dans le cadre du théâtre que j'ai dénommé médico-social ; ce sont des drames à tendances, à thèse, ayant un caractère scientifique et éducateur. Ce sont ces

pièces qui sont des œuvres médicales pures où l'hygiène et la santé publiques forment le fond même du sujet traité, présentant par conséquent pour les médecins le plus grand intérêt.

Les Remplaçantes.

Les remplaçantes, ce sont les nourrices et, à tout prendre, le mot est fort heureux puisqu'il s'assimile aux remplaçants de jadis : les remplaçants étaient des hommes que choisissaient, pour faire à leur place leur temps de service militaire, les gens qui ne voulaient pas faire leur devoir de citoyen, de soldat ; les remplaçantes sont des femmes choisies par d'autres femmes qui ne peuvent pas ou plus souvent encore ne veulent pas faire leur devoir de mère, de citoyenne. Et il y a une seule différence entre le remplaçant et la remplaçante, c'est que le premier faisait son métier de soldat consciencieusement, en tout honneur, prêt à verser honnêtement son sang qu'il devait deux fois, à son pays et à son acheteur, tandis que la remplaçante vend aussi ses services à une autre femme mais en frustrant son nourrisson du lait maternel auquel il a droit. L'un était une profession honorable, l'autre est un métier honteux. Mais tout cela n'a pas empêché les pouvoirs publics de supprimer les remplaçants et de

couvrir de leur protection les remplaçantes, d'admettre légalement leur existence en faisant une loi qui organisait le fonctionnement de leur corporation.

Et on avait été amené à déposer cette loi devant l'accroissement effrayant de la mortalité infantile depuis qu'existait cette industrie nouvelle des nourrices.

Ainsi, devant un péril si grand, les gouvernements ne s'émurent pas, ne s'indignèrent pas en supprimant immédiatement par décret ce droit de certaines femmes de contribuer à la mort de leurs nourrissons mais, dans un but philanthropique, ils se contentèrent d'atténuer dans une certaine mesure les effets mortels désastreux de cette situation en réglementant l'exercice de ce métier. Ils pensaient ainsi faire une œuvre utile et être arrivés à un beau résultat parce qu'ils diminuaient le nombre des victimes. Ils ne songèrent pas que les supprimer tout à fait eût été plus simple, plus moral et plus intelligent.

On comprend que M. Brieux se soit ému devant une telle situation et qu'il ait songé à apporter son concours à remédier à un état de choses si déplorable.

A cet effet, il écrivit les *Remplaçantes* : le scénario de la pièce est très simple et je me permettrai de ne pas le citer, car il ne sert que de cadre à la thèse de l'auteur, thèse qui

est le véritable point qui nous occupe et qui repose sur la discussion de la loi de 1874 relative à l'industrie des nourrices.

Cette loi de 1874 fut présentée à la Chambre des députés par Th. Roussel. Mais celui-ci ne faisait que reprendre une active, campagne menée dans ce sens depuis l'année 1861. En effet, le débat remonte à cette époque où le docteur Monot adressa au préfet de la Nièvre un rapport sur l'accroissement de la mortalité infantile imputable au commerce des nourrices.

Naturellement, l'appel était trop pressant et trop grave pour être écouté de suite, et ce ne fut que dix ans après que l'Académie de médecine s'occupa à son tour de la question. Elle conclut du reste à la réglementation de cette industrie, mais la guerre franco-allemande arriva et, de ce fait, la question fut encore remise. Enfin le 23 décembre 1874, Th. Roussel fit voter à la Chambre des députés la loi composée de plusieurs articles dont un, l'article 8, nous intéresse principalement parce que c'est celui dont s'est occupé surtout dans son œuvre l'auteur des *Remplacantes*. Il a trait aux nourrices sur lieu et en voici le texte intégral tel qu'il a été déposé à l'origine : « Toute personne qui veut se placer comme nourrice sur lieu est tenue de se munir d'un certificat du maire de sa rési-

« dence, indiquant si son dernier né est vivant
« et constatant qu'il est âgé de sept mois
« révolus ou, s'il n'a pas atteint cet âge,
« qu'il est allaité par une autre personne. »

Ce délai de sept mois a été consenti par la loi parce qu'il forme le premier stade parmi les époques indiquées pour le sevrage des nourrissons. Outre que cette date est bien prématurée, même pour un enfant sain, et ne peut se comprendre qu'à condition qu'il s'agisse de sevrage progressif, si l'enfant au contraire est maladif, débile, cette limite de sept mois est absolument insuffisante et le résultat le plus clair sera que le nourrisson succombera.

On voit déjà combien est défavorable pour la vie de l'enfant cette situation qui se présente cependant comme la plus heureuse. Mais les choses se passent bien rarement de cette façon : en effet, pour élever au sein leur enfant, il faut que les mères soient dans une situation de fortune suffisante et qu'elles aient un foyer. Mais comment feront par exemple les filles-mères qui, après avoir été chassées de chez leurs patrons ou de chez leurs parents parce qu'elles étaient enceintes, l'ont été de nouveau de l'hôpital parce qu'elles étaient accouchées ? Elles sont sans abri, sans connaissances, abandonnées dans la rue avec un enfant. Pour vivre, elles seront obli-

gées de se placer comme nourrices sur lieu et d'aller alors dans un bureau de nourrices où on les logera tant mal que bien avec leur progéniture ou bien elles chercheront du travail, un travail quelconque, ou tomberont dans la prostitution et abandonneront leur enfant ou bien, plus fières ou plus désespérées, elles se jetteront à l'eau avec lui.

Admettons qu'elles préfèrent la lutte et se placent bravement comme nourrices, elles seront alors obligées *par la loi* de se séparer de leur enfant et, pour être dans la légalité, de fournir un certificat du maire de leur résidence indiquant que leur enfant est vivant et bien portant et allaité par une autre femme.

Exiger d'une fille abandonnée un certificat de résidence est une triste ironie et, malgré cela, elles en fournissent toutes un dans les délais voulus, parce que les gens qui vivent à leurs dépens leur donnent un asile avec autant d'empressement qu'ils le leur refusaient quand elles ne pouvaient pas être une source de revenus pour eux. Voilà donc la pauvre fille placée comme nourrice sur lieu; mais que va devenir son enfant? Toujours logiques, les pouvoirs publics qui s'intéressent tant aux malheureux n'ont pas permis aux nourrices sur lieu de garder leur enfant avec elles. En effet, l'article 25 du règlement d'administration publique du 27 février 1877 est

formel : « Il est interdit à toute nourrice
« d'allaiter un autre enfant que son nour-
« risson. » Et cette loi humanitaire fut votée
probablement sur la réclamation des gens
aisés et despotes qui louaient une nourrice et
ne pouvaient admettre qu'une partie même
minime de ce lait qu'ils avaient acheté allât
au propre enfant de la nourrice du leur. Cela
leur paraissait être un acte malhonnête et
contre toute morale, ils furent du reste
approuvés en haut lieu puisqu'on promulgua
en leur faveur l'acte additionnel que j'ai cité
plus haut.

Ne pouvant garder leur enfant avec elle
et celui-ci n'étant pas en âge d'être sevré, il
faut qu'à son tour la nourrice sur lieu le place
en nourrice. Et alors on leur indique dans le
bureau de placement où elles se sont adres-
sées, des localités où il y a des nourrices qui
prennent en pension les nourrissons des nour-
rices sur lieu ! Les prix de cette pension sont
naturellement inférieurs au salaire qu'on
donne à la nourrice sur lieu. Mais alors quel
intérêt a cette seconde nourrice à vendre son
lait un prix inférieur à celui auquel la pre-
mière vend le sien ? Il semble illogique qu'elle
ne pense pas elle-même à jouir des mêmes
avantages. Ou bien alors si elle ne le fait pas
c'est que son lait est moins bon, a moins de
valeur ou qu'elle trouve le moyen de rétablir

l'équilibre en acceptant par exemple plusieurs nourrissons en pension. Des deux côtés, comme on le voit, c'est au détriment des nourrissons de l'entretien desquels elle se charge.

La nourrice sur lieu est payée de 70 à 80 francs par mois, la nourrice de seconde main n'est payée que de 15 à 20 francs par mois, on voit donc que pour vouloir établir une égale proportion entre les deux il faut que la deuxième prenne à sa charge quatre enfants contre un que prend la première. Or cette nourrice a en plus son enfant à elle qu'elle nourrit et qu'elle ne sacrifiera pas certainement aux autres. Il lui est donc matériellement impossible de les nourrir autrement qu'au biberon. Les enfants pouvaient parfaitement se trouver bien de cette alimentation si elle avait été faite selon les règles de l'hygiène la plus scrupuleuse. Mais ces nourrices de seconde main n'apportèrent pas tous les soins désirables dans l'exercice de leur sacerdoce : il en résulta une proportion tellement considérable de morts dans le nombre des enfants qui leur étaient confiés que le 8 août 1901 une circulaire du préfet de police apportait la modification suivante à l'article 8 de la loi Roussel. Cette circulaire était adressée aux placeuses de nourrices : « Madame, sur l'avis
« du Comité supérieur de la protection des
« enfants du premier âge, M. le Ministre de

« l'Intérieur m'invite à assurer la stricte
« application des dispositions de l'article 8
« de la loi du 23 décembre 1874 relative aux
« nourrices sur lieu. Vous n'ignorez pas
« qu'aux termes de cet article toute per-
« sonne qui veut se placer comme nourrice
« sur lieu est tenue de se munir du certificat
« du maire de sa résidence, etc., » et le Préfet
rappelle l'article 8 que l'on connaît mais il
ajoute : « J'ai l'honneur de vous informer en
« conséquence, qu'à l'avenir, aucune nour-
« rice sur lieu ne sera inscrite à la Préfecture
« de police si elle ne fournit les justifications
« nécessaires. Par suite, les pièces à fournir,
« indépendamment du certificat médical, se-
« ront les suivantes : si l'enfant de la nour-
« rice sur lieu est âgé de sept mois révolus, un
« extrait de l'acte de naissance de cet enfant
« à l'appui du certificat du maire de sa rési-
« dence ; 2° si l'enfant est âgé de moins de
« sept mois, le certificat habituel du maire,
« lequel devra spécifier expressément que cet
« enfant sera élevé au sein et que la mère en
« a justifié par la production du carnet de la
« nourrice à laquelle elle le confie. »

Cette circulaire du Préfet de police fut provoquée à n'en pas douter, par le bruit que fit la pièce de M. Brioux ; en effet, la portée de celle-ci fut considérable et cela démontre, malgré les nombreux avis contraires, que le

théâtre peut servir utilement quelquefois à secouer la torpeur des pouvoirs publics par l'ardeur et même l'exagération souvent nécessaire dans l'exposition qu'on y fait des sujets sociaux qui demandent des réformes.

Donc, désormais, les nourrices de seconde main ne peuvent plus allaiter autrement qu'au sein, mais alors que feront-elles à leur tour de leur nourrisson ? Si elles veulent se conformer à la loi, elles seront obligées de sevrer leur enfant quel que soit l'âge de celui-ci ou bien de le nourrir au biberon pour pouvoir donner le sein à l'enfant de la nourrice sur lieu. Il y en a bien, il est vrai, qui pourraient allaiter au sein les deux nourrissons, qui seraient assez vigoureuses pour cela, mais l'article 25 du règlement d'administration publique du 27 février 1877 ne s'y oppose-t-il pas d'une façon formelle ? Ou bien pousse-t-il l'illogisme jusqu'à n'exiger cette prescription que pour les nourrices sur lieu ? Pour obéir au pied de la lettre à la loi, il faudra donc que la nourrice de seconde main n'ait qu'un nourrisson à la fois en pension et le nourrisse au sein. La conclusion inévitable, c'est que le propre enfant de la nourrice de seconde main sera sacrifié à celui de la nourrice sur lieu, c'est du moins le point de vue légal ! Mais, pratiquement, on pense bien que cela ne se passe pas ainsi : si la nourrice de

seconde main est honnête, elle ne prend en pension un nourrisson qu'au moment où son enfant est en âge d'être sevré, c'est-à-dire vers le quinzième mois et elle donne alors le sein à l'enfant de la nourrice sur lieu. Mais quel profit peut tirer cet enfant, qui a trois ou quatre mois au maximum, du lait d'une femme qui a déjà nourri un autre enfant pendant quinze mois? On ne s'étonnera pas que cet enfant dépérisse : le biberon serait de beaucoup préférable dans ce cas, mais la loi exige le sein!!

Si la nourrice de seconde main n'attend pas ce laps de temps de quinze mois et prend un autre nourrisson avant que le sien ne soit sevré, il est évident qu'en bonne mère et on ne peut pas intrinsèquement le lui reprocher, elle donnera plus largement son lait à son enfant à elle. Et ce sera l'autre qui en pâtira.

Ou bien, si c'est une nourrice intelligente, elle ne prendra un nourrisson que lorsque son enfant aura atteint sept mois, qu'elle pourra à ce moment commencer à le sevrer progressivement, lui donner une soupe aux féculents par jour par exemple et diminuer ainsi la quantité de lait nécessaire à celui-ci pour en donner une plus large part indispensable au nourrisson de trois mois qu'elle a pris en pension et qui peut être sevré encore. Ce serait là, à mon avis, la meil-

leure solution et elle serait à la rigueur acceptable si les maires des communes veillaient avec soin à ce que les prescriptions légales fussent observées, et si les médecins inspecteurs des nourrissons faisaient sérieusement leur métier et ne venaient pas à jour fixe dans les villages qu'ils sont chargés de visiter et où alors on s'arrange, parce qu'on est prévenu, à être en conformité avec la loi.

Mais toutes les nourrices de seconde main ne sont pas honnêtes ou sont négligentes : d'un autre côté, on ne pourra jamais empêcher une mère de préférer son enfant à celui d'une étrangère et c'est pourtant ce que semble vouloir la loi. Il arrive alors que la nourrice prend, grâce à l'incurie et au peu de surveillance dont elle est l'objet, plusieurs nourrissons en pension, qu'au lieu de les nourrir au sein elle leur donne une alimentation prématurée et que les enfants meurent. Elle n'a pas d'intérêt, dira-t-on, à arriver à ce triste résultat, car un enfant mort pour elle, c'est un mois de 15 ou 20 francs qui lui échappe ! Cela importe peu car, aussitôt qu'un enfant meurt chez elle, il est vite remplacé, elle le sait bien !

Il est monstrueux qu'on n'ait pas remédié à cet état de choses déplorable en tenant par exemple un registre individuel de chaque nourrice, en notant scrupuleusement et régulièrement l'état de santé des nourrissons qui

sortaient de leurs mains. On leur enlèverait le droit de prendre de nouveau des enfants en pension quand il serait démontré qu'il y en a qui sont morts chez elles de maladies autres que consécutives à des causes indépendantes des soins à eux donnés.

Il serait naturellement juste aussi de récompenser par des primes celles qui auraient eu les plus beaux résultats, de les agréer officiellement pour ainsi dire, de les commissionner comme fonctionnaires de l'Etat comme on commissionne dans l'armée les sous-officiers rengagés.

Alors, en plus de l'émulation et des récompenses honorifiques, il y aurait une question d'intérêt à effet plus salulaire que tout, qui les inciterait à traiter plus soigneusement les enfants qui leur seraient confiés. Mais au lieu de cela, il existe des nourrices dont le logis est un véritable champ de mort sans qu'aucune sanction ne vienne punir une telle abomination.

Et ce qu'il y a d'épouvantable, c'est de voir, comme l'ont si bien montré Zola dans son incomparable ouvrage *l'Éconduité* et après lui Brieux dans *Les Remplaçantes*, c'est qu'il existe des malheureuses femmes qui font un métier de la nourriture sur lieu. A la rigueur, la nourrice à la campagne, avec les modifications que je cite, ne pouvant recevoir qu'un

enfant à la fois qu'elle élèvera au sein sans que pour cela son propre nourrisson puisse en souffrir, qui recevra une gratification si elle mène son œuvre à bien ou qui, dans le cas contraire, sera désormais éliminée par les autorités du cadre des nourrices pouvant prendre des nourrissons en pension, qui sera sous la surveillance ininterrompue du maire de sa commune et des médecins inspecteurs, qui aura un foyer suffisamment spacieux, dont les mœurs seront bonnes et le genre de vie régulier, celle-là pourrait faire œuvre utile dans la société et remplacer avantageusement les mères qui n'ont pas de lait et dont les enfants, par suite d'une complexion malade, ne peuvent supporter l'allaitement artificiel.

Mais que dire des femmes qui font le métier de nourrice sur lieu, qui abandonnent leur enfant pour en nourrir un autre ? Comment nommer celles qui ne font des enfants que pour avoir du lait et pouvoir ainsi vivre plus largement, dans un milieu riche où elles régneront en maîtresses absolues ? Celles qui vivent aux dépens d'un enfant, du leur, non seulement aux dépens de sa santé mais aussi de sa vie ? La mort de celui-ci ne sera-t-elle pas des frais de nourrice de moins pour elle ? Et s'il ne meurt pas, que deviendra-t-il dans la société, comment sera-t-il élevé

ce malheureux qui n'a d'importance pour sa mère que jusqu'au moment où il a causé la montée de son lait ?

Et enfin que penser de ces substitutions consécutives, de cet entraînement général des femmes à donner à d'autres femmes le soin de nourrir leurs enfants ; comment admettre ces effacements volontaires, ces abdications du devoir sacré de la mère ? Quelle complicité déplorable que cette mère de famille riche ne voulant pas nourrir son enfant pour continuer à mener une vie mondaine, brillante, pour ne pas être déformée afin de conserver à soi un mari ou un amant fidèle, quelquefois les deux, appelant à son service une nourrice mercenaire qui sera obligée à son tour de confier son enfant à une autre nourrice ; enfin cette dernière devrait elle-même sacrifier son propre enfant au nourrisson étranger qu'elle reçoit !!! Peut-on penser qu'au ^{xx}e siècle, la loi couvre de son égide un pareil état de choses et permette ces assassinats légaux, poussant même l'incohérence jusqu'à faire des articles réglementaires à ce sujet.

Je sais bien que ce serait trop beau si le monde comprenait, comme le dit E. Zola dans *Fécondité* que « cette image d'une mère allaitant son enfant est la plus haute expression de la beauté humaine », si les gens pensaient comme lui qu'il n'y a que

l'allaitement par la mère et que toute mère qui n'allait pas pouvant le faire est une grande coupable, qu'enfin lorsque la mère est dans l'impossibilité absolue de remplir son devoir, il y a le biberon qui, bien tenu, employé soigneusement, avec du lait stérilisé, donne des résultats suffisants... »

Et cependant cette idée ne devrait pas être impossible à faire admettre par le monde, par les femmes surtout chez qui l'instinct maternel est si développé. Mais souvent elles ne savent pas le danger que courent les nourrissons qu'elles envoient aux soins des nourrices de campagne, elles n'ont pas conscience de l'action mauvaise qu'elles accomplissent en achetant au prix d'or le lait d'un malheureux enfant dont la mort certaine sera le prix à ajouter à la santé florissante du sien. Elles ne savent pas que la loi, qui veut les protéger, au fond les leurre parce qu'elle ne tient pas ses engagements et ses promesses de surveillance active. Elles ne savent pas, personne ne sait, voilà la vérité. M. Bricux l'a montré comme nous le verrons dans *Les Avariés* ; pour les remplaçantes la raison de cette calamité c'est aussi l'ignorance coupable où on laisse les gens des choses les plus élémentaires de la vie. Il faut donc les instruire et ne pas se laisser aller à dire comme beaucoup qu'il est impossible de réagir. Ce raisonne-

ment de sceptique et d'indolent qui voit dans tout effort vers une noble idée, une inutilité parce qu'il y a des difficultés pour atteindre le but, qui qualifie ce but d'utopie parce qu'ainsi la question est plus vite tranchée, mène à renoncer à toute idée de progrès.

Il faut donc combattre cet état d'esprit nocif et applaudir aux efforts énergiques si louables des Zola, des Brieux, des Pinard, des Budin, Strauss, Porak qui luttent tant qu'ils peuvent pour répandre dans le monde que le devoir de la mère est de nourrir son enfant et le devoir du père d'user de toute son influence sur son épouse pour l'amener à ce noble but.

Voilà la question que M. Brieux a traitée dans *Les Remplaçantes*. Il nous a montré l'horreur et la criminalité de ce métier de nourrice sur lieu, il a attiré notre attention sur ces associations écœurantes de ces meneuses, conduisant les enfants à la mort, de ces nourrices de seconde main, recéleuses des nourrices sur lieu, de ces placeuses de nourrices, sorte d'entremetteuses et de ces nourrices sur lieu enfin, laiteries humaines qu'alimente le vice.

Et ce ne sera pas son moindre titre de gloire que d'avoir enfin éveillé la somnolence cou-

pable des gouvernants ; la revision de la loi de 1874 en est déjà un exemple.

La société elle-même s'est émue et des œuvres charitables ont été créées pour remédier à ce chaos. Déjà de beaux résultats viennent récompenser les efforts tentés : M^{mes} G. Charpentier et E. Manuel ont fondé les pouponnières de Porchefontaine et de Crépy-en-Valois où les mères, dont les occupations sont telles qu'elles ne peuvent garder leur enfant auprès d'elles, trouvent pour celui-ci une nourrice au sein, choisie avec soin et surveillée. Comme le voulait le docteur Strauss, celle-ci peut y garder son nourrisson avec elle.

Mais ces pouponnières sont pour les femmes demi-aisées, il faudrait aussi qu'il y en eût de complètement gratuites pour les malheureuses sans ressources, pour les filles-mères enfin qui trouveraient dans ce refuge où on les accueillerait avec leur enfant, une famille consolatrice.

Il faudrait qu'il y eût dans toutes les usines, où l'on emploie un grand nombre de femmes, des crèches où seraient gardés pendant la journée les nourrissons de celles-ci et qu'elles pourraient aller ainsi allaiter à heures fixes.

Aucun de tous ces vœux n'est impossible à réaliser et il faut espérer que, la charité publique aidant et les propagandes dans ce

sens se multipliant, ce double but humanitaire de sauver de la mort d'irresponsables nourrissons et du crime d'ignorantes mères de famille sera bien vite atteint.

Que chacun dans le monde se pénètre bien de ces paroles du docteur Boutau dans *Fécondité* de Zola et nous ne pouvons pas trouver de meilleure conclusion à ce chapitre qu'en citant ce passage : « Toute mère qui n'allait
« pas son enfant, pouvant le faire, est une
« grande coupable. Quant à la nourrice au
« loin c'est la mort presque certaine de l'en-
« fant, et quant à la nourrice sur lieu c'est
« une transaction honteuse, une source incal-
« culable de maux, souvent même un double
« crime : le double sacrifice consenti de l'en-
« fant de la mère et de l'enfant de la nour-
« rice. »

Maternité.

M. Brioux fit représenter quelques années après au théâtre Antoine une pièce intitulée *Maternité*, dont le sujet forme pour ainsi dire le complément nécessaire des *Remplacantes*.

Dans ce drame, l'auteur met à la scène la question si intéressante de la protection légale des mères de famille, et des réformes à apporter dans ce sens à l'état actuel des choses qui est déplorable à tous les points de vue.

Le sujet de la pièce est celui-ci : « Un sous-préfet, marié à une jeune femme, pour être bien vu en haut lieu, se fait l'apôtre de la repopulation et montre lui-même l'exemple par les quatre enfants qu'il a eus au bout de peu d'années de mariage. Une des jeunes sœurs de sa femme qui habite avec eux s'est donnée à un jeune homme qu'elle aimait et est devenue enceinte. Elle avoue sa faute à sa sœur. Celle-ci veut faire régulariser la situation et entre en pourparlers à ce sujet avec la

famille du jeune homme. Mais les fortunes étant très différentes, les parents de ce dernier se désintéressent de la question et, pour éviter un scandale, l'obligent à partir au loin. On fait l'aveu de la situation au sous-préfet qui, indigné, chasse de chez lui sa jeune belle-sœur. La femme, outrée d'un tel procédé et d'une telle intransigeance, quitte le foyer conjugal pour accompagner sa sœur à Paris. Celle-ci, cédant à des conseils néfastes, veut se faire avorter et va consulter une sage-femme. L'opération est pratiquée mais la jeune fille en meurt. Une instruction judiciaire est ouverte qui amène en cour d'assises la sage-femme et différents types de ses clients qui ont eu recours à elle pour les mêmes raisons. »

Ce tableau de la Cour d'assises, où l'avocat vient flétrir au nom de l'auteur la société inhumaine et injuste qui déplore la dépopulation du pays et couvre de son mépris les malheureuses victimes d'un moment d'abandon, est très beau, très pathétique et forme le dénouement du drame.

Maternité est moins une pièce médicale qu'une pièce sociale et nous ne nous en occupons dans cette thèse que pour la partie qui a trait aux questions d'avortement et au pouvoir pour les sages-femmes de faire désormais ces opérations en toute sécurité, sans

qu'il y ait pour elles le moindre danger d'être inquiétées par les menaces d'une condamnation infamante.

Très habilement, l'auteur nous montre la situation si digne d'intérêt des filles-mères qui subissent toutes les avanies d'un sort sans cesse impitoyablement contraire, tandis que leurs séducteurs, insoucians de leur lâcheté, peuvent se promener la tête haute sans qu'aucune action légale puisse les contraindre à subir les mêmes peines, à assumer les mêmes responsabilités. M. Brieux voudrait que la recherche de la paternité fût autorisée pour démontrer aux jeunes bellâtres que la procréation n'est pas seulement un acte de plaisir qu'on peut prendre ou se payer sans se soucier des suites qu'il peut engendrer.

L'auteur veut de plus montrer que si, en France, on s'inquiète à juste titre de la dépopulation du pays, on n'arrivera à enrayer ce déplorable mouvement qu'en protégeant les malheureuses femmes enceintes qui, ne pouvant vivre elles-mêmes, voient avec terreur une bouche de plus à nourrir et cherchent naturellement à s'en débarrasser. Et M. Brieux prône pour chaque femme *le droit au ventre* ! Etendant le débat et démontrant que l'intérêt de la nation, qui a besoin d'enfants, passe avant celui de chaque citoyen en par-

ticulier, il fait le procès de la théorie économique du malthusianisme. Il montre que les riches sont justement ceux qui ont le moins d'enfants tandis que les ouvriers par exemple sont ceux qui en ont le plus. Et cependant les moyens d'existence des seconds sont très précaires par rapport à ceux des premiers. Et alors pourquoi s'étonner de ce que ces pauvres gens, déjà assommés par de lourdes charges et en voyant survenir une nouvelle, ne fassent tout leur possible pour l'éviter ? Pourquoi, dès lors, n'auraient-ils pas le droit d'être égoïstes comme les autres, comme les riches ? Pourquoi, eux aussi, ne supprimeraient-ils pas dans l'amour les conséquences fâcheuses qui viennent en retrancher les manifestations ou tout au moins en diminuer considérablement le nombre et les sensations ?

Et ces considérations sociologiques nous amènent alors à la question médicale qui nous intéresse :

Pourquoi les mères qui ont conçu librement un fruit n'auraient-elles pas le droit d'en disposer librement si ce produit de conception est à l'état embryonnaire et ne peut être considéré par conséquent comme une entité vivante au sens absolu du mot ?

Tout en étant du même avis que M. Brieux pour ce qui est de l'injustice de la société vis-à-vis des filles-mères et pour flétrir l'impuis-

sance des lois actuelles à toucher leurs séducteurs, quoique nous voyions avec la même tristesse les riches sacrifier l'intérêt national à leur égoïsme, nous ne pouvons cependant pas le suivre dans cette voie dangereuse de laisser le droit aux femmes de disposer librement de leur ventre, selon l'expression pittoresque de l'auteur.

Il y a là en effet une exagération et, outre que ce moyen de défense des victimes soit contraire à toute morale, car alors le nombre de celles que la crainte d'un enfant arrête sur la pente deviendra infime puisqu'elles pourront s'en débarrasser à leur convenance, il est aussi plein de dangers, car l'avortement est une opération périlleuse, surtout lorsqu'elle est pratiquée par d'autres personnes que des médecins. Je sais bien que l'avortement n'étant plus un acte criminel, l'opération bénéficierait immédiatement des avantages de la lumière du grand jour et n'aurait plus à souffrir des conditions nécessairement hâtives et défectueuses qui caractérisent tout acte clandestin, mais je ne vois pas volontiers, dans les hôpitaux par exemple, un service d'avortements fonctionnant régulièrement à côté d'un service d'accouchements.

Cependant comme le tribunal se montre très clément, surtout à Paris, vis-à-vis des femmes qui se font avorter ou qui commet-

tent le crime d'infanticide, et, comme d'un autre côté, au contraire, il se montre impitoyable envers les faiseuses d'anges, on se demande, aucune loi ne venant changer l'état actuel des choses, si ce vœu insensé de la création d'un service officiel d'avortement dans les hôpitaux ne serait pas un vœu désirable ! Il aurait tout au moins le mérite d'être logique.

Des cas d'ovarites et de salpingites aussi hâtivement diagnostiqués qu'opérés ont pendant un temps représenté malheureusement la réalisation en petit de cette proposition. Et cependant aucun des opérateurs n'a été inquiété, tout simplement parce qu'aucun accident, aucune complication ne sont survenus postérieurement.

E. Zola dans *Fécondité* note le fait et le docteur Boutan s'exprime en ces termes sur la question : « Dans les hôpitaux, on châtre
« deux à trois mille femmes par an. Le chif-
« fre est au moins du double dans les clini-
« ques particulières où il n'y a ni témoins
« gênants, ni contrôle d'aucune sorte. Rien
« qu'à Paris, depuis quinze ans, le nombre
« des opérations a dû être de trente à qua-
« rante mille ; enfin on estime à cinq cent
« mille les femmes de France dont on a fau-
« ché, arraché la fleur de maternité comme
« une herbe mauvaise. »

Ces chiffres sont évidemment inexacts et les chirurgiens qui observent une telle conduite sont rares ; mais le fond de l'observation est malheureusement vrai, et on a eu en effet à faire cette triste constatation que le nombre des femmes qui se faisaient extraire les ovaires prenait une proportion inquiétante. Dans le nombre, il y en avait bien dont l'opération était nécessaire, mais il y en eut certainement aussi beaucoup où l'intervention fut consentie à tort. L'indication du traitement sanglant n'était plus dictée par un état pathologique de l'organe, mais bien par son état trop normal et par la manifestation abhorrée d'une fertilité trop puissante et régulière !

L'opération de l'appendicite est venue à temps, par une substitution heureuse, arrêter ce mouvement dangereux. Et s'il faut déplorez quand même l'emballement de certains chirurgiens à pratiquer l'extirpation de l'appendice, il faut être satisfait que cette rage incurable d'ouvrir, de trancher et de ligaturer s'exerce sur un diverticule jugé inutile et non plus sur un organe aussi noble que les ovaires. Les chirurgiens n'y perdent pas et la nation y gagne !

Pour arrêter cet élan déplorable, de nobles entreprises, concurremment avec M. Bricux, ont germé dans les cerveaux d'hommes de

bien. C'est ainsi que, pour venir en aide aux femmes pauvres en couches sans que pour cela elles soient obligées de quitter leur foyer et d'aller à l'hôpital, une institution fut créée à Maule, en Seine-et-Oise, ayant pour objet l'accouchement à domicile des femmes pauvres. Cette œuvre est due à l'initiative du docteur Pecker : l'Association des Dames de Maule fournit aux femmes en couches des soins médicaux et pharmaceutiques ainsi que des gardes-malades de bonne volonté recrutées parmi les femmes des notabilités du pays et qui suivent des cours spéciaux pour l'accomplissement de leur sacerdoce.

Au Havre, cette charitable idée a été suivie par le docteur Bernardberg et à Lyon par le docteur Hermann Sabran.

A Briey, s'est constituée une association analogue, la Société des Dames de Briey, sous l'initiative du docteur Giris et ayant le même but que l'Association des Dames mauloises.

Enfin à Paris même, l'Union française des Mères de famille, sous la direction de M. de Kessenburg, tient à la disposition des femmes en couches les instruments nécessaires et les gardes-malades de bonne volonté, ayant suivi aussi des cours spéciaux, ce qui leur permet ainsi d'accoucher à leur domicile.

Tous ces efforts charitables ont donné les

résultats les plus satisfaisants : la jeune femme ne quitte pas son foyer, elle reçoit des soins dévoués et éclairés, elle peut garder son nourrisson auprès d'elle ; enfin le nombre des avortements criminels a diminué sensiblement car, à part celles qui se faisaient avorter par manque de moyens d'existence, combien y en a-t-il qui en sont venues là pour ne pas avoir à quitter leur intérieur, à laisser leur époux seul, en but aux tentations coupables, pour ne pas aller enfin à l'hôpital, nécessité qui frappe encore de terreur tant de gens malgré les conditions excellentes où on y est reçu aujourd'hui.

M. Brieux connaissait-il tous ces progrès réalisés lorsqu'il écrivit *Maternité* ? Je ne le pense pas, car dans cette œuvre on sent à la fois une nuance de tristesse générale sur un état de choses déplorable et une ardeur combative très grande, en rapport avec un désir très vif d'entamer une lutte qui n'avait jamais été livrée et qu'il était urgent d'engager.

Que faire donc pour arrêter cette course effroyable à l'avortement ? En somme l'avortement de la mère c'est la réponse directe à l'abandon du père, avec cette différence toutefois qui rend l'acte du deuxième plus lâche, c'est que lui ne risque rien, ni sa vie, ni son honneur. La non-possibilité de rechercher

la paternité démontre bien que le Code a été fait par des hommes soucieux de leur bien-être et des libres évolutions de leurs plaisirs.

Mais c'est une injustice flagrante, car en somme dans l'espèce il y a un dommage causé et l'autorisation de la recherche de la paternité est à mon avis le seul remède efficace à apporter. Du même coup, on verra diminuer le nombre des avortements et des décès des malheureuses qui se sont adressées aux avorteuses pour les réhabiliter, tout bizarre que cela paraisse être. On ne verra plus les sages-femmes mettre en gros caractères sur leurs cartes de visite ce mot *discretion* qui représente tant de crimes, car il s'applique bien plus aux opérations louches pratiquées qu'à l'observation naturelle du secret professionnel.

Quel a donc été le résultat moral auprès du public de la pièce de M. Brieux ? Je crois devoir dire en toute vérité qu'il n'a pas répondu aux espérances de l'auteur.

La classe riche s'est désintéressée comme toujours de la question. Elle a pu juger plus froidement la pièce et n'a trouvé à faire que cette critique : le personnage moral de la pièce, c'est-à-dire la femme du sous-préfet, représentation vivante du titre de l'ouvrage *Maternité*, puisqu'elle est mère de quatre enfants, fait-elle vraiment un beau geste

quand, pour suivre sa jeune et malheureuse sœur dans son infortune, elle n'hésite pas à abandonner, sinon le foyer conjugal, du moins ses quatre enfants ?...

Quant à la classe pauvre, elle s'est trouvée désarmée devant cette espèce d'appel à l'avortement. Le dernier acte a produit une grande impression, car il est très dramatique. Les victimes de l'intransigeance des hommes, de leur petitesse d'esprit et de leur manque de cœur, ont été défendues noblement par un avocat au verbe vibrant et au geste captivant.

Et les spectateurs, transformés en jurés, n'auraient pas hésité à acquitter tous les prévenus y compris l'avorteuse ! L'auteur a, par une présentation particulière du rôle, rendu le personnage de la faiseuse d'anges presque sympathique en lui faisant plaider non sa cause qui était très mauvaise mais celle de ses clientes, à la rigueur plus défendable. Cette mégère devient alors une femme de bien et le public la juge ainsi puisqu'en somme c'est elle qui débarrassera d'un fardeau encombrant une femme qui plie déjà sous le poids de charges écrasantes ! Et il acquitterait la sage-femme coupable !

Voilà une faute grave et elle est causée par ce fait que M. Brioux a terminé sa pièce sur la plaidoirie remarquable d'un

avocat de talent sans que vienne, pour la combattre, le réquisitoire habile d'un avocat général, porte-paroles autorisé de la société sage et morale.

Le public donc aurait donné un verdict négatif sur tous les points, le tribunal aurait été obligé de prononcer l'acquittement, et il en serait résulté cette chose profondément immorale et contre toute justice humaine que, dans ce cas, les hommes auraient jugé avec clémence, parce que les victimes plaidaient eux-mêmes la cause de leur assassin, parce que les avortées demandaient des circonstances atténuantes pour leur avorteuse !

Les Avariés.

En 1887, l'Académie de médecine, devant l'accroissement considérable des calamités causées par la syphilis, nomma une commission chargée de remédier à l'insuffisance des moyens prophylactiques actuels contre cette maladie. A l'unanimité des conclusions furent rédigées sur ce projet et les pouvoirs publics furent saisis immédiatement de ces résolutions.

La Conférence internationale de Bruxelles avait agi dans le même sens pour le même objet auprès des gouvernants, et malgré cela, jusqu'en l'année 1901, ces appels étaient restés sourds et les choses en étaient toujours au même point ou plutôt allaient de mal en pis.

Devant une incurie aussi manifeste et un désintéressement aussi coupable, les promoteurs de cette noble intervention n'hésitèrent pas à entamer seuls une lutte dont ne voulaient pas avoir l'honneur de se faire les auxiliaires les autorités de leur pays. Des

gens de toutes les professions, de toutes les classes, hommes et femmes intelligents et tous mus par le même esprit généreux se réunirent et fondèrent le 31 mars 1901 une société privée, la Société française de prophylaxie sanitaire et morale. Le but de cette société était justement d'étudier les vœux émis sur l'hygiène de la syphilis par l'Académie de médecine en 1887 et qui étaient demeurés dans le fond des casiers administratifs depuis treize années !

Cette association se mit au travail avec ardeur et multiplia les réunions dès le début pour rendre plus rapide l'efficacité du résultat de son labeur : des conférences furent organisées, des brochures multiples furent écrites par les membres de la société pour propager dans le public les sages déterminations et les conseils éclairés de leurs comités. Le distingué président de la société, le professeur E. Fournier, écrivit un opuscule dont le titre seul : *Pour nos fils, quand ils auront 18 ans, quelques conseils d'un médecin*, montre à la fois le caractère paternel, amical et scientifique de l'auteur. Les jeunes gens sont prévenus des dangers qu'ils courent à se jeter follement dans la mêlée et à éparpiller sans discernement leurs désirs. On leur montre les conséquences terribles d'un pareil égarement, et après les avoir prévenus du

péril, on les exhorte, en cas d'accident, à venir tout de suite se confier au médecin pour atténuer ainsi les effets désastreux du mal s'il en est temps encore.

M. le Dr Burlureaux, dans un ouvrage analogue : *Le Péril vénérien*, donne en termes respectueux et nets cependant, les mêmes conseils de prudence et de défiance aux jeunes filles.

Combien de gens à l'esprit étroit se sont élevés contre une pareille audace ! C'est honteux, osèrent dire quelques détracteurs, de salir la pureté d'âme d'une jeune fille en lui dévoilant ainsi les côtés immondes d'une opprobre sociale qu'elle ignorait. Savent-ils, ceux-là, qu'à Paris seulement il existait d'après une statistique du docteur Le Noir faite en 1901, 125.000 syphilitiques hommes, les femmes n'étaient pas comptées, et que la proportion était de 13 malades sur 100 individus ? Et que, dans la classe pauvre, où les enfants sont forcément livrés à eux-mêmes plus tôt que chez les riches, où ils sont dégagés de très bonne heure de la surveillance de leurs parents, cette proportion atteignait le chiffre fantastique de 16 o/o ! Savent-ils, ceux-là, comme le dit M. Brieux, que les statistiques portent aujourd'hui à 20.000 le nombre des enfants qui, chaque année, meurent en France, des maladies spéciales de

leurs parents ? Savent-ils que sur 1.000 enfants aveugles, il y en a 800 qui le sont du fait de l'avarie de leurs parents... savent-ils qu'aujourd'hui enfin il y a 1 avarié sur 7 hommes, que dans vingt ans il y en aura 1 sur 5 et que bientôt la natalité dans notre pays se rapprochera du zéro car, il ne faut pas hésiter à le répéter, les deux maladies qui nous occupent, la syphilis et la blennorrhagie, sont de grandes tueuses d'enfants.

Elles provoquent la mort des enfants à leur naissance et avant leur naissance, et, parmi ceux qui survivent, elles font des idiots, des épileptiques, des névrosés, des paralytiques, des aveugles : des déchets sociaux.

Et ceux-là mêmes qui reprochent à des médecins et à des gens de cœur d'instruire, dans un but humanitaire, les jeunes filles contre un danger aussi grand, de leur montrer, car c'est le meilleur moyen de frapper leur imagination, les choses simplement telles qu'elles sont, dans toute leur triste réalité, pourquoi restent-ils muets devant les horreurs que l'insouciance préfectorale laisse s'étaler aux vitrines des libraires et des kiosques à journaux ?

Cette exposition de gravures obscènes, cette mise en montre de titres d'ouvrages pornographiques, ne sont-elles pas, elles aussi, attentatoires au vertueux esprit de la

jeune fille et cependant ces œuvres-là sont affichées en belle place dans les magasins ! Et le but que visent les auteurs de ces saletés peut-il se comparer à celui que recherchent les membres de la Société de prophylaxie ? Alors pourquoi frapper ceux-ci d'un interdit pour la publication de leurs travaux et de leurs efforts, comme on le fait si rarement pour les tendances malsaines des autres. La Censure devait cependant faire des différences entre ceux qu'elle a à juger. M. Brieux est en effet un des membres très actifs de la Société de prophylaxie et son drame *Les Avariés* est une œuvre de propagande sanitaire et sociale au même titre que les brochures scientifiques dont nous avons parlé plus haut. Pourquoi autoriser les unes et mettre le *veto* sur les autres ? Et on a reconnu si bien la légitimité d'une telle observation que la censure est revenue sur la décision qu'elle avait prise d'interdire *Les Avariés* et que cette pièce a été représentée à Paris au Théâtre Antoine en 1904.

Le scénario du drame est très simple ; c'est l'énoncé d'une observation clinique très exacte et malheureusement très fréquente : une jeune homme atteint de syphilis est sur le point de se marier et il vient demander conseil à son médecin. Bien entendu, celui-ci s'oppose de toutes ses forces au mariage.

Malgré cela, le jeune homme passe outre, épouse sa fiancée et la contagionne. Un enfant naît, atteint de la tare héréditaire. Enfin une nourrice, engagée malgré la défense du médecin, échappe par un hasard heureux à la contamination. Mais la désunion est dans le ménage, une séparation est imminente, quand le médecin persuade au père de la jeune mariée qu'il vaut mieux à tous les points de vue que tous trois, le père, la mère et l'enfant restent unis dans leur triste infortune.

Emu par l'aspect misérable de divers types d'avariés que le docteur fait défiler devant lui, le beau-père, qui est député, se promet bien de faire une interpellation à la rentrée des Chambres et la pièce finit là-dessus.

Comme on le voit, l'auteur a posé le problème dans le sens le plus vrai et le plus normal. C'est presque toujours ainsi que les choses se passent ; pour toutes les maladies que le public ne connaît pas ou qui ne donnent pas lieu à de grandes souffrances, le malade ne vient consulter son médecin qu'avec l'intention fréquente ou de ne pas suivre le traitement du tout si celui-ci est trop sévère ou de le suivre par à-coups, quand les occupations le permettent. C'est pourquoi le repos au lit est souvent une indication très heu-

reuse à mettre dans un traitement si le client est suffisamment riche parce qu'ainsi, étant très désœuvré, il se soigne plus raisonnablement.

Ajoutez à cette cause d'ignorance du mal les cas particuliers où l'intérêt et l'égoïsme rentrent en jeu et vous avez ainsi l'explication très simple du nombre considérable de gens qui ne viennent voir le docteur que pour satisfaire à un usage. Evidemment certains d'entre eux sont sincères (il se peut que l'avarié de M. Brieux l'ait été) et ils sortent du cabinet du médecin quelquefois sinon toujours décidés à se ranger à ses avis, mais s'ils ne souffrent pas, s'il n'y a pas de danger immédiat pour eux, si le régime est pénible, quand ils sont seuls, livrés à leurs réflexions, ils taxent d'exagérations les paroles de leur médecin et en font la correction en se donnant avec une tranquille insouciance une consultation à eux-mêmes !

Une pareille conduite est toujours nocive pour celui qui la tient, mais dans le cas de syphilis par exemple elle devient en plus dangereuse pour les autres et par là-même criminelle.

L'avarié de M. Brieux n'ignorait pas que sa maladie était grave pour lui-même puisqu'il était venu consulter son médecin, il n'ignorait pas non plus qu'elle était grave pour

autrui puisque, sur le point de se marier, il est venu demander s'il pouvait le faire immédiatement, mais ce sont justement ces connaissances trop vagues, suffisamment étendues à son avis, qui l'ont amené à trouver excessif le délai de trois ans que lui avait donné son médecin et à le réduire par une auto-consultation à une durée de six mois.

La défiance de certains clients pour le médecin qu'ils accusent de prolonger volontairement la durée d'une maladie par intérêt personnel, par lucre, ajoutée aux annonces nombreuses étalées dans tous les urinoirs et à la quatrième page des journaux, promettant, avec force médailles à l'appui, la guérison radicale en une semaine des accidents que leur médecin dit devoir durer trois ans, les incitent naturellement à n'accepter qu'avec beaucoup de réserve les conseils que celui-ci leur donne. Cette connaissance faussée de la question scientifique est à coup sûr beaucoup plus nocive pour les gens qu'une ignorance complète. Elle est aussi dangereuse pour autrui, car ceux-là qui ont une teinte de culture médicale donnent leurs avis partout, à tout le monde et on voit les malheurs qui peuvent en résulter. Il n'y a personne pour parler médecine comme un individu qui n'est pas médecin.

Voilà déjà un point bien déterminé que

M. Bricux a montré dans sa pièce : les gens ne savent pas ce que c'est que la syphilis ou s'ils le savent, ils le savent très imparfaitement. Et dès lors, l'auteur va nous montrer toutes les conséquences de cette ignorance.

C'est d'abord l'épouse du jeune homme qui est contaminée, puis un enfant qui naît syphilitique, et à ce propos M. le Dr Eyriès reproche à l'auteur de n'avoir point parlé de la fameuse loi relative à la syphilis par conception, la syphilis décapitée de Fournier. Il est admis en effet que, par exemple, lorsque les accidents primaires et secondaires de son mari sont guéris, une femme peut, si elle est enceinte, se contagionner par l'intermédiaire de son produit de conception et il est toujours d'usage de recommander aux époux dont l'un est syphilitique de ne pas avoir d'enfants.

Mais cette question avait-elle un intérêt dans *Les Avariés* ? Aurait-il pu croire un tel danger possible, cet homme qui se croyait guéri au point de se marier malgré l'avis de son médecin ? Et ce dernier, en mettant son client en garde contre cet accident, ne semblait-il pas admettre la possibilité du mariage malgré tout ? Non, le médecin devait être absolu dans sa défense. Ne vous mariez pas, devait-il dire simplement ; parler de syphilis par conception aurait été une concession qu'il aurait faite en faveur du mariage.

La question médicale a été traitée tout à fait scientifiquement par M. Brieux : au premier acte, il y a une exposition remarquable des dangers qu'il y a pour un syphilitique à ne pas se soigner convenablement, et on voit que l'auteur a puisé aux sources les plus autorisées. Cette syphilis héréditaire de l'enfant est elle-même très exactement dessinée et la question de l'allaitement des nouveau-nés syphilitiques est tranchée aussi nettement. On a pu cependant faire le reproche au docteur de la pièce d'avoir omis de prévenir son client des dangers que courait une nourrice qui allaiterait un enfant taré et des chances de contagion qu'il y avait pour elle. Mais pour ce fait comme pour la syphilis par conception, le médecin ne devait pas avoir à en parler car c'était aussi une concession qu'il aurait faite dans l'envisagement de la possibilité du mariage.

Or, devant le refus de son client d'écouter ses conseils, il devait dégager toute responsabilité en cessant désormais de continuer à donner des soins et des avis qui n'étaient pas observés. En effet cette situation du médecin continuant, dans un cas semblable, à soigner un client qui ne l'écoute pas, manque tout à fait de dignité. Et sa position ne devient-elle pas encore plus intenable vis-à-vis de la victime ? Celle-ci a bien le droit au fond, en

toute morale, de juger sévèrement le médecin qui, sachant qu'un crime allait se commettre sur elle, l'a laissé s'accomplir en se retranchant, pour se disculper, derrière le secret professionnel. Donc, placé désormais dans une situation fausse, le médecin devait se retirer et laisser à un autre le soin de donner des remèdes à un mal que lui-même avait été impuissant à conjurer. L'épouse contagionnée pourrait en effet rappeler au médecin que son devoir ne consiste pas seulement à soigner les maladies déclarées, mais aussi à donner des conseils pour en empêcher la déclaration. Il n'avait donc pas fait son devoir intrinsèquement vis-à-vis d'elle et on comprendra qu'elle était en droit de lui retirer sa confiance. Quelle influence heureuse peut alors avoir un médecin sur une telle cliente dans de pareilles conditions ? Il incombait donc à un de ses confrères de soigner la femme d'abord, de lui donner le conseil, s'il en était temps encore, de ne pas avoir d'enfant et, dans le cas de grossesse, de ne pas prendre de nourrice.

L'auteur a posé devant le public cette question de la nourrice pour parfaire la description des effets de la maladie dans un ensemble logique, et aussi pour bien montrer l'ignorance du malheureux avarié. En effet, toute la pièce est basée sur ce fait et ses

malheurs successifs découlent tous d'un même point. Eclairer son client sur ce point suffisait pour éviter toutes les complications successives et le médecin l'avait bien fait en lui ordonnant d'attendre au moins trois ans pour se marier. Mais celui-ci n'a rien voulu écouter et le public a pu juger ainsi, devant la question aussi nettement posée, les dangers qu'il y avait à tenir une telle conduite. Il a su apprécier les conséquences de ce désintéressement coupable et, certainement, il a été fort impressionné.

Il a été ému aussi quand, au troisième acte, à l'hôpital Saint-Louis, le docteur fait défiler devant le beau-père de l'avarié toutes les victimes de la syphilis : le lycéen contaminé par les femmes obèses qui racolent sur les trottoirs devant les collèges, à la sortie des classes, les ouvrières contaminées par leur amant, ouvrier aussi, qui ne savait pas être malade, les prostituées enfin dont il en montre un exemple navrant et terrible dans une pauvre fille qui, placée comme vendeuse chez un commerçant, contracta chez lui, par lui ou un des siens, la syphilis, fut mise après à la porte et dès lors, dans la haine des hommes, trouva et assouvit sa rancune et sa vengeance dans le fait de choisir parmi les hommes, les plus beaux, ceux dont les appa-

rences étaient les plus saines et de les contaminer.

Venu pour demander au médecin un certificat dans le but d'obtenir le divorce pour sa fille, le père se rend bientôt aux conseils du praticien qui lui démontre que le seul moyen de remédier à une aussi triste situation est encore de rester unis dans le malheur et, pour éviter d'autres calamités, d'accorder le pardon à un pauvre diable accablé par des infortunes successives et dont, au fond, le tort principal fut d'être un ignorant. Et la pièce se termine sur ce mouvement noble et humain après que le médecin a donné son avis sur les réformes qu'il y aurait à apporter aux mœurs actuelles pour la sécurité du mariage.

M. Brieux reprend là une question qui fut traitée par plusieurs médecins, je veux parler du certificat de bonne santé qui serait délivré par les docteurs comme garantie aux familles respectives des deux conjoints.

Cette idée a été émise pour la première fois par le docteur Hégard de Fribourg-en-Breslau, elle fut reprise en France par le docteur Cazalès et par le docteur A. Siredey qui, dans une conférence très documentée qu'il fit à la Société de prophylaxie, conclut à l'impossibilité absolue de donner une suite à cette proposition. Difficulté de pratiquer

l'examen d'une jeune fille, dangers de contamination après l'examen, entre celui-ci et le mariage, certificats de complaisance, responsabilité trop engagée des médecins, erreurs de diagnostic possibles et préjudice causé à la malheureuse victime de cette erreur sont les raisons que M. le Dr Siredey accumule pour démontrer l'impossibilité d'admettre un tel moyen de garantie.

Cependant cette pratique est en quelque sorte admise dans nos mœurs puisque déjà, dans des familles riches par exemple, celles-ci exigent de la part du fiancé l'apport dans la corbeille de mariage d'un contrat d'assurance fait sur la vie. Or c'est une façon détournée d'arriver au but visé par les partisans du certificat de mariage car, dans les assurances-vie, ne sont admis comme assurés que les gens ne présentant aucune tare organique d'après un examen médical fait très sérieusement.

On délivre bien des billets de confession, dit M. Brieux, pourquoi ne délivrerait-on pas aussi des certificats de mariage ? Evidemment il serait préférable qu'il en fût ainsi et certes la délivrance d'un billet de bonne santé serait plus profitable pour les jeunes époux que celle d'un billet de confession mais, néanmoins, il est difficile de faire soumettre une jeune fille à un tel examen et

d'autre part le jeune homme peut refuser avec raison de se prêter à cette combinaison si lui n'a pas le droit ou le pouvoir d'avoir la même garantie ! Et il serait à craindre d'un autre côté que les certificats de mariage se délivrassent avec autant de complaisance que les billets de confession, les uns sans examen médical comme les autres sans confession.

Le docteur Jullien a proposé la solution la plus simple, celle de remettre aux familles dans les mairies, au moment de l'inscription, une notice sur les dangers qu'il y a pour sa future famille, femme, enfants et soi-même, à se marier porteur d'une maladie vénérienne insuffisamment traitée.

M. Bricux n'est pas de l'avis de la production obligatoire d'un certificat de santé. Il prétend avec juste raison « qu'il y a déjà assez
« de barrières à l'entrée du mariage pour qu'il
« ne soit pas dangereux d'en augmenter le
« nombre. Ce sont les jeunes gens en bonne
« santé, dit-il, qui peuvent faire que la
« réforme s'effectue sans décret et sans ordon-
« nance. Il faudrait que, simplement, sponta-
« nément, tout fiancé, non avarié, prit l'ini-
« tiative de joindre aux papiers nécessaires
« pour la célébration du mariage un bulletin
« constatant son état. La mode pourrait
« s'établir d'augmenter ainsi d'une feuille la

« liasse qu'il faut réunir avant de se présenter
« devant Monsieur le Maire. »

Ce moyen est une défense directe des foules contre les unités tarées qui sont parmi elles et il s'établirait d'autant plus facilement comme une habitude dans le monde que les gens en bonne santé s'enorgueilliraient plus facilement et avec plus de tapage de leur état et chercheraient à se distinguer plus promptement des malheureux vénériens. Le but cherché serait ainsi atteint au bout de peu de temps ; mais a-t-on pensé dans cette proposition à ce que deviendraient les avariés ? Car enfin ce n'est pas une raison parce que des hommes ont eu la malchance de contracter la syphilis pour venir ajouter à leur désespoir d'être malade celui d'être regardé comme un opprobre dans la société. On ne peut pourtant pas bâtir des villes réservées spécialement aux avariés et, de même que pour les religions il est d'usage que les unions se fassent surtout entre adeptes d'un même dogme, voudrait-on que les syphilitiques fussent obligés de se marier et de vivre seulement entre eux ?

Ce serait là à mon avis un mouvement contraire à toute loi humanitaire et, s'il faut que la société se prémunisse contre les avariés qui ne se soignent pas parce qu'ils constituent un danger pour elle, il faut, au contraire,

qu'elle soit indulgente pour le malheureux qui subit cette triste épreuve honnêtement, en suivant les préceptes d'une hygiène rigoureuse et d'un traitement sévère.

La syphilis est une maladie comme une autre et tout comme Vogt disait pour les fonctions de l'organisme : « Il n'y a pas dans « l'homme de fonctions nobles ni de fonctions « honteuses, il n'y a que des fonctions » ; pour les maladies, il n'y a pas de maladies nobles ni de maladies honteuses, il n'y a que des maladies.

De plus, la syphilis est une affection très curable, alors que deviendra l'avarié qui sera complètement guéri ? Devra-t-il subir, malgré sa bonne santé, les effets désastreux d'un état de choses antérieures et ce certificat d'avarirose le poursuivra-t-il toute sa vie ?

Non, je ne crois pas ce moyen possible ou, du moins, il ne me paraît pas présenté convenablement ainsi. Pourquoi faire une spécialisation de la syphilis dans le certificat d'aptitude au mariage ? Pourquoi mettre en relief cette seule maladie ? Il serait bien préférable de faire suivre chaque individu d'une fiche de santé pendant toute sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. On noterait sur cette fiche toutes les maladies qui ont frappé cet individu et ainsi le but cherché serait atteint beaucoup plus avantageusement, car

les familles seraient fixées à la fois sur les antécédents et l'état général des deux conjoints. De plus, on ne semble pas de cette façon donner une importance nocive à la seule syphilis, ce qui est d'une injustice flagrante quand on songe que des maladies aussi sérieuses que la tuberculose, l'hystérie, l'épilepsie, etc., sont reléguées au second plan dans l'échelle de nuisance et semblent ainsi jouir d'un privilège. Il y a bien la question du secret médical qui vient entrer en jeu mais, outre qu'elle se présente aussi comme un inconvénient dans la proposition de M. Brieux, cette question se trouve ici plus favorablement résolue en ce sens qu'elle est la même pour tous. La déclaration de maladies est générale, tout le monde y est soumis, et cette fiche, ce livret individuel de santé accompagne chaque citoyen comme le livret militaire par exemple suit chaque soldat.

Au point de vue dramatique pur, on a beaucoup critiqué l'œuvre de M. Brieux. On lui a reproché notamment, sous prétexte que le premier mérite d'un dramaturge est celui de l'invention, d'avoir réduit celui-ci à sa plus simple expression dans *Les Avariés*. Cette observation est injuste à mon avis, car on n'invente au théâtre que pour remédier au peu d'intensité dramatique que peut contenir un sujet réel et alors on crée des personna-

ges, on brode des situations capables d'augmenter ce caractère dramatique. Mais, dans le cas présent, la simple histoire du malheureux avarié n'est-elle pas suffisamment navrante par elle-même sans qu'il soit besoin d'imaginer d'autres calamités ?

Un reproche plus sérieux a été fait à l'auteur quand on lui a dit que sa pièce manquait d'action. « Uniquement préoccupé de ce qu'il
« pensait, de ce qu'il voulait prouver, dit
« M. Catulle Mendès, M. Brioux n'a attaché
« aucune importance à la façon d'incarner en
« caractères ses pensées, de développer, de
« distribuer, de diviser en une action concrète,
« saisissante, les éléments de sa thèse abso-
« lue, et nous avons assisté à la représentation
« d'une pièce où les personnages, sans aucun
« lien véritable d'amour, de haine, de pitié,
« de détresse, ne sont certes pas des vivants
« mais seulement des théories contradictoires,
« longuement parlantes : il y a eu des dialo-
« gues entre l'objection et l'affirmation. »

Si vraie que soit cette critique des *Avariés*, elle ne diminue en rien la valeur de la pièce et c'est plutôt une critique générale des pièces à thèse que M. C. Mendès a fait. En effet une pièce à thèse est nécessairement plus sévère que toute autre et ils ne rentrent pas du tout dans son cadre, ces personnages épisodiques, ces situations secondaires, classiques dans tous

les drames, qui viennent toujours à point pour amener une détente dans l'esprit du public par le rire ou par tout autre moyen. La pièce à thèse est une sorte de conférence avec cette différence qu'au lieu que ce soit le conférencier qui soulève lui-même les théories qu'il veut combattre, celles-ci sont exposées par un ou plusieurs personnages. De là l'éternel dialogue entre l'objection et l'affirmation dont parle M. Mendès. Ce duel permanent entre deux avis peut évidemment sembler fastidieux à la longue pour des esprits impatientes ou peu habitués ; mais il faut bien dire que, s'il s'agissait d'une conférence sur un même sujet et qu'elle durât autant de temps, ces mêmes personnes seraient certainement beaucoup plus rapidement fatiguées.

Quoi qu'il en soit, la pièce de M. Brioux a fait réfléchir et il était facile de remarquer l'impression produite sur les gens rien qu'à voir ceux-ci discuter avec animation entre eux au sortir du théâtre. Ceux qui n'étaient pas malades s'en allaient pensifs, se jurant à eux-mêmes de ne plus commettre désormais d'imprudences ; quant à ceux qui étaient avariés, ils sortaient de là décidés à se soigner avec méthode, à la fois heureux qu'ils étaient de l'assurance de pouvoir se guérir en suivant consciencieusement un traitement et

effrayés des suites terribles qui découleraient de leur inaction.

Après le spectacle les gens savaient ce que c'était que la syphilis; ils en connaissaient les effets désastreux et ils étaient en état d'en mesurer les conséquences; ils savaient que la maladie était curable et que ce n'était pas une maladie honteuse dont on devait avec soin dissimuler la présence; en un mot, les gens n'étaient plus des ignorants, désormais ils savaient et M. Brieux, comme philanthrope, comme moraliste et comme membre actif de propagande de la société de prophylaxie, avait atteint le but qu'il désirait.

En paix.

C'est une affaire judiciaire réelle qui fut le sujet de cette pièce de M. Bruyère. Il s'agissait d'un ancien négociant qui fut interné dans une maison de santé, à la demande de quelques membres de sa famille. Un autre parent du commerçant fit au contraire des démarches pour obtenir la mise en liberté de celui-ci, prétendant qu'il n'était pas fou. L'affaire fut portée devant les tribunaux et le malade fut enfermé à Charenton sur le rapport d'un médecin aliéniste qui conclut à une folie à forme lypémanique.

M. Bruyère prit intérêt à ce débat et, persuadé avec le parent du prétendu fou qu'il y avait dans l'internement de celui-ci un acte de séquestration arbitraire, commença à mener une vive campagne pour obtenir la revision du procès.

C'est à ce moment que fut représenté au Théâtre Libre sous la direction Antoine le 8 janvier 1900 une pièce : *En paix*, dont le sujet est l'affaire que je viens de citer. La

représentation fit beaucoup de bruit, de vives polémiques s'engagèrent à son propos, un rappel du jugement fut fait devant les tribunaux à la suite duquel la mise en liberté demandée par M. Bruyère fut enfin accordée.

Dans *En paix* la victime est un nommé Varambault, homme à passions violentes et à caractère très dur. Un de ses gendres lui ayant volé 50.000 francs, il n'hésite pas à le vouloir faire passer en Cour d'assises. Celui-ci, pour éviter le déshonneur, pense, d'accord avec quelques parents, à faire enfermer son beau-père dans une maison de santé. Un certificat médical de complaisance est délivré et Varambault est interné. Une plainte contre cet internement est déposée au parquet par le frère de la victime et par une de ses filles. Mais on insinue des accusations odieuses sur les sentiments de celle-ci et de son père et quand les juges viennent interroger Varambault dans sa cellule, aux premières paroles que les membres du tribunal prononcent sur ce sujet, le malheureux ne réussit pas à calmer sa fureur et se jette à la tête des juges. On intervient et il est définitivement classé comme fou et condamné à rester enfermé toute sa vie dans un asile d'aliénés.

Cette pièce qui, outre ses qualités drama-

tiques très grandes, était l'énoncé d'un scandale du jour sensationnel, eut un succès retentissant. Toute la presse s'en occupa et tous les critiques furent unanimes à célébrer dans leurs articles de journaux le talent de l'auteur.

Quoiqu'il y ait une exagération évidente de la note dans ce drame, qu'il soit difficile par exemple d'admettre sans contestation cette facilité avec laquelle le malheureux Varambault fut enfermé et d'autre part l'influence rapide qu'eurent sur la mentalité du pseudo-fou les accusations honteuses portées contre lui, il n'en est pas moins vrai que ces faits peuvent arriver et qu'il est de toute urgence de faire un appel pressant aux foules et aux pouvoirs publics pour amener un changement à cette situation.

M. Henry Fouquier dans *Le Figaro* est bien de cet avis quand il écrit : « Le crime de
« séquestration arbitraire légale a existé, mais
« dans notre pays de liberté de la presse, de
« responsabilité et d'ordinaire honnêteté pro-
« fessionnelle, je ne crois pas possible l'ac-
« cord d'une famille, d'un avoué, de deux ou
« trois docteurs, de dix personnes enfin pour
« un crime qui resterait triomphant et im-
« puni, ce n'est plus de la vie, c'est du mélo-
« drame ! » Et il est bien rare en effet que dans la réalité les choses se passent ainsi : les

faits les plus cachés arrivent toujours à être dévoilés un jour ou l'autre et il est rare, surtout dans des cas semblables, que des examens nouveaux faits par des aliénistes inspecteurs, récemment nommés à cet emploi, ne viennent pas amener une revision de l'affaire et consécutivement la mise en liberté du malade si celui-ci est reconnu mieux portant ou guéri. Et M. Fouquier ajoute que « le vrai drame, c'eût été de nous montrer « l'aliéniste de bonne foi qui, par accoutu-
« mance, pédanterie scientifique, esprit de
« système, voit des fous partout, avec la
« tranquille conscience des médecins de
« Molière, saignant au nom d'Hippocrate des
« anémiés qu'ils tuaient selon les principes ».

Ce sujet se serait ainsi rapproché de celui de *L'Evasion* de M. Brioux dont nous avons parlé plus haut.

Il est donc nécessaire qu'une réforme soit apportée le plus tôt possible à la législation qui régit actuellement cette question de l'internement des aliénés.

Comme on le sait, c'est encore la loi de 1838 qui est en vigueur. Or la revision de cette loi a été votée par le Sénat depuis 1887 et depuis, avec l'habituel désintéressement des gouvernants, il n'a pas encore été fait un seul effort dans ce but.

La loi de 1838 est divisée en trois titres :

le titre premier qui a rapport aux établissements d'aliénés, à leur organisation, à leur surveillance, etc... le titre deuxième, qui va nous occuper spécialement, et qui a trait aux placements faits dans les établissements d'aliénés, placements volontaires et placements ordonnés par l'autorité publique ou placements d'office et enfin le titre troisième qui stipule les peines applicables aux directeurs et médecins d'établissements d'aliénés qui se mettraient en contravention.

Les placements volontaires sont ceux qui se font à la demande de la famille ou des amis ou connaissances de l'aliéné sans intervention de l'autorité publique. Il faut pour placer un fou dans une maison de santé des pièces nombreuses parmi lesquelles une demande d'admission et un certificat médical d'internement. On exige pour cette dernière pièce que le médecin qui l'a délivrée ne soit pas parent du directeur de l'asile, mais la loi est muette pour les liens de parenté qui peuvent unir l'aliéné et le médecin. C'est pourtant là un point tout aussi important, car si un directeur d'asile parent d'un fou interné dans son établissement a tout intérêt à garder celui-ci le plus longtemps possible, n'en est-il pas de même pour le médecin, parent d'un aliéné qui peut aider par un certificat de complaisance à faire déchoir un individu de

ses droits civils et à profiter lucrativement de cette situation ? Je sais bien qu'une fois le malade arrivé à l'asile, il y est visité par les médecins de l'établissement d'abord, qui doivent envoyer dans les vingt-quatre heures un certificat au préfet, que celui-ci délègue des médecins inspecteurs qui doivent faire un rapport sur le malade, et qu'enfin un troisième certificat doit être envoyé quinze jours après, toujours au préfet, par le directeur de l'établissement et qu'ainsi les chances de séquestration arbitraire sont fort petites ; mais il n'en est pas de même pour l'internement arbitraire qui peut se faire librement puisque l'autorité publique n'a pas à intervenir pour cet acte. Or un malheureux, interné même par erreur, supporte toujours les effets de la méchanceté du public tout comme un individu prévenu d'un crime quelconque malgré les non-lieux les plus circonstanciés rendus en sa faveur.

Les placements d'office sont ordonnés par l'autorité publique pour tout individu dont l'état mental est un danger pour la sûreté des personnes ou trouble l'ordre public. Dans ce cas, à Paris, les commissaires de police et en province les maires ordonnent de prendre contre les aliénés toutes les mesures provisoires nécessaires et doivent en référer dans les vingt-quatre heures au préfet. Le malade est transféré à l'hôpital le plus voisin ou à défaut,

dans une hôtellerie, dans n'importe quel endroit pour y être soumis pendant quatre jours à l'observation des médecins de l'hospice ou du pays. L'aliéné attend que le préfet statue sur son sort, un médecin inspecteur est délégué pour le visiter et signe ou un certificat d'internement ou une mise en liberté.

Les défauts de cette loi pour ce qui touche cet article du placement d'office sont considérables.

D'abord, d'après cette loi, un aliéné pauvre, s'il est inoffensif, s'il ne trouble pas l'ordre public et s'il ne constitue pas un danger pour la sûreté des personnes, ne pourra être soigné. En effet, pour que l'autorité publique s'occupe de lui, il faut qu'une demande collective écrite soit faite par les voisins de l'aliéné qui ont à se plaindre de ses agissements. Sans quoi, malgré qu'il soit reconnu qu'un individu est fou, s'il ne fait pas de scandale ou ne tue pas de gens, on le laissera imperturbablement promener à l'aventure sa folie ou son idiotie. On ne fera rien pour guérir ce malheureux et on laissera cet esprit faible livré à lui-même.

Que de cas mentaux morbides auraient pu être ainsi, sinon guéris complètement, du moins améliorés si la loi n'était pas aussi inhumaine envers eux. Et de plus cet état de choses ne constitue-t-il pas un danger permanent pour la sécurité publique ?

En effet ces aliénés peuvent à tous les moments, comme cela se voit tous les jours, devenir des fous furieux et prêter alors la main d'eux-mêmes à leur internement. Pour émouvoir l'autorité publique, il faut qu'il y ait dommage causé soit à la vie d'un citoyen soit à un édifice municipal ; on ne connaît pas encore en haut lieu suffisamment les bienfaits de la prophylaxie aussi bien pour ce qui touche l'hygiène que la moralité publiques.

D'autre part, même si l'aliéné tombe sous le coup de la loi de 1838, a causé par exemple des troubles dans la rue, il n'arrivera à être interné que dans un laps de temps qui n'est jamais défini, mais qui est toujours beaucoup trop long. En effet il doit être mis en observation pendant quatre jours dans un hôpital ou à son défaut dans un local quelconque au choix de l'autorité. Quel traitement favorable peut-il suivre dans une pareille situation ? Rien n'est aménagé à cet effet généralement, même dans les hospices, et les pavillons construits pour recevoir les aliénés sont souvent employés à une autre destination et alors il n'est pas d'endroit assez délabré, assez inusité, pour les loger. Dans les petits pays, on se sert des hôtels et alors c'est encore pis : on en a enfermé jusque dans des caves ! Puis il faudra que ce malheureux soit visité par le médecin inspecteur délégué par le préfet,

alors on ne sait plus le temps que dureront toutes ces opérations, étant donnée la lenteur réglementaire de tout acte administratif, lenteur formant pour ainsi dire son principe essentiel et vital !

Tandis que, par contre, l'aliéné, dont le placement est fait volontairement, pour lequel on paye un prix de pension au directeur de l'asile, est enfermé avec une diligence remarquable au point qu'en sa faveur, dans certaines circonstances, il peut quelquefois se trouver qu'on dispense les gens qui veulent faire le placement de fournir le certificat médical d'urgence.

Par ce qui précède, on voit que la loi de 1838 est une loi inhumaine, antisociale, en ce sens qu'elle accorde toute facilité aux riches et qu'elle lèse les malheureux.

Elle semble de plus favoriser les séquestrations arbitraires par la complaisance qu'elle met à autoriser l'internement dans les placements volontaires et enfin elle ne s'occupe des fous indigents que si ceux-ci sont un danger pour la sécurité publique, agissant ainsi bien plus par intérêt personnel et égoïste que pour amener une amélioration dans l'état mental déséquilibré des pauvres. Il ne doit pas y avoir de différences cependant entre le malade pauvre et le malade riche. Aussi faut-il féliciter ceux qui ont voulu remédier à une injus-

tice que l'autorité a rendue légale et d'autre part faut-il blâmer avec la même ardeur les gouvernants qui, malgré la revision de la loi de 1838 votée depuis 1887 par le Sénat, laissent quand même celle-ci couvrir de son égide des agissements aussi peu humanitaires.

Et nous terminerons ce chapitre en citant ces paroles très justes du docteur Patoir sur la question : « Quand une loi d'un usage journalier a vécu plus de quinze lustres, surtout si cette loi a été l'objet de réclamations violentes, si on l'a accusée de donner naissance à des abus, il s'établit entre la loi immuable (tant qu'elle reste la loi) et l'opinion publique qui réclame un changement, des compromis par où la loi comme l'Eglise, s'accommode à l'esprit du siècle. Et tout cela, interprétation et compromis, constitue la jurisprudence à l'aide de laquelle une loi devient applicable et s'adapte aux circonstances. »

L'opinion publique s'élève actuellement contre certains articles de la loi de 1838 ; il est donc nécessaire que nos juristes s'occupent dès maintenant, le plus tôt possible, d'y apporter des textes additionnels et des modifications, sans attendre pour cela que des calamités sociales, attentats commis par des aliénés errants, ou séquestrations arbitraires, ne viennent leur forcer la main,

CONCLUSIONS

Dans cette thèse, nous avons essayé de démontrer tout d'abord les progrès qu'avaient fait parallèlement dans la suite des temps la médecine et les médecins. Si, jadis, la médecine avait été une cause de dépréciation individuelle pour le médecin, celui-ci a su, au contraire, de nos jours, amener un changement dans l'opinion des gens sur la science médicale et il en a tiré de très grands bénéfices au point de vue de sa considération dans le monde.

Il doit aussi cette situation nouvelle à ce qu'il a su se dégager de l'autorité religieuse et la rivalité légendaire du prêtre et du médecin s'est terminée de nos jours à l'avantage de ce dernier.

Le Duel de M. Lavedan, que l'on représente en ce moment même à la Comédie Française, met en présence justement ces deux adversaires irréductibles : matérialiste et spiritualiste, praticien et théoricien, médecin et prêtre.

D'un autre côté, les foules, en raison de leur plus grande instruction, ont été plus à même de juger la médecine à sa juste valeur, elles se sont intéressées dès lors à son évolution.

Des médecins profitèrent de ces dispositions sympathiques pour répandre de diverses manières dans le public les questions médicales soit par des publications, soit par des conférences.

Profitant de l'exemple, des écrivains, en mal de sujets littéraires à produire, vinrent après eux se jeter avec passion sur une source nouvelle d'études à faire et exposèrent dans des romans d'abord, au théâtre ensuite, les situations dramatiques où la médecine prenait désormais une part active ou prépondérante.

Mais cette importance ne fut pas égale dans toutes les pièces théâtrales. En effet, les uns ne parlèrent médecine qu'incidemment, ne se servant de cette science que comme un adjuvant utile pour dénouer une situation critique ou pour couvrir de l'égide apitoyante de la maladie un personnage qu'ils voulaient rendre encore plus sympathique. La tuberculose a été particulièrement sélectionnée à cet égard parce que c'est une affection mieux connue par les profanes d'abord, et ensuite parce que l'évolution souvent len-

tement progressive de sa marche donne suffisamment de marge à l'auteur pour en faire l'exposition dans son scénario. De ce nombre sont *La Dame aux Camélias*, *La Vie de Bohème*, *Lise Fleuron*, *L'Aiglon*, *Sur la Foi des Etoiles*, etc...

D'autres comme Ibsen et M. Henriot, au lieu d'étudier des états d'âme normaux, prirent comme sujets d'expériences des mentalités dégénérées et névropathiques et leurs travaux littéraires sont le résultat d'observations de psychologie, mais de psychologie pathologique.

Hérédité, contagion mentale, dégénérescence sont les trois principes qui régissent les caractères des personnages du maître norvégien et il les a fait évoluer avec un art incomparable tant au point de vue théâtral que scientifique. Les exemples de déchéance cérébrale ne devaient pas malheureusement lui faire défaut dans ces pays du Nord où l'alcoolisme fait ou fit jadis tant de victimes, et tout le théâtre d'Ibsen repose sur ces tristes constatations : *Les Revenants*, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage*, *La Dame de la mer*, etc...

M. Henriot, qui cache sous ce pseudonyme l'un de nos maîtres de la Faculté de médecine de Paris, a décrit dans *L'Enquête*

un caractère d'épileptique à forme larvée et criminelle, avec une sûreté de main remarquable. Pour la partie médicale de la pièce, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'auteur ait atteint la perfection, mais le côté dramatique a été de même traité avec un grand talent. Et ainsi M. Henriot a apporté un démenti formel à l'assertion de M. R. Fath qui, dans son ouvrage sur *L'influence de la science sur la littérature française pendant le xix^e siècle*, prétend que l'art est en opposition absolue avec la science et que celui-là ne peut vraiment se grandir de celle-ci.

D'autres auteurs comme MM. Fr. de Curel, Le Senne et Mayer, exposèrent à la scène des questions de jurisprudence médicale, créant ainsi un genre nouveau : le théâtre médico-psychologique.

Dans *La Nouvelle Idole*, M. Fr. de Curel pose deux problèmes : 1^o un médecin a-t-il le droit de faire des expériences sur l'homme vivant et 2^o un savant a-t-il le droit d'user en toute liberté de l'hypnotisme ?

L'auteur nous donne avec éclat son avis sur le premier point, au dénouement de son drame, par le suicide scientifique du docteur Donnat qui se tue autant par remords d'avoir commis un crime social que par dévouement pour la science médicale, son idole.

M. de Curel restreint pour le second point

au médecin seul le droit d'user de l'hypnotisme et seulement dans un but thérapeutique.

MM. Le Senne et Mayer ont traité dans *Le Baïllon* du secret médical et ont montré les situations pénibles et fausses où étaient mis souvent les médecins par l'observation stricte de ce principe.

Enfin un théâtre d'un genre tout à fait spécial que nous avons dénommé théâtre médico-social, fit son apparition avec MM. Brioux et Bruyère. Désormais il ne s'agit plus d'exposer simplement un sujet médico-littéraire ou de faire des considérations sur les droits et les devoirs des médecins, mais ce sont des sujets médicaux purs, des questions d'hygiène sociale, professionnelle et privée, qui vont être mises à la scène avec un caractère éducateur pour les foules et protestataire auprès des pouvoirs publics afin d'amener l'attention de ceux-ci sur un état de choses déplorable et à réformer.

L'importance de ce théâtre nouveau prend alors une portée considérable et il faut examiner si les foules peuvent tirer un profit de ces enseignements ou si, au contraire, elles en doivent subir un dommage et enfin si ces réclamations sur l'incurie actuelle touchant certaines questions d'hygiène publique peuvent être ou ont été entendues en haut lieu.

De l'avis de nombreuses personnalités

scientifiques et autres, les foules ne peuvent porter aucun intérêt à l'audition de ces pièces médicales à thèse. Et à l'appui de ces dires, on prétend d'une part que le public n'est pas suffisamment éduqué pour comprendre exactement les idées exposées et d'autre part que les auteurs dramatiques n'ont pas d'autorité pour traiter ces questions-là.

Je ne suis pas du tout de cet avis toutefois pour le premier point : si les auteurs s'occupaient de sujets purement médicaux, si leurs conseils prenaient le caractère d'une consultation avec un traitement à suivre, je comprends qu'il y aurait un danger pour le public à entendre de telles pièces ; mais si nous examinons le théâtre de M. Brieux ou de M. Bruyère, nous ne voyons rien de tout cela. Ces auteurs s'occupent surtout de questions d'hygiène générale, ils ne donnent pas des enseignements sur un cas morbide particulier : M. Bruyère étudie les moyens de corriger les textes arbitraires d'une loi antisociale et M. Brieux la prophylaxie de certaines maladies. Il essaye d'éclairer les gens sur les suites déplorables d'affections qui ne sont pas soignées régulièrement dans *Les Avariés* par exemple, et de supprimer du vocabulaire populaire le terme de maladie honteuse.

Quelle femme n'aurait pu comprendre cette théorie sur l'allaitement par les nourrices que

M. Brieux expose dans *Les Remplaçantes ?* Une mère de famille n'a-t-elle pas l'éducation suffisante pour étudier une telle question ?

D'autre part les hommes ne sont-ils pas habitués dès leur adolescence à entendre parler de syphilis ou de vérole, de blennorragie ou chaudepisse et leur esprit est-il aussi fermé qu'on le prétend pour ce qui touche ces maladies ? Non, il n'est pas besoin d'avoir fait des études spéciales pour comprendre ces sujets-là ; il suffit d'être entré un peu avant dans la vie, d'être émancipé.

Maintenant un auteur dramatique a-t-il suffisamment d'autorité pour traiter ces questions-là ? Intrinsèquement non et le danger peut venir de ce que l'auteur interprète mal les consultations que lui ont données les praticiens auxquels il s'est adressé, ou bien qu'il sacrifie l'intérêt scientifique à l'intérêt dramatique. Mais si, comme M. Brieux, les auteurs vont se renseigner auprès des médecins avec une exactitude scrupuleuse au point de mettre en première page de leur ouvrage, pour ainsi dire comme une garantie, le nom de celui qu'ils ont consulté à cet égard, je suis persuadé que le public ne pourra trouver qu'un grand profit pour son éducation aux représentations de ces pièces médico-sociales.

Quant à l'influence que peut avoir ce théâ-

tre pour réveiller la torpeur des pouvoirs publics ou des gens, elle n'est pas douteuse et des exemples sont là qui démontrent le fait : à la suite de la représentation des *Remplacantes*, une circulaire du Préfet de police vint rappeler aux placeuses de nourrices sur lieu l'article 8 de la loi Roussel avec des modifications nouvelles ajoutées au texte de la loi. Dans le monde, un mouvement analogue s'est produit : M^{mes} G. Charpentier et E. Manuel fondèrent les pouponnières de Porchefontaine, de Crépy-en-Valois, etc...

Après *Maternité*, le docteur Pecker créa à Maule (Seine-et-Oise) l'Association des Dames Mauloises ayant pour objet l'accouchement à domicile des femmes pauvres ; au Havre, cette idée fut suivie par le docteur Bernardberg, à Lyon par le docteur Hermann Sabran, à Briey par le docteur Giris et enfin, à Paris, M. de Kessenburg dirige l'Union française des Mères de famille, dont le but est le même.

La Société de prophylaxie sanitaire et morale fut fondée en 1901 et les travaux de cette société dont M. Brieux, l'auteur des *Avariés*, est un des membres très actif, ont déjà été couronnés de succès : on va créer dans tous les hôpitaux un service spécial pour les syphilitiques avec des consultations le soir et le dimanche matin, ce qui permettra ainsi à l'ouvrier de pouvoir remplir la clause indis-

pensable pour la guérison de sa syphilis à savoir de se soigner régulièrement et sans se déranger ainsi de son travail.

Espérons que plus tard on examinera aussi les autres vœux de la Société de prophylaxie : installer des logettes dans les services hospitaliers pour le déshabillage des malades, faire recevoir individuellement ceux-ci par les médecins pour ménager davantage leur susceptibilité, leur distribuer enfin gratuitement des médicaments.

Comme on le voit le théâtre de M. Brieux, n'aura pas été cause d'un dommage pour le public, bien au contraire.

La pièce de M. Bruyère, *En paix*, provoquée par la séquestration arbitraire d'un pseudo-aliéné, trouva dans la libération consécutive de celui-ci, la satisfaction qu'avait l'honneur de demander l'auteur. Il est à souhaiter que la revision de la loi de 1838 s'ensuive aussi sans que, pour cela, on soit obligé, comme le fit dernièrement un journaliste, aussi généreux qu'imprudent, d'aider à l'évasion d'un fou que l'on croit sain d'esprit, pratique condamnable et dangereuse pour la société.

Un troisième argument fut soulevé par les adversaires du théâtre médico-social à savoir que les sujets médicaux au théâtre sont une offense à la moralité publique ! Cette objec-

tion à mon avis ne tient pas debout et nous en ferons justice en disant avec M. Quet « qu'il doit être permis de représenter ce « qu'il est permis d'imprimer et qu'il ne peut « être nuisible de faire réciter ce qu'il est utile « d'écrire. »

Enfin nous concluons en affirmant que le théâtre est un moyen de diffusion d'idées très puissant et que c'est un auxiliaire utile pour faire de la propagande et de l'enseignement. Dans une belle pièce de théâtre, le plaisir amène le spectateur à l'instruction sans qu'il s'en aperçoive, sans qu'il se fatigue et les impressions qu'il reçoit sont d'autant mieux gravées dans son esprit qu'elles sont enregistrées à la fois par les yeux et par les oreilles et qu'elles ont ainsi doublement la chance de ne pas être oubliées :

1° Les foules sont suffisamment éduquées actuellement pour comprendre avec fruit les théories médico-hygiéniques exposées au théâtre ;

2° Les auteurs dramatiques peuvent aider avec efficacité à la diffusion dans le public des préceptes d'hygiène sociale, professionnelle et privée, *à la condition absolue* qu'ils se renseignent scrupuleusement auprès des personnalités scientifiques pour la partie technique ;

3° Le théâtre est un auxiliaire utile pour

